INCIDENCES

ŒUVRES DU MÊME AUTEUR :

DIVERS

Les Cahiers d'André Walter (épuisé)
Les Poésies d'André Walter (épuisé.) (N. R. F.)
Le Retour de l'Enfant Prodigue (N. R. F.)
Le Voyage d'Urien (épuisé)
Souvenirs de la Cour d'Assises (N. R. F.)
Les Nourritures Terrestres (N. R. F.)
Amyntas (épuisé)

RÉCITS

L'Immoraliste (Mercure de France)
La Porte Etroite (Mercure de France)
Isabelle (N. R. F.)
La Symphonie Pastorale (N. R. F.)

SOTIES

Paludes (N. R. F.)
Le Prométhée mal enchaîné (réimpr. sous presse)
Les Caves du Vatican (N. R. F.)

CRITIQUE

Prétextes (Mercure de France)
Nouveaux Prétextes (Mercure de France)
Dostoïewsky (Plon et N.)
Incidences (N. R. F.)

THEATRE

Saül (N. R. F.)
Le Roi Candaule (épuisé)

TRADUCTION

Rabindranath Tagore : L'Offrande Lyrique (N. R. F.)
„ „ : Amal et la lettre du roi (N. R. F.)
Joseph Conrad : Typhon (N. R. F.)
Shakespeare : Antoine et Cléopatre (Feuillets d'Art)
William Blake : Le mariage du Ciel et de l'Enfer (Aveline)

MORCEAUX CHOISIS (N. R. F.)

ANDRÉ GIDE

INCIDENCES

Neuvième édition

nrf

PARIS
ÉDITIONS DE LA
NOUVELLE REVUE FRANÇAISE
3, rue de Grenelle, (VIme)

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE APRÈS IMPOSITIONS SPÉCIALES CENT HUIT EXEMPLAIRES IN-QUARTO TELLIÈRE SUR PAPIER VERGÉ LAFUMA-NAVARRE AU FILIGRANE DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE, DONT HUIT EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE A A H, CENT EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX BIBLIOPHILES DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE NUMÉROTÉS DE I A C, ET MILLE QUATRE-VINGT-DOUZE EXEMPLAIRES IN-16 DOUBLE COURONNE, SUR PAPIER VÉLIN PUR FIL LAFUMA-NAVARRE DONT DOUZE EXEMPLAIRES HORS COMMERCE MARQUÉS DE a A l, MILLE CINQUANTE EXEMPLAIRES RÉSERVÉS AUX AMIS DE L'ÉDITION ORIGINALE NUMÉROTÉS DE 1 A 1050, ET TRENTE EXEMPLAIRES D'AUTEUR HORS COMMERCE NUMÉROTÉS DE 1051 A 1080, CE TIRAGE CONSTITUANT PROPREMENT ET AUTHENTIQUEMENT L'ÉDITION ORIGINALE.

A MON AMI

FRANÇOIS PAUL ALIBERT

RÉFLEXIONS SUR L'ALLEMAGNE

RÉFLEXIONS
SUR L'ALLEMAGNE

Après avoir lu le livre de Jacques Rivière sur l'Allemand, *j'eus la curiosité de rechercher dans mes cahiers du temps de guerre les quelques rares pages ayant trait à nos ennemis. Je les donne sans y rien changer, bien que certaines des pensées que j'y exprime aient perdu cet air de nouveauté qu'elles avaient au temps où je les écrivais; bien que certaines autres ne soient pas encore assez admises pour avoir cessé de paraître choquantes. Les considérations d'opportunité qui me retinrent de les publier plus tôt sont celles mêmes qui me poussent à les publier aujourd'hui.*

***

Il y a ce que l'on espère; et il y a ce que l'on craint. Il y a ce que l'on voudrait qu'il arrive, et il y a ce que l'on croit qui sera. Mais depuis la guerre une confusion s'établit de l'un à l'autre. Il est certain que la valeur d'une armée dépend de sa confiance en la victoire; il est certain que l'exigence de cette guerre a tout enrôlé dans l'armée. Dès lors on n'admet plus d'autre vérité qu'opportune; car il n'est pas de pire erreur qu'une vérité susceptible d'affaiblir le bras qui combat.

A la faveur de cet aphorisme, nous en a-t-on fait voir ! Comme si *notre* cause, pour paraître bonne, avait besoin d'être fardée ! Comme si la vérité n'était pas plus encourageante, plus probante, plus bienfaisante que tous les

mensonges ! Mais, pour peu qu'elle paraise gênante, on la contourne; et ce faisant on se l'aliène, tandis qu'elle venait à nous comme une amie qu'il eût suffi de mieux comprendre.

Et comment ne comprenez-vous pas, vous qui voulez rejeter tout de l'Allemagne, qu'en rejetant tout de l'Allemagne vous travaillez à son unité ?

Quoi ! nous avions un Gœthe en otage, et vous le leur rendez !

Quoi ! Nietzsche s'engage dans notre légion étrangère, et c'est sur lui que vous tirez !

Quoi ! vous escamotez les textes où Wagner marque son admiration pour la France; vous trouvez plus avantageux de prouver qu'il nous insultait !

Nous n'avons nul besoin, dites-vous, des applaudissements d'outre-Rhin.

Comment ne comprenez-vous pas qu'il ne s'agit pas de ce que ceux-ci nous apportent, mais bien de ce que ceux-ci leur enlèvent. Et cela n'est pas peu de chose, si c'est l'élite du pays.

Cela n'est pas peu de chose, — tandis que le meilleur de la pensée de la France, que toute la pensée de la France travaille et lutte avec la France, — que le meilleur de la pensée allemande s'élève contre la Prusse qui mène l'Allemagne au combat.

* * *

Nous avons dans notre jeu les atouts les plus admirables, mais nous ne savons pas nous en servir.

Rien ne peut être plus démoralisant pour la jeunesse allemande pensante (et tout de même il y en a) que de ne pas sentir Gœthe avec soi — (ou Leibniz, ou Nietzsche). — On se rend mal compte en France, où nos grands écri-

vains sont si nombreux et où nous les honorons si mal, de ce que peut être Gœthe pour l'Allemagne. Rien ne peut lui faire plus de plaisir, à l'Allemagne, qu'une thèse comme celle de Louis Bertrand qui déjà découvre dans le *Faust* l'invitation à la guerre actuelle. Ce qu'il y a de rassurant pour nous dans cette thèse, c'est qu'elle est absurde. Ce qui peut, au contraire, désoler la jeune Allemagne pensante, c'est de sentir que cette guerre monstrueuse où on l'entraîne, Gœthe ne l'aurait pas approuvée, non plus qu'aucun des écrivains d'hier qu'elle admire. Il est sans doute flatteur, capiteux même, de se dire et de s'entendre sans cesse répéter que le peuple dont on fait partie est désigné pour gouverner la terre; mais si ce sophisme est par avance dénoncé par les plus sages de ce peuple même, est-il adroit de notre part de traiter ces sages de brigands, d'imposteurs ou de fous?

L'écrasement de l'Allemagne! J'admire si quelque esprit sérieux peut le souhaiter, fût-ce sans y croire. Mais diviser l'Allemagne, mais morceler sa masse énorme, c'est, je crois, le projet qui rallie les plus raisonnables, c'est-à-dire les plus Français d'entre nous. Il n'importe pas de l'empêcher d'exister (au contraire: il importe, et même pour nous, qu'elle existe), il importe de l'empêcher de nuire, c'est-à-dire de nous manger... Diviser l'Allemagne; et pour la diviser, la première chose à faire, c'est de ne pas mettre tous les Allemands dans le même sac (et si vous affirmez qu'au fond tous se valent, faites attention qu'alors c'est que vous croyez le départ entre eux impossible, et qu'ils n'accepteront pas, eux, si vraiment ils sont si semblables, cette division que vous voudriez leur imposer). Combien ne sont-ils pas plus habiles ceux qui, dès aujourd'hui, dénonçant parmi l'Allemagne moderne l'idée prussienne comme un virus empoisonneur, excitent

contre cet élément prussien l'Allemagne même et, au lieu de chercher dans Gœthe des armes contre nous, lisent ceci par exemple (l'a-t-on déjà cité ? je ne crois pas) dans ses Mémoires :

« Au milieu de ces objets, si propres à développer le sentiment de l'art (il visite Dresde), je fus attristé plus d'une fois par les traces récentes du bombardement. Une des rues principales n'était qu'un amas de décombres et dans chaque autre rue on voyait des maisons écroulées. La tour massive de l'église de la Croix était crevassée; et quand, du haut de la coupole de l'église de Notre-Dame, je contemplais ces ruines, le sacristain me disait avec une fureur concentrée : « C'est le Prussien qui a fait cela. »

Gœthe et Nietzsche (et à de moindres degrés plusieurs autres) sont nos otages. Je tiens que la dépréciation des otages est une des plus grandes maladresses à quoi excelle notre pays.

***

Oui, vous l'avez bien dit : les Germains sont de piètres psychologues; et leurs plus remarquables erreurs dans cette guerre révélatrice sont des erreurs de psychologie. Mais il ne suffit pas de constater ceci; il faudrait expliquer pourquoi.

Leur puissance au contraire, et ce qu'on pourrait appeler leur vertu, vient d'une extraordinaire difficulté pour l'individu de leur race à se détacher du commun, de la masse, disons le mot : à s'individualiser. Il ne s'oppose à rien, n'a pour ainsi dire pas de forme propre, ou si l'on préfère, il attend du cadre sa forme; de là sa soumission à la méthode, aux règles, à toutes les vénérations; il ne trouve pas d'intérêt à désobéir et n'en éprouve pas

le besoin. Il croit que c'est parce que *sa* règle est parfaite ; mais c'est aussi bien parce que lui, sans règle, est imparfait.

En littérature, leur impuissance à créer des figures est remarquable. Ils n'ont ni dramaturges, ni romanciers. Le peuple d'alentour ne leur présente pas de figures ; en présenterait-il, eux ne sauraient point les dessiner ; ils ne savent pas se dessiner eux-mêmes ; et plus absolument ils ne savent pas dessiner.

C'est là que fait faillite leur culture. Le grand instrument de culture, c'est le dessin, non la musique. Celle-ci déséprend chacun de soi-même ; elle l'épanouit vaguement. Le dessin, au contraire, exalte le particulier, il précise ; par lui triomphe la critique. La critique est à la base de tout art.

***

Vous allez criant que les Allemands nous détestent, et faites votre possible pour le mériter, sans comprendre que tout au contraire leur secrète faiblesse c'est de ne pas pouvoir nous détester.

Comment ne comprenez-vous pas que toutes les armes que vous enlevez à l'Allemagne c'est à la France que vous les donnez et que contre l'Allemagne nous ne serons jamais trop armés.

Il ne s'agit pas seulement de se battre, il s'agit d'être victorieux. Tâchez tout de même de ne pas préférer à la victoire le combat.

***

« Nous aurions été moins éprouvés si nous avions été plus nombreux. » C'est ce que je lis au début d'un article sur la diminution de la natalité.

Cette diminution de la natalité française est la preuve

et non la cause de la décadence de notre pays. Que cette dépopulation progressive soit déplorable, il va sans dire, et qu'il faille tenter le possible et l'impossible pour l'enrayer... Mais l'erreur est de penser que le nombre eût suffi là où la qualité manque; ou que la qualité suffise sans l'ordre et la raisonnable disposition. Une semblable erreur nous a d'abord fait crier victoire, à l'entrée en scène de la Roumanie. Avec un allié de plus, le triomphe était assuré ! Il fallut bien se convaincre tout de même que le nombre ne fait pas la force; du moins pas sans ordination. Les éléments désordonnés, plus nombreux ils sont, plus confuse et plus vulnérable est la masse.

Nous nous sommes blousés avec l'informité de l'Allemagne. Parce qu'en France tout ce qui vit prend aussitôt contour, l'absence de profil des masses d'outre-Rhin nous a fait croire à de l'incohésion. L'absence de forme propre permettait à cette matière allemande élastique d'être versée dans tous les trous. En temps de paix déjà nous avions vu comme elle pénétrait les spongieux pays d'alentour. Précisément elle doit, l'Allemagne, à son défaut de contours, sa force d'expansion prodigieuse. Elle est de la famille des ficus et comparable au banian sans tronc principal, sans définition, sans axe, mais dont la moindre ramille (et même détachée du tronc) pousse au plus vite, où que ce soit, en haut des bras, en bas des racines, et vit, croît, prospère, s'élargit et devient à son tour forêt. L'Allemagne se passe des théories de Barrès; elle s'en rit. J'ai toujours dit qu'il était bien fâcheux que Barrès ait contre lui la botanique.

***

Jacques Rivière, lorsque je vais le voir en Suisse, où il achève son temps de captivité, me parle, à propos du

livre qu'il se propose d'écrire, de l'extraordinaire volonté allemande... Il me semble que c'est déprécier quelque peu ce mot : volonté, et que *ténacité* suffirait. Je sais bien que les exemples qu'il me donne tendent à prouver surtout que l'Allemand se donne « à volonté » les sentiments qu'il estime opportun d'avoir. Mais pour le reste, je veux dire : cette obstination de bœuf qui lui permet de venir à bout de formidables besognes et d'écrire des livres si épais — je me souviens du mot de S... que j'allai voir à Zurich deux ans avant la guerre (nous ne parlâmes que de la guerre, qu'il prévoyait fatale; oh ! qu'il connaissait bien les Allemands !). Ils sont, me disait-il, « incomparablement plus bêtes, plus informes, plus inexistants que le Français ne peut les croire. Mais, et à cause de cela même, ils ne sont jamais distraits. Songez à tout ce qui passe dans la tête d'un Français, en travers de son travail, quel que soit ce travail. L'Allemand, lui, ne songe à rien; il n'a pas d'existence personnelle; il est tout à sa tâche. Il est capable certains soirs de faire une noce à tout casser, de se saouler comme une brute; mais le lendemain matin il se retrouvera devant son comptoir, ou dans son bureau comme si de rien n'était. »

Ils ne sont jamais distraits. Que de fois je me suis souvenu de ce mot. Il me paraît qu'on n'a jamais dit sur l'Allemand rien de plus juste. Et quelle explication, pour nous Français, qui sans cesse nous laissons distraire par délicatesse, par sensibilité, curiosité du cœur, de la chair et de l'esprit, et par cette générosité native, irrépressible, qui prend le pas sur nos intérêts.

***

Dans un fauteuil, auprès de moi, ma vieille chatte allaite les deux petits bâtards qu'on lui a laissés.

Quand tout serait remis en question (et tout est remis en question) mon esprit se reposerait encore dans la contemplation des plantes et des animaux. Je ne veux plus connaître rien que de naturel. Une voiture de maraîcher charrie plus de vérité que les plus belles périodes de Cicéron. La France est perdue par la rhétorique; peuple oratoire habile à se payer de mots, habile à prendre les mots pour des choses et prompt à mettre des formules au-devant de la réalité. Pour averti que je sois, je n'échappe pas à cela et reste, encore que le dénonçant, oratoire...

La question se posait avant la guerre : une civilisation, une culture peut-elle prétendre à se prolonger indéfiniment et selon une trajectoire directe ininterrompue? Et comme la réponse est nécessairement négative, cette seconde question vient aussitôt en corollaire de la première : *notre* civilisation, notre culture est-elle encore prolongeable?

Ce monde neuf où nous entrons fait-il suite au précédent? Est-ce que nous continuons le passé? Mais si nous entrons dans une ère nouvelle, qui donc saura prétendre que ce chapitre premier du nouveau livre n'est pas un chapitre français et d'un nouveau livre français?

Tout ce qui représente la tradition est appelé à être bousculé et ce n'est que longtemps après que l'on pourra reconnaître, à travers les bouleversements, la continuité malgré tout de notre tempérament, de notre histoire. C'est à ce qui n'a pas eu de voix jusqu'alors à parler. C'est une lâche erreur de croire que nous ne pouvons lutter contre l'Allemagne qu'en nous retranchant dans notre passé : Rimbaud, Debussy, Cézanne même, peuvent ne ressembler en rien au passé de notre tradition sans cesser pour cela d'être Français; ils peuvent différer de tout ce qui a représenté la France jusqu'aujourd'hui

et exprimer encore la France. Si la France n'est plus capable de nouveauté, pour quoi serait-ce qu'elle lutte ?

L'artiste qui, lorsqu'il crée, se préoccupe d'être Français et de faire œuvre « bien française », se condamne à la non-valeur. Il ne s'agit plus de ce que nous étions, il s'agit de ce que nous sommes.

A dire vrai, cette culture nouvelle promettait d'être non tant spécialement française qu'européenne ; il semblait qu'elle ne pût pas se passer plus longtemps de la collaboration de l'Allemagne. Et par certains côtés, cette guerre tend à le prouver. Nos plus beaux dons, peut-être avions-nous besoin de l'Allemagne pour les mettre en œuvre, comme elle avait besoin de notre levain pour faire lever sa pâte épaisse.

***

C'est une absurdité que de rejeter quoi que ce soit du concert européen. C'est une absurdité que de se figurer qu'on peut supprimer quoi que ce soit de ce concert. Je parle sans aucun mysticisme : l'Allemagne a suffisamment prouvé en quoi elle pouvait être utile et nous avons suffisamment démontré ce qui nous manquait. L'important c'est d'empêcher qu'elle domine ; on ne peut laisser cet instrument de cuivre dominer. Mais il est mystique de prétendre que, supprimée, sa voix ne ferait pas défaut dans l'orchestre ; mystique de croire que l'on ferait mieux de s'en passer — et, par *mystique*, j'entends : pas pratique du tout (c'est vous, je crois, Barrès qui, parlant de Michelet, donniez à ce mot-là ce sens.) Mais : doit être asservi tout ce qui prétendait asservir.

Vous vous êtes gaussé de ce que nous appelions notre culture européenne, et faute d'entendre ce que nous entendions par là, vous avez laissé croire et fait croire, et

cru vous-même ou feint de croire, que nous prétendions dénationaliser les littératures, lorsque, au contraire, nous ne reconnaissions de valeur qu'aux œuvres les plus profondément révélatrices du sol et de la race qui les portaient.

L'étrange c'est que cette accusation venait de vous qui nous reprochiez d'autre part nos tendances individualistes et prétendiez dégonfler l'individu pour le plus grand profit de l'État. Nous avons soutenu, tout au contraire, que l'œuvre d'art la plus accomplie sera tout aussi bien la plus personnelle, et qu'il n'est d'aucun profit pour l'artiste de chercher à se résorber dans le flot; nous avons toujours soutenu que ce n'est pas en se nivelant, mais en s'individualisant, si l'on peut dire, que l'individu sert l'État; et de même c'est en se nationalisant qu'une littérature prend place dans l'humanité et signification dans le concert. Mais, convaincu de la profonde vérité contenue dans l'enseignement du Christ : quiconque veut sauver sa vie la perdra, mais quiconque donnera sa vie la rendra vraiment vivante, nous avons cru que le sommet de l'individualisme est dans le sacrifice (mais volontaire) de l'individu; que l'œuvre la plus personnelle est celle qui comporte le plus d'abnégation, et, de même: que la plus profondément nationale, la plus particulière, ethniquement parlant, est aussi bien la plus humaine et celle qui peut toucher le plus les peuples les plus étrangers. Quoi de plus espagnol que Cervantès, de plus anglais que Shakespeare, de plus italien que Dante, de plus français que Voltaire ou Montaigne, que Descartes ou que Pascal, quoi de plus russe que Dostoïewsky; et quoi de plus universellement humain que ceux-là? Je n'ose dire, il est vrai, quoi de plus allemand que Gœthe? Car à l'endroit de l'Allemagne, la Prusse est responsable d'un terrible malentendu. La Prusse a si bien asservi

l'Allemagne qu'elle nous a forcés de penser : Gœthe était le moins allemand des Allemands.

***

S'il me fallait indiquer, de toute la littérature française, le livre dont le génie allemand se montrait le plus incapable, je crois bien que je choisirais les *Caractères* de La Bruyère [1]. Il me paraît que rien n'est plus français, moins allemand, que ce que j'appellerai : l'esprit de discrimination. N'étant jamais particulier lui-même, l'Allemand ne sent la particularité d'aucun être ni d'aucune chose; il n'a jamais su dessiner. La France est la grande école de dessin de l'Europe et du monde entier.

N. R. F. *juin* 1919.

[1] Comme aussi, de toute notre littérature, il me semble que le livre que l'on imaginerait le plus facilement écrit en Allemagne c'est *Jean Christophe* et de là sans doute son succès d'outre-Rhin.

C'est une profonde erreur de croire que l'on travaille à la culture européenne avec des œuvres dénationalisées; tout au contraire, plus *particulière* est l'œuvre, plus utile elle devient dans le concert. Il importe de le répéter sans cesse, car une confusion tend à s'établir entre *culture européenne* et *dénationalisation*. De même que l'écrivain le plus individualisé est aussi celui qui présente l'intérêt le plus humainement général, l'œuvre la plus digne d'occuper la culture européenne est d'abord celle qui représente le plus spécialement son pays d'origine.

L'AVENIR DE L'EUROPE

L'AVENIR DE L'EUROPE [1]

Si j'avais à enseigner la géographie à un enfant, je partirais du plan de son jardin — comme faisait Rousseau, ce me semble — de l'espace qu'*Emile* peut parcourir, de l'horizon qu'atteint sa propre vue; puis, projetant sa curiosité par-delà ce que sa vue peut atteindre.

Mais ce petit jardin, dont nous serions partis, j'aurais soin d'autre part de retenir l'enfant d'en surévaluer l'importance; j'aurais grand souci de lui enseigner de bonne heure quel peu de place ce petit champ de légumes et de fleurs occupe dans la contrée, quel peu de place cette contrée dans la France, et la France sur le globe terrestre dont souvent je ramènerais l'image sous ses yeux.

Je ne lui révèlerais pas trop tôt quel imperceptible point ce globe lui-même est dans l'espace, par crainte de le décourager; et sans doute n'inviterais-je son esprit à ces dernières considérations qu'après l'avoir persuadé que ces questions de dimension, en regard de l'esprit, n'ont après tout nulle importance; et je ne le retiendrais pas de penser que peut-être pour nous permettre, à nous, d'être, et à la moindre des choses de l'esprit, à travers nous, de se produire, il ne fallait pas moins d'immensité; pas moins de mondes pour maintenir en équilibre notre monde, pour balancer son rythme, tempérer son humeur et régler ses marées. Que sur ce globe enfin telle heureuse proportion de terre et d'eau, tel écartement du soleil, entre tous continents surent favoriser notre Europe...

[1] Réponse à une enquête de la *Revue de Genève*.

Le laisserais-je penser que, dans cette Europe même, la France occupe un rang privilégié? Peut-être; mais pour lui apprendre dès lors, à exiger beaucoup de lui. Et lui parlant de la Grèce et de l'Italie, je ne lui permettrais pas d'ignorer quelle nuit couvrait nos terres, durant l'insigne splendeur du monde antique. Je l'amènerais à admettre que, de cette splendeur, nous ne sommes pas les seuls héritiers, à comprendre que les foyers de civilisation se sont déplacés lentement et peuvent se déplacer encore; que ces foyers se sont élargis et que lorsqu'on parle aujourd'hui de civilisation occidentale, ce n'est pas tel pays en particulier, mais l'Europe entière qu'il s'agit de considérer.

La génération dont je fais partie était casanière; elle ignorait beaucoup l'étranger, et loin de souffrir de cette ignorance, était prête à s'en glorifier. Trop facilement convaincue qu'elle n'ignorait que ce qui ne valait pas la peine d'être connu, elle trouvait dans cette ignorance même une garantie de supériorité. Il me semble que la génération qui nous succède est plus curieuse; elle ne méconnaît point le plaisir et le profit de l'aventure; elle ne se sent plus, comme la nôtre, revenue de tout sans être allée nulle part. Elle comprend comme il faut l'histoire de la femme de Loth et qu'à reporter ses regards en arrière, à contempler sans cesse « la Terre et les Morts », on devient une statue de sel. Ce qu'elle cherche dans la tradition et dans l'étude du passé, c'est un élan...

Après tout, je ne suis pas bien sûr qu'elle soit ainsi, cette génération nouvelle; mais c'est ainsi que je la souhaite, — tenant pour une grave erreur de croire que l'on connaît son propre pays d'autant mieux que l'on connaît moins bien les autres. Pour ma part je puis dire que c'est en milieu étranger que j'ai le mieux compris, le plus aimé

la France. On ne peut bien juger sans quelque recul; et c'est aussi là ce qui fait qu'il faut se renoncer pour se connaître.

Pour bien juger de l'Europe, n'ayant pu jusqu'à ce jour aller en Chine, mais du moins pensant qu'un jugement venu de là-bas pourrait m'instruire, j'acceptai avec empressement l'occasion que m'offrit, il y a deux ans, Arthur Fontaine, de dîner avec un Chinois. Le Céleste en question, ex-ministre de l'Intérieur ou des Finances, en Europe depuis quelques mois, voyageait de pays en pays, désireux de se renseigner, de s'instruire et, lui aussi sans doute, de s'éloigner un peu de son pays pour le juger.

A ce dîner que l'on donnait en son honneur, il arriva fort en retard. Ce retard s'expliqua par la suite, lorsqu'on vit qu'il ne touchait aux mets offerts que par politesse et du bout des lèvres, faisant seulement semblant de manger. Évidemment il se méfiait de la cuisine européenne et avait pris soin de se nourrir auparavant. Si instruit qu'il fût de notre civilisation occidentale, il ne parlait pas le français et ne sortait qu'accompagné d'un autre Chinois, son interprète, — qui paraissait âgé de moins de vingt ans, mais qui peut-être en avait plus de quarante. On vieillit lentement là-bas. — L'ex-ministre souhaitait m'interviewer sur la littérature française, me dit Fontaine; ce pourquoi j'eus l'honneur, à table, d'être assis entre son interprète et lui.

Dès le potage, l'interrogatoire commença. Je me sentais extrêmement gêné, car les convives étaient nombreux, et comme, par politesse, on faisait silence pour écouter les questions du Chinois, on entendait également mes réponses. A chaque nouvelle question je me tournais d'abord du côté du ministre qui la posait en souriant, puis du côté de l'interprète qui me la transmettait en souriant; je

répondais n'importe quoi, en souriant d'abord à l'interprète, puis au ministre quand la transmission l'atteignait. C'était très long, très incommode. Préoccupé de ne rien dire qui ne pût être aisément traduit en chinois, je ne répondais rien que de rudimentaire. Néanmoins, après chaque réponse et avant de poser une question nouvelle, le ministre ne manquait pas de me faire savoir que ma subtilité le charmait, et l'excès de sa politesse achevait de me déconcerter. Il importait à la Chine de connaître ce que je pensais du retentissement que la guerre pourrait avoir sur le roman, la poésie, les arts... Je compris que j'étais perdu si je ne prenais pas l'offensive, et brusquement, me dérobant au questionnaire, je priai l'interprète d'exprimer en chinois le vif désir que j'avais d'aller en Chine. (Ce n'était là rien que de vrai. La Chine m'a toujours beaucoup attiré. Le remarquable livre de Hovelaque sur ce pays, que j'ai lu depuis, n'a fait qu'aviver ce désir.) L'interprète transmit. Le ministre sourit de plus belle, émit un son bref — que l'interprète interpréta :

— Dépêchez-vous.

Cependant les autres convives, découragés par nos premiers propos, commençaient à parler entre eux ; et je pense que, le ministre autant que moi, de ne plus nous sentir écoutés nous nous sentîmes plus à l'aise. La conversation s'engagea vraiment.

— Bouleversée par la révolution, la Chine change d'aspect rapidement, reprit le ministre ; encore un peu de temps et le voyageur n'y pourra plus rien reconnaître de ce qui faisait sa valeur.

J'étais curieux de savoir si ce mouvement révolutionnaire était précédé, accompagné ou suivi de quelque réforme religieuse ? Le ministre s'excusa de ne comprendre pas bien ma question.

— Le Chinois, me dit-il, vit selon une morale, mais n'a jamais eu, à proprement parler, de religion. Aucun besoin mystique ne le tourmente.

— Cette révolution, demandai-je, est-elle née spontanément du pays, ou pensez-vous lui devoir attribuer une cause étrangère ?

— Assurément, répondit-il. La jeune Chine, qui s'agite, se soulève et se désemmaillotte de son passé, a été préalablement réveillée par les idées occidentales.

— Je m'en doutais, dis-je; mais comme je le voyais toujours sourire, je pus croire un instant qu'il se félicitait de ce réveil :

— Non, non ! fit-il alors; je ne suis pas de ceux qui souhaitent le changement, et rien ne pourra valoir à mes yeux la Chine qui va disparaître. Mais qu'y faire ? et que sert de se désoler ? Votre monde occidental a semé parmi nous ses ferments. Trois de vos auteurs en particulier ont profondément agi sur nos esprits : Dostoïewsky, Ibsen et Shaw.

Je m'étonnai : Dostoïewsky passait encore, qui nous paraît, à nous extrême-occidentaux, parfois quasi asiatique. Mais Ibsen ?... Quant à Bernard Shaw, les institutions contre lesquelles il s'insurge sont si particulièrement occidentales... En quoi pouvait-il intéresser les Chinois ?

— Peu leur importe ce qu'il démolit, me fut-il répondu. L'important, c'est qu'il démolisse. Ce que la jeune-Chine vénère en lui, c'est l'irrespect.

Je lui demandai ce qui l'avait surtout frappé dans ses voyages. Il me dit alors qu'il était surtout sensible, en Europe, à l'expression de fatigue, de tristesse et de souci de tous les visages, et qu'il lui semblait que nous connaissions tous les arts hormis celui, si simple, d'être heureux. Tandis qu'il me parlait j'admirais son tranquille sourire;

ses regards étaient empreints d'une sereine bonté, et me rappelaient ceux de certains religieux que j'avais fréquentés naguère au Mont Cassin; son visage et son corps, non plus que les leurs, n'étaient marqués par aucun des stigmates de l'âge.

— L'humanité, poursuivait-il, pouvait se proposer de progresser avec usure, où d'empêcher l'usure en se refusant au progrès. Tout l'effort de la Chine (jusqu'à ces derniers temps du moins) avait été, comme jadis celui de l'Egypte, de ne pas donner prise au temps. Il me peignit alors l'engourdissement voluptueux qui s'était prolongé pendant des siècles, à l'abri de cette Muraille Sacrée que ne savaient franchir inventions ni découvertes modernes, ni tourments, ni désirs, ni ambitions démesurées. Cherchant son bonheur dans la norme, chacun n'avait souci que de ne se distinguer point de la masse, chaque jour de ne se distinguer point du passé.

» Mais ce qui m'étonne chez vous, continua-t-il, ce n'est point qu'au demi-sommeil vous ayez préféré la vie, et à la stagnation le progrès; votre civilisation a sûrement élevé l'homme plus haut que nous n'avons jamais pensé qu'il pût atteindre — mécaniquement parlant, tout au moins — et vous pouvez penser que cela valait bien quelques rides. Ce qui m'étonne, c'est que votre religion, celle du moins que vous professez, la catholique, la chrétienne, vous enseignait tout autre chose. Le Christ ne vous a-t-il pas répété que le bonheur est fait du renoncement à ce dont vous tirez précisément le plus de gloire et pour quoi vous vous tourmentez tant? Cet état d'enfance où il prétend vous ramener, cette délectation immédiate et constante, c'est celle même où nous, les Chinois, nous vivons et qu'ont si peu connue les habitants de votre monde, même ceux qui se disent chrétiens.

— C'est pour avoir compris cela, lui dis-je, que l'Église oppose aux innovations, aux réformes, le respect et l'amour de la tradition, du passé.

— Ne croyez-vous pas, reprit-il, que tout ce dont souffre aujourd'hui l'Europe vient de ce qu'ayant opté pour la civilisation, elle se rallie à une religion qui la nie ? Par quelle tricherie arrivez-vous à concilier l'un et l'autre ? Mais à vrai dire vous ne conciliez rien. Vous vivez dans un compromis ; l'Église même, pour ne perdre ni contact ni prise, est contrainte de transiger ; elle a dû consentir à tenir compte de tous les progrès de l'esprit, par quoi elle s'écarte de plus en plus du pur esprit de l'Evangile. Mais dès l'instant que le Christianisme ne se contentait pas d'apporter au monde une morale, ainsi qu'ont fait nos grands sages de l'Orient, dès l'instant qu'il imposait des dogmes, qu'il exigeait une croyance aux dogmes, de la Foi, et demandait à la raison de s'y soumettre, il consentait du même coup au conflit. Si la raison s'oppose au dogme — et c'est, il me semble, le cas (car si elle ne s'y opposait point, pourquoi donc exiger de la Foi, où le simple bon sens et le raisonnement suffiraient) — l'Église est contrainte d'évoluer avec la raison. C'est contre quoi se sont prémunis Lao-Tse, Confucius et Cakiamouni, en ne situant pas leur enseignement sur un plan que la raison ne pût atteindre qu'en ennemie, en ne le faisant reposer jamais sur rien de supranaturel, enfin en ne séparant point la morale de la sagesse, de sorte que, parmi nous, le plus vertueux soit aussi le plus raisonnable. Grâce à quoi, cette félicité que vous reportez dans le ciel, nous la réalisons sur la terre.

» J'ai beaucoup voyagé. J'ai vu des musulmans, des bouddhistes ; j'ai vu partout les mœurs, les institutions, l'aspect même de la société, façonnés selon les croyances —

oui, partout; excepté chez les peuples chrétiens. Que la religion qui dit aux hommes : « De quoi donc vous inquiétez-vous ? », qui leur enseigne à ne rien posséder sur terre, à s'entr'aider, à s'entr'aimer, à ne souhaiter jamais d'ajouter un pouce à sa taille, et à tendre la joue droite à celui qui vous a frappé sur la gauche — soit précisément celle qui ait formé les peuples les plus inquiets, les plus riches, les plus instruits, les plus civilisés (toutes formes de la richesse) les plus ingénieux, industrieux, inventifs, les plus rusés, les plus remuants et turbulents, sans cesse désireux de se gonfler, de s'agrandir, ceux enfin dont ce que vous appelez l'honneur est le plus chatouilleux et s'oppose le plus au pardon et à la remise... ne conviendrez-vous pas avec moi qu'il y a là quelque chose d'étrange, un malentendu, une duperie — enfin je ne sais quoi de discordant qui vous conduit à la faillite ?

— Je crois que j'entrevois, hasardai-je, la secrète raison de ce désaccord qui vous frappe si fort, mais auquel nous sommes habitués au point qu'il n'étonne chez nous plus personne : c'est que, sans en avoir l'air, la religion chrétienne (et la catholique à peine un peu moins que la protestante) est une école d'individualisme; peut-être la meilleure école d'individualisme que l'homme ait jusqu'à ce jour inventée.

Je sentais bien qu'il eût fallu développer un peu ma pensée; mais heureusement il ne m'en laissa pas le temps :

— Oui, reprit-il, en manière de conciliation; c'est bien là ce qui vous caractérise, vous, les peuples européens. Chez nous, au contraire, l'individu tend à se fondre dans la masse; chez vous tout travaille à former des individus.

Nous nous étions levés de table. Et tandis que le Chinois refusait du café :

— Des individus — me redisais-je — et je cherchais à

me souvenir du mot que Montesquieu prête à Eucrate, dans son dialogue avec Sylla : « Il en coûte trop cher pour les produire... » Oui, c'était à peu près cela : il en coûte trop cher — et toute cette triste comédie qui se jouait sur notre monde occidental portait pour titre : La recherche de l'individuel ou le sacrifice du bonheur.

Le Chinois l'avait bien compris, pensais-je : notre monde occidental tout entier était comparable à « celui dont le cœur est partagé », qui, nous dit l'Écriture « est inconstant dans toutes ses voies ». Notre malaise vient, en effet, de ce que la religion et la civilisation nous tiraillent en sens contraire, et que dans aucun sens nous ne réussissons rien de pur. Ne consentant à lâcher l'un ni l'autre, nous avons fait de l'Europe le lieu du mensonge et du compromis. Et d'une part la culture, si opposé que lui soit l'Évangile, n'a pu non plus nier la religion que la rejeter de son sein ; tout au contraire, ne lui apporte-t-elle pas en hommage, en fin de compte, le profit de ses infidélités ? — Et d'autre part la religion, tout en protestant contre ces infidélités de la culture, en accepte volontiers le profit ; elle proteste contre la culture, mais n'ose s'opposer à elle tout à fait et se laisse entraîner par elle extrêmement loin de son point de départ — qui est l'Évangile. Enfin, loin d'abandonner à César ce qui est à César, de réserver à Dieu ce qui est à Dieu, ainsi que le lui enseignait le Christ, nous l'avons vue lier partie avec César et s'enrôler. Nous avons vu les fruits monstrueux de cette alliance adultère : nous avons vu les nations d'Europe s'entre-heurter et tuer au nom du même Dieu, au nom du Christ qui pourtant disait : Remets ton épée au fourreau — à celui-là qui, lui aussi, tirait l'épée pour Le défendre...

Toutes réflexions que je préférais ne pas laisser connaître à un Chinois ! Aussi, quand il me demanda de lui déclarer

à mon tour ce que je pensais de l'Europe, je lui répondis que j'en pensais beaucoup de bien.

Et maintenant que vous me pressez, mon cher de Traz, que vous dirais-je ? — Que je crois que nous assistons à la fin d'un monde, d'une culture, d'une civilisation ; que tout doit être remis en question, et que les partis conservateurs s'abusent s'ils estiment pouvoir loger l'avenir dans les institutions du passé, car les formes vieilles ne peuvent convenir aux forces jeunes.

Mais que sera l'Europe de demain ? demandez-vous ; et vous recevez des réponses de divers pays. Je pense que, sur certains points, vos correspondants s'accorderont. En particulier sur ceux-ci : qu'aucun pays d'Europe ne peut plus désormais prétendre à un progrès réel de sa propre culture en s'isolant, ni sans une indirecte collaboration des autres pays ; et que, tout aussi bien au point de vue politique, économique, industriel — enfin à quelque point de vue que ce soit — l'Europe entière court à la ruine si chaque pays d'Europe ne consent à considérer que son salut particulier.

Mais vous n'avez là que les opinions particulières de quelques correspondants très soigneusement choisis : et peut-être que dictait un peu votre choix le pressentiment de leur réponse. A vrai dire la question de l'Europe préoccupe bien peu les esprits — ou plus exactement : ne préoccupe qu'un bien petit nombre d'esprits. Le sentiment d'un intérêt commun ne se réveille qu'en face d'un danger commun, et jusqu'à présent, le sentiment du danger n'a fait qu'opposer les peuples d'Europe les uns aux autres. L'habitude en est prise et c'est pourquoi l'on consent aujourd'hui si difficilement à considérer comme un danger commun la faillite.

Le véritable esprit européen s'oppose à l'infatuation isolante du nationalisme; il s'oppose également à cette dépersonnalisation que voudrait l'internationalisme. Je l'ai dit maintes fois et depuis bien longtemps déjà : *c'est en étant le plus particulier qu'on sert le mieux l'intérêt le plus général*; et ceci est vrai pour les pays aussi bien que pour les individus. Mais cette vérité doit être fortifiée par la suivante : *C'est en se renonçant qu'on se trouve.*

Et que cette dernière soit également vraie pour les pays, il ne nous est pas permis de l'entrevoir tant que la politique domine et soumet la morale. A vrai dire, les questions politiques m'intéressent moins et me paraissent moins importantes que les questions sociales; les questions sociales moins importantes que les questions morales. Je crois que la plupart des premières se ramènent à celles-ci, et que dans tout ce que nous déplorons aujourd'hui, il sied de s'en prendre moins aux institutions qu'à l'homme — et que c'est lui d'abord et surtout qu'il importe de réformer.

(Revue de Genève 1923).

BILLETS A ANGÈLE

BILLETS A ANGÈLE

CHÈRE ANGÈLE,

Il y a trop longtemps. J'ai désappris de vous écrire. On vous portait parmi les « disparus ». Mais puisque vous avez rouvert votre salon, mais puisque vous souhaitez la reprise de notre correspondance, souffrez que parfois le plus court billet — et encore de manière peu régulière.

Avant de quitter Paris j'ai rangé ma bibliothèque; que de fatras ! J'ai pris pour règle d'écrire le moins possible; et tout de suite j'ai pensé à vous en prenant cette résolution.

I

On est venu m'interviewer. La *Renaissance* désirait connaître mon opinion sur la question du classicisme.

Considérant que ceux qui parlent le plus sont souvent ceux qui produisent le moins, je commençai par protester que je n'avais rien à dire. Mais Emile Henriot, qui venait cueillir ma réponse, apporte à ses interviews tant d'intelligence, de bonne grâce et de persuasion qu'il ne suffit pas de dire qu'avec lui l'on peut causer : avec lui l'on ne peut se taire. Vous aurez lu d'autre part ma réponse [1].

Ayant fait résider le principal secret du classicisme dans la modestie, je puis bien vous dire à présent que je me considère aujourd'hui comme le meilleur représentant

[1] V. Appendice.

du classicisme. J'allais dire le seul ; mais j'oubliais MM. Gonzague Truc et Benda.

Et maintenant permettez-moi quelques remarques complémentaires. J'écris au fil de ma pensée :

Le triomphe de l'individualisme et le triomphe du classicisme se confondent. Or le triomphe de l'individualisme est dans le renoncement à l'individualité. Il n'est pas une des qualités du style classique qui ne s'achète par le sacrifice d'une complaisance. Les peintres et les littérateurs que nous louangeons le plus aujourd'hui ont une manière ; le grand artiste classique travaille à n'avoir pas de manière ; il s'efforce vers la banalité. S'il parvient à cette banalité sans effort, c'est qu'il n'est pas un grand artiste, parbleu ! L'œuvre classique ne sera forte et belle qu'en raison de son romantisme dompté. « Un grand artiste n'a qu'un souci : devenir le plus humain possible, — disons mieux : devenir *banal*, — écrivais-je il y a vingt ans. Et chose admirable, c'est ainsi qu'il devient le plus personnel. Tandis que celui qui fuit l'humanité pour lui-même, n'arrive qu'à devenir particulier, bizarre, défectueux... Dois-je citer ici le mot de l'Évangile ? — Oui, car je ne pense pas le détourner de son sens : Celui qui veut sauver sa vie (sa vie personnelle) la perdra ; mais celui qui veut la perdre la sauvera (ou, pour traduire plus exactement le texte grec : *la rendra vraiment vivante*). »

J'estime que l'œuvre d'art accomplie sera celle qui passera d'abord inaperçue, qu'on ne remarquera même pas ; où les qualités les plus contraires, les plus contradictoires en apparence : force et douceur, tenue et grâce, logique et abandon, précision et poésie — respireront si aisément, qu'elles paraîtront naturelles et pas surprenantes du tout. Ce qui fait que le premier des renoncements à obtenir de soi, c'est celui d'étonner ses contemporains. Baudelaire,

Blake, Keats, Browning, Stendhal n'ont écrit que pour les générations à venir. Marcel Proust dit à ce sujet les choses les plus justes.

Mais je ne crois pourtant pas que l'œuvre classique soit nécessairement méconnue d'abord. Boileau, Racine, La Fontaine, Molière même, ont été tout aussitôt appréciés; et si nous reconnaissons dans leurs écrits bien des vertus qui n'étaient pas celles auxquelles on était d'abord le plus sensible, c'était à eux, qui nous paraissent aujourd'hui les plus grands, qu'allaient tout aussitôt les louanges. Malgré l'effort assez inintelligent de Gautier, de vouloir parmi les « grotesques » du XVIIe siècle découvrir des génies ignorés, ceux-ci ne font nullement auprès de nos grands classiques la figure que fait un Baudelaire auprès d'un Ponsard ou d'un Baour-Lormian. C'est que le public même était classique, avait le goût de la chose classique; c'est que les qualités qu'il aimait et exigeait de l'œuvre d'art étaient celles-là même qui nous la font considérer comme classique aujourd'hui.

Aujourd'hui le mot « classique » est en tel honneur, on le charge aujourd'hui d'un tel sens, que peu s'en faut qu'on n'appelle classique toute œuvre grande et belle. C'est absurde. Il y a des œuvres énormes qui ne sont point classiques du tout. Sans être plus romantiques pour cela. Cette classification n'a de raison d'être qu'en France; et, même en France, quoi de moins classique souvent que Pascal, que Rabelais, que Villon. Ni Shakespeare, ni Michel-Ange, ni Beethoven, ni Dostoïewsky, ni Rembrandt, ni même Dante (je ne cite que les plus grands), ne sont classiques. Le Don Quichotte, non plus que les pièces de Calderon, ne sont classiques — ni romantiques; mais espagnols, tout purement. A dire vrai je ne connais, depuis l'antiquité, d'autres classiques que ceux de France (si

toutefois j'excepte Gœthe — et encore il ne devenait classique que par imitation des anciens). Le classicisme me paraît à ce point une invention française, que pour un peu je ferais synonymes ces deux mots : classique et français, si le premier terme pouvait prétendre à épuiser le génie de la France et si le romantisme aussi n'avait su se faire français; du moins c'est dans son art classique que le génie de la France s'est le plus pleinement réalisé. Tandis que tout effort vers le classicisme restera, chez tout autre peuple, factice, comme il advient avec Pope par exemple. C'est aussi qu'en France, et dans la France seule, l'intelligence tend toujours à l'emporter sur le sentiment et l'instinct. Ce qui ne veut nullement dire, comme certains étrangers ont une disposition à le croire, que le sentiment ou l'instinct soit absent. Il suffit de parcourir les salles du Louvre nouvellement rouvertes, tant de peinture que de sculpture. A quel point toutes ces œuvres sont raisonnables ! Quelle pondération, quelle mesure ! Il faut les contempler longuement pour qu'elles consentent à livrer leur signification profonde, tant leur frémissement est secret. Débordante chez Rubens, la sensualité chez Poussin est-elle moins puissante, pour être toute refoulée ?

Le classicisme — et par là j'entends : le classicisme français — tend tout entier vers la litote. C'est l'art d'exprimer le plus en disant le moins. C'est un art de pudeur et de modestie. Chacun de nos classiques est plus ému qu'il ne le laisse paraître d'abord. Le romantique, par le faste qu'il apporte dans l'expression, tend toujours à paraître plus ému qu'il ne l'est en réalité, de sorte que chez nos auteurs romantiques sans cesse le mot précède et déborde l'émotion et la pensée; il répondait à certain émoussement de goût résultant d'une moindre culture — qui permit de douter de la réalité de ce qui chez nos classi-

ques était si modestement exprimé. Faute de savoir les pénétrer et les entendre à demi-mot, nos classiques dès lors parurent froids, et l'on tint pour défaut leur qualité la plus exquise : la réserve.

L'auteur romantique reste toujours en deçà de ses paroles; il faut toujours chercher l'auteur classique par de-là. Une certaine faculté de passer trop rapidement, trop facilement, de l'émotion à la parole est le propre de tous les romantiques français — d'où leur peu d'effort de prendre possession de l'émotion autrement que par la parole, leur peu d'effort pour la maîtriser. L'important pour eux n'est plus d'être mais de paraître ému. Dans toute la littérature grecque, dans le meilleur de la poésie anglaise, dans Racine, dans Pascal, dans Baudelaire, l'on sent que la parole, tout en révélant l'émotion, ne la contient pas toute, et que, une fois le mot prononcé, l'émotion qui le précédait, continue. Chez Ronsard, Corneille, Hugo, pour ne citer que de grands noms, il semble que l'émotion aboutisse au mot et s'y tienne; elle est verbale et le verbe l'épuise; le seul retentissement qu'on y trouve est le retentissement de la voix.

II

Avez-vous lu dans le numéro de janvier de la *N. R. F.* la traduction d'un remarquable article anglais, qui me fut communiqué par votre ami Arnold Bennett. Cet article a paru sans signature, selon l'usage, dans le supplément littéraire du *Times*. J'ai pensé qu'il pourrait intéresser nos lecteurs, et qu'ils trouveraient profit à écouter un peu ce qu'on dit de nous, Français, à l'étranger. Il m'a paru que peu de réponses à l'enquête de M. Henriot projetaient sur la question du classicisme plus de clarté que cet article. Il

dénonce le danger qu'il y a d'apporter dans l'idée d'ordre et de classicisme les restrictions et suppressions qu'y prétend imposer Maurras. « Nul art, y est-il dit, n'a droit à l'épithète de classique, qui ne pose le problème de la totalité ». Et plus loin : « La splendeur de l'art et de la pensée des Grecs résidait justement dans l'équilibre qu'obtenaient ceux-ci entre deux forces, dont M. Maurras sacrifie l'une. L'esprit et l'art grecs étaient tout à la fois individuels et universels; ils étaient classiques parce *qu'ils tenaient compte de tout* ». C'est bien aussi ce que je tentais d'exprimer dans ma réponse. Et enfin : « M. Maurras est un homme qui aime les restrictions; son amour du classique est *l'amour de ce qui est achevé* et non de la puissance qui achève. Nous pensons qu'il ne peut y avoir qu'une sorte de vrai réalisme, comme il ne peut y avoir qu'un art qui soit vrai, qui soit classique, et que le critérium dans les deux cas est l'intégrité intellectuelle et émotionnelle... Nous avons autant que M. Maurras le souci de la mesure et de l'harmonie; mais nous reconnaissons que mesure et harmonie sont simplement des modes de l'existence, et que la tâche de notre temps consiste à instaurer non un ordre quelconque, mais notre ordre à nous. Cet ordre peut seul nous satisfaire — un ordre dans lequel notre nature s'exprime dans toute sa plénitude, dans lequel tous les éléments qui fermentent dans le monde moderne, après avoir... etc. »

Je ne puis citer tout l'article; mais vous le lirez, n'est-ce pas? Où je suis moins le rédacteur anonyme du *Times*, c'est lorsqu'il veut nous persuader que le véritable âge classique de la France — au sens parfait qu'il donne à ce mot : classique — a été celui des cathédrales : le Moyen-Age. « Cette période a été classique, dit-il, en ce sens qu'à ce moment toute l'énergie du peuple se concentrait vers

une fin unique ». Le paradoxe est du reste fort intéressant. Et, ajoute-t-il, si « les Français n'eurent pas de littérature d'un caractère classique au Moyen-Age », c'est que « leur langue n'était pas prête à servir cette expression finale de pensée et de foi. » Notre XVII[e] siècle, en regard de cet âge de complète *intégration* lui paraît « une époque de formalisme ». Je ne puis épouser ici la pensée de notre critique. Au contraire, tout ce qu'il disait précédemment m'aide à comprendre l'insigne grandeur du siècle de Molière, de La Fontaine et de Racine. Il me paraît que l'importance des écrivains de cette époque, le caractère classique de leurs œuvres, venaient précisément de ce qu'ils intégraient en eux la totalité des préoccupations morales, intellectuelles et sentimentales de leur temps; tandis que ce qui fait la pauvreté des néo-classiques d'aujourd'hui, c'est qu'ils prétendent (je parle de la plupart d'entre eux) arriver au grand style par déni, refus d'admettre et ignorance.

Le seul classicisme légitime aujourd'hui, le seul auquel nous puissions et devions prétendre est celui dans l'ordre duquel « tous les éléments qui fermentent dans le monde moderne, après avoir trouvé une libre expansion, s'organiseront selon leurs vraies relations réciproques », conclut le critique du *Times*. Et j'adopte volontiers sa formule finale : « Le but auquel nous aspirons, c'est une large intégration. »

Intégrons donc, ma chère Angèle. Intégrons. Tout ce que le classicisme se refuse d'intégrer, risque de se retourner contre lui.

mars 1921.

III

A PROPOS DE MARCEL PROUST

On l'a dit souvent : les jugements que nous portons sur nos contemporains sont contrefaits. Outre que nos amitiés nous obligent, nous manquons du recul nécessaire et, suivant notre humeur, dénigrons ou magnifions à l'excès ceux qui œuvrent trop près de nous. Certains qui nous paraissent considérables, dont le renom, grâce à la complicité des critiques, semble, aux yeux même de l'étranger, apporter un lustre neuf à la France, étonneront bientôt par leur insignifiance. Je veux que l'on m'ignore si, avant que deux générations aient passé, les noms de Curel, de Bernstein, de Bataille sont beaucoup plus cotés que déjà celui de Mendès aujourd'hui...

Je m'étais bien promis de ne plus parler que des morts; mais il me désolerait pourtant de ne laisser en mes écrits aucune trace d'une des admirations les plus vives que j'aie jamais éprouvées pour un auteur contemporain — et je dirais sans doute *la plus vive*, si Paul Valéry n'existait point. Malgré ce que j'ai dit plus haut, je ne pense pas surfaire l'importance de Marcel Proust; je ne pense pas qu'on la puisse surfaire. Il me paraît que, depuis longtemps, nul écrivain ne nous avait plus enrichis.

Madame B... me racontait hier qu'elle avait eu de tout temps la vue faible; ses parents ne s'en avisèrent pas aussitôt, et ce n'est que vers l'âge de douze ans qu'on commença de lui faire porter des lunettes. « Je me souviens si bien de ma joie », me disait-elle, « lorsque, pour la première fois, je distinguai tous les petits cailloux de la cour. » — Lorsque nous lisons Proust, nous commençons

de percevoir brusquement du détail où ne nous apparaissait jusqu'alors qu'une masse. C'est, me direz-vous, ce qu'on appelle : un analyste. Non; l'analyste sépare avec effort; il explique; il s'applique : Proust sent ainsi tout naturellement. Proust est quelqu'un dont le regard est infiniment plus subtil et plus attentif que le nôtre, et qui nous prête ce regard, tout le temps que nous le lisons. Et comme les choses qu'il regarde (et si spontanément qu'il n'a jamais l'air d'observer) sont les plus naturelles du monde, il nous semble sans cesse, en le lisant, que c'est en nous qu'il nous permet de voir; par lui tout le confus de notre être sort du chaos, prend conscience; et comme les sentiments les plus divers existent en chaque homme à l'état larvaire, à son insu le plus souvent, qui n'attendent parfois qu'un exemple ou qu'une désignation, j'allais dire : qu'une dénonciation, pour s'affirmer, nous nous imaginons, grâce à Proust, avoir éprouvé nous-mêmes ce détail, nous le reconnaissons, l'adoptons, et c'est notre propre passé que ce foisonnement vient enrichir. Les livres de Proust agissent à la manière de ces révélateurs puissants sur les plaques photographiques à demi voilées que sont nos souvenirs, où tout à coup viennent réapparaître tel visage, tel sourire oublié, et telles émotions que l'effacement de ceux-ci entraînait avec eux dans l'oubli.

Je ne sais ce qu'il faut le plus admirer, de cette suracuité du regard intérieur, ou de l'art prestigieux qui s'empare de ce détail et ne nous l'offre que ravissant de fraîcheur et de vie. L'écriture de Proust est (pour employer un mot que les Goncourt m'avaient fait prendre en horreur, mais qui, lorsque je songe à Proust, cesse de me déplaire) la plus *artiste* que je connaisse. Par elle il ne se sent jamais empêché. Si, pour informer l'indicible, le mot lui manque, il recourt à l'image; il dispose de tout un trésor d'analogies, d'équi-

valences, de comparaisons si précises et si exquises que parfois l'on en vient à douter lequel prête à l'autre le plus de vie, de lumière et d'amusement, et si le sentiment est secouru par l'image, ou si cette image volante n'attendait pas le sentiment pour s'y poser. Je cherche le défaut de ce style, et ne le puis trouver. Je cherche ses qualités dominantes, et je ne les puis trouver non plus; il n'a pas telle ou telle qualité : il les a toutes (or ceci n'est peut-être pas uniquement une louange) non tour à tour, mais à la fois; si déconcertante est sa souplesse, tout autre style, auprès du sien, paraît guindé, terne, imprécis, sommaire, inanimé. Dois-je l'avouer? chaque fois qu'il m'arrive de replonger dans ce lac de délices, je reste ensuite nombre de jours sans oser reprendre la plume, n'admettant plus — comme il advient durant tout le temps qu'un chef-d'œuvre exerce sur nous son empire, — qu'il y ait d'autres manières de bien écrire, ne voyant plus dans ce que vous appelez la « pureté » de mon style, que pauvreté.

Vous m'avez dit que souvent la longueur des phrases de Proust vous exténue. Mais attendez seulement mon retour et je vous lis ces interminables phrases à haute voix : comme aussitôt tout s'organise ! comme les plans s'étagent ! comme s'approfondit le paysage de la pensée !... J'imagine une page de *Guermantes* imprimée à la manière du « *Coup de dés* » de Mallarmé; ma voix donne aux mots-soutiens leur relief; j'orchestre à ma façon les incidentes, je les nuance, tempérant ou précipitant mon débit; et je vous prouve que rien n'est superflu dans cette phrase, qu'il n'y fallait pas un mot de moins pour en maintenir les plans divers à leur distance et pour permettre à sa complexité un épanouissement total. Si détaillé que soit Proust, je ne le trouve jamais prolixe; si abondant, jamais diffus. « Minu-

tieux », mais « non méticuleux », disait judicieusement Louis Martin-Chauffier.

Proust m'éclaire exemplairement ce que Jacques Rivière entendait par le mot « global », dont il se servait pour dénoncer la paresse d'esprit de ceux qui se contentent de saisir par brassée des sentiments que la coutume a liés et dont le faïsceau nous apparaît trompeusement homogène. Proust au contraire délie soigneusement chaque gerbe, en distrait tout l'embrouillement. Même il ne se tient pour satisfait que s'il nous montre avec la fleur, la tige, puis même le délicat chevelu racinier. Quels curieux livres ! On y pénètre comme dans une forêt enchantée; dès les premières pages, on s'y perd, et l'on est heureux de s'y perdre; on ne sait bientôt plus par où l'on est entré ni à quelle distance on se trouve de la lisière; par instants il semble que l'on marche sans avancer, et par instants que l'on avance sans marcher; on regarde tout en passant; on ne sait plus où l'on est, où l'on va, et :

> Tout d'un coup mon père nous arrêtait et demandait à ma mère : « Où sommes-nous ? » Épuisée par la marche, mais fière de lui, elle lui avouait tendrement qu'elle n'en savait absolument rien. Il haussait les épaules et riait. Alors, comme s'il l'avait sortie de la poche de son veston avec sa clef, il nous montrait debout devant nous la petite porte de derrière de notre jardin qui était venue avec le coin de la rue du Saint-Esprit nous attendre au bout de ces chemins inconnus. Ma mère lui disait avec admiration : « Tu es extraordinaire !... »

Vous êtes extraordinaire, mon cher Proust ! Il semble que vous ne nous parliez que de vous, et vos livres sont aussi peuplés que toute *la Comédie humaine ;* votre récit n'est pas un roman, vous n'y nouez ni n'y dénouez aucune intrigue, et pourtant je n'en connais point qu'on suive avec un intérêt plus vif; vous ne nous présentez vos per-

sonnages qu'incidemment et par raccroc pourrait-on dire, mais nous les connaissons bientôt aussi profondément que le Cousin Pons, Eugénie Grandet ou Vautrin. Il semble que vos livres ne soient pas « composés » et que vous répandiez votre profusion au hasard; mais, si j'attends vos livres suivants pour en bien juger, je soupçonne déjà que tous les éléments s'en déploient selon une ordonnance cachée, comme les branches d'un éventail qui par une extrémité se rejoignent et dont la divergence est reliée par un tissu subtil où s'étale la diaprure de votre Maja. Et vous trouvez le moyen, chemin faisant, de parler de tout, mêlant à l'éparpillement apparent du souvenir des réflexions si judicieuses et si neuves que j'en viens à souhaiter, en appendice à votre œuvre, une sorte de lexique qui nous permette aisément de retrouver telles remarques sur le sommeil et sur l'insomnie, sur la maladie, la musique, l'art dramatique et le jeu des acteurs..., lexique qui déjà serait épais mais où je pense qu'il faudrait faire figurer à peu près tous les mots de notre langue, quand auront paru les volumes que vous nous promettez encore.

Si je cherche à présent ce que j'admire le plus dans cette œuvre, je crois que c'est sa gratuité. Je n'en connais pas de plus inutile, ni qui cherche moins à prouver. — Je sais bien que c'est à quoi prétend toute œuvre d'art, et que chacune trouve sa fin dans sa beauté. Mais, et c'est là sa qualité, les éléments qui la composent s'efforcent tous, et si l'ensemble même est inutile, rien n'y paraît ou n'y devrait paraître qui ne soit utile à l'ensemble, et nous savons que tout ce qui n'y sert pas y nuit. — Dans la *Recherche du Temps perdu*, cette subordination est si cachée qu'il semble que tour à tour chaque page du livre trouve sa fin parfaite en elle-même. De là cette extrême lenteur, ce non-désir d'aller plus vite, cette satisfaction continue. Je ne connais

pareil nonchaloir qu'à Montaigne, et c'est pourquoi sans doute je ne puis comparer le plaisir que je prends à lire un livre de Proust qu'à celui que me donnent les *Essais*. Ce sont des œuvres de long loisir. Et je ne veux point dire seulement que l'auteur pour les produire dut se sentir l'esprit parfaitement désengagé de la fuite des heures, mais qu'elles exigent aussi bien pareille désoccupation du lecteur. Tout à la fois elles l'exigent et l'obtiennent; c'est là leur plus réel bienfait. Vous me direz que le propre de l'art et de la philosophie est d'échapper précisément à la réclamation de l'heure; mais le livre de Proust a ceci de particulier qu'il tient compte de chaque instant; on dirait qu'il a la fuite même du temps pour objet. Échappé de la vie, il ne se détourne pas de la vie; penché sur elle, il la contemple, ou plutôt il contemple en lui son reflet. Et plus inquiète est l'image, plus calme est le miroir, plus contemplatif le regard.

Il est étrange que de tels livres viennent à une heure où l'événement triomphe partout de l'idée, où le temps manque, où l'action moque la pensée, où la contemplation ne semble plus possible, plus permise, où, mal ressuyés de la guerre, nous n'avons plus de considération que pour ce qui peut être utile, servir. Et soudain l'œuvre de Proust, si désintéressée, si gratuite, nous apparaît plus profitable et de plus grand secours que tant d'œuvres dont l'utilité seule est le but.

IV

Il me revient que la *Nouvelle Revue Française* déçoit nombre de ses lecteurs, de ses amis et des meilleurs. On attendait d'elle autre chose. « Je ne me console pas, m'écrit Michel Arnauld, de voir la *N. R. F.* renoncer à ce que

son ancien effort avait si bien préparé: une révision des valeurs françaises — et des valeurs européennes — sans préventions d'école ni de parti... » Et de cela, je vous avoue que je ne me consolerais pas non plus, car j'estime que jamais ce travail n'a été plus utile. Mais d'abord, ce renoncement, si tant est qu'il soit réel, je ne crois pas qu'il soit volontaire; je ne crois pas surtout qu'il soit seulement imputable au nouveau directeur de la Revue. Il vient surtout de ce fait, que nombre des premiers et plus actifs collaborateurs, ayant « évolué » durant la guerre, n'apportaient plus le même esprit à la critique de ces « valeurs » et qu'ils cotaient différemment. Pour ma part, ne les approuvant pas toujours, n'approuvant pas plus souvent Rivière, je me suis tu par grande crainte d'envenimer les débats auxquels la reprise de notre revue donnait lieu; et soucieux, surtout, de ne point diminuer l'autorité de notre directeur, de la renforcer au contraire, je lui donnais du moins l'appui de mon silence. Il y avait à celui-ci d'autres motifs, que peut-être aujourd'hui je puis vous dire :

Quand j'abandonne à leur penchant naturel mes pensées, elles vont vers la gauche extrême, et je ne les ramène à droite que par l'effort de ma raison. Cet effort je l'ai donné durant la guerre, par opportunité, par urgence, et je le donne encore par égard pour quelques amis à qui il me déplaît de déplaire — et qui ne se doutent sûrement pas de ce que je prends sur moi pour eux. Je ne dis point que mon raisonnement soit faussé, par quoi j'obtiens cette *rectification* de mes idées; je dis simplement que cette direction ne leur est pas naturelle. Et je ne parviens pas à me persuader que la direction naturelle de la pensée ne soit pas la direction la meilleure. On l'incline aisément par intérêt patriotique ou personnel, par sympathie; mais

je ne lui reconnais quelque valeur que si je la sens non inclinée. Voilà pourquoi je me suis tu durant la guerre.

On a traversé de lugubres moments, où toutes les pensées du cœur et du cerveau s'enrôlaient; il n'était plus question que d'aider, chacun de tout son modeste pouvoir; aider la France; l'aider à vaincre, à en sortir vivante. La France en sort; victorieuse, mais épuisée. Et maintenant, cette soumission de la pensée, on vient nous dire qu'elle est plus nécessaire que jamais. Certains qui, durant la guerre, ont mis héroïquement leur cerveau dans leur giberne, veulent nous persuader qu'il est fort bien en cette place et n'a que faire d'en sortir; que tout au moins il est *utile* qu'il y reste — pour permettre le relèvement de la France. Le pis est qu'ils le croient. Voici donc le dilemne : risquer de troubler momentanément un ordre factice et manifestement provisoire, par la mise au vent de certaines idées qui ne s'accommodent pas de lui — ou consentir aux compromissions de la pensée, laisser se fausser notre jugement, s'émousser notre sens critique et se ternir enfin ce beau miroir qu'offrait la France, où la vérité, mieux que partout ailleurs, reconnaissait son clair visage [1].

L'idée de patrie est un très complexe faisceau. Il n'y a pas seulement des champs, des intérêts, des cathédrales à protéger; il y a aussi des qualités intellectuelles et morales, inévaluables, dont l'effacement progressif risque de demeurer inaperçu, puisque se perd avec elles le sentiment de leur valeur; celles-ci sont en grand danger.

Je sens bien que ces considérations vous assassinent;

[1] « L'intelligence française, dans cet état de mobilisation permanente, risquerait bientôt non seulement de ne plus être l'intelligence, mais de ne plus être française », disait votre ami Thibaudet dans son excellent article « sur la démobilisation de l'intelligence » (*N. R. F.* du 1er janvier 1920) — article après lequel je ne trouve plus rien à dire.

si vous préférez mon silence, vous le direz. Mais laissez-moi d'abord vous lire ces quelques lignes d'une lettre de Michel Arnauld :

« Ce qui m'effraie, c'est de voir à quel point les hautes activités de l'esprit sont à présent séparées. Tout ce que je regarde, tout ce que je lis, montre que le goût n'est pas en péril. L'art prospère; il se met au rang des nouveaux riches; il laisse la pensée du côté des vieux pauvres. S'il y eut un temps où le savoir et la logique abstraite gênaient le jugement intuitif, nous n'en sommes plus là, et le mal d'aujourd'hui est pire. Ce qui demanderait rassemblement d'informations et enchaînement des conséquences, on en décide comme on ferait du choix d'un trait ou d'une valeur dans un tableau. On prétend penser comme on sent, et, sentant juste, on pense faux. Pour la patrie et pour la paix sociale, les votes d'un Congrès de Tours sont moins menaçants que cette irréflexion des classes cultivées. »

J'hésite à vous envoyer ces pages; car cette lettre répond bien peu, je m'en persuade, à ce que vous espériez de moi. Puissé-je, un autre jour, récompenser mieux votre attente. A cause de ce silence que j'ai si longtemps observé, il faut que je sorte d'abord ce qui d'abord se met en travers.

V

Plus je me retire de la *N. R. F.*, plus on croit que c'est moi qui la dirige. Il est vrai que Rivière me fait cet honneur souvent de me demander conseil; pour moi qui surtout ai souci de donner à chacun de l'assurance, je l'encourage en ses initiatives; or c'est toujours dans celles qui diffèrent le plus de ma façon de voir, que le public se plaît à reconnaître le plus mon esprit. On s'userait à protester et c'est pourquoi je garde le silence; mais ce faisant on laisse une fausse

image de soi se former; de tous les monstres c'est celui contre lequel il est le plus difficile de lutter. Vous m'avez fait observer déjà que, pour ce qui est de la fausse image, je n'ai souvent à m'en prendre qu'à moi-même et qu'avec ma *Symphonie Pastorale* j'avais donné le change à plus d'un. Il est vrai. Et c'est ce qui, ma morosité aidant, m'a retenu de remercier aucun critique, si élogieux fût-il, si sensible que je fusse, si excellent que me parût l'article. Plus encore que ceux-ci, je crois, m'a touché certaine lettre d'un jeune auteur, qui me prenait à partie, sentant subtilement que je n'avais pu me plaire à ce livre, s'étonnant que je l'eusse écrit, après les *Caves*, m'en demandant raison... A quoi je ne savais répondre, de la manière la plus gauche, que par la phrase des Goncourt : « On n'écrit pas les livres qu'on veut », et qu'il ne me paraissait point tant que je voulusse écrire ce livre, mais bien que ce livre voulût être écrit par moi; que je ne faisais, en l'écrivant, que m'acquitter d'une ancienne dette contractée jadis envers moi-même; que jusqu'à présent je n'avais pas écrit un seul livre qui n'eût été conçu dès avant ma trentième année, de sorte que chacun d'eux me tirait en arrière et ne répondait nullement au plus récent état de mon esprit; mais qu'à présent, enfin, j'étais quitte; que ce livre était ma dernière dette envers le passé; que je l'avais écrit pour m'exonérer; que pour l'écrire et le mener à bien j'avais dû terriblement me contrefaire, ou du moins rentrer dans des plis effacés; que durant tout le temps que je l'écrivais, je pestais contre ce travail au petit point qu'exigeait la donnée du problème, contre ces demi-tons, ces nuances — tandis que ce que je souhaitais maintenant, c'était... mais je vous dirai cela une autre fois.

Cuverville, *avril* 21.

VI

Chère Angèle,

A l'occasion du livre de Thibaudet sur Maurice Barrès, je ressors pour vous, du fond d'un tiroir, ces quelques notes d'avant-guerre. Fort anciennes déjà pour la plupart (et puissent-elles ne vous paraître point trop surannées) j'écrivis chacune d'elles à la suite d'une lecture — peu après la publication du livre auquel il est fait allusion.

DISCOURS A L'ACADÉMIE

« Si ces livres valent quelque chose, c'est par leur logique, par l'esprit de suite que j'y ai mis durant cinq années. Pour l'art que les lecteurs ou critiques bienveillants voudront y trouver, c'est chose de mode. »

Barrès, lettre à *la Plume* du 1er Avril 1891.

Ce qui est « chose de mode », bien au contraire, ce sont vos opinions, vos idées. Du reste, ce que vous appelez ici votre « logique » ne me paraît le plus souvent qu'un cramponnement à des théories que la logique de Dieu, ou si vous préférez, de « l'histoire naturelle » contredit. Et ce que nous aimons le mieux en vous, ce sont ces inconséquences tout au contraire où l'homme naturel reprend le pas sur le dogmatique et qui vous font, nationaliste, trouver vos plus exquises louanges pour Hérédia, Chénier et Moréas, vos trois poètes préférés : un Cubain, et deux Grecs... Et c'est cet art, que fort heureusement vous ne reniez qu'en paroles, à quoi vos meilleurs écrits devront de survivre à vos théories.

*
* *

LES DÉRACINÉS

Barrès a-t-il vraiment pu croire, a-t-il pu supposer un instant, que ses théories en apparence si opportunes (et je prends ce mot dans son sens le plus urgent) de vertu si thérapeutique pour notre pays délabré, si savantes assurément à galvaniser les moyennes intelligences de nombreux vieux adolescents — qu'elles trouveraient encore, ses théories, quelque crédit avant trente ans ? Et ne comprend-il pas que ses théories s'exténuent précisément en redonnant vigueur à la France ; car il n'est pas d'un peuple bien portant, ni d'un esprit gaillard de demeurer les yeux fichés au sol, en ayant soin de n'y reconnaître que des tombes ; de sorte que peut-être, et je veux le croire, le remède sauvera le pays ; mais, sitôt sauvé, le pays prendra le remède en dégoût.

LES AMITIÉS FRANÇAISES

Heureusement pour lui, dans ses livres il ne conclut point tant, qu'on ne conclut pour lui. Il reste, dans ses livres, de la question sans réponse et c'est ce qu'on y trouve de meilleur. Malheur aux livres qui concluent ; ce sont ceux qui d'abord satisfont le plus le public ; mais au bout de vingt ans la conclusion écrase le livre.

Il y a des « pensées de circonstance » qui valent ce que valent les « lois de circonstance ».

Ce n'est ni à leur style, ni à leur naturel pathétique, ni à leur nouveauté psychologique que les écrits de Rousseau durent leur premier succès, mais bien précisément à ce qu'il y avait de plus captieux et de plus faux dans leurs théories: excellence du naturel, retour à la nature, précel-

lence de la musique italienne, etc.; et même certains conseils pratiques (allaitement des enfants par la mère, etc.) dont les esprits les plus épais se pouvaient saisir aisément. Je sens dans les écrits de Barrès, à côté de la volonté la plus noble et d'un bon sens très droit, un grand encombrement de sophismes. Sur vingt lecteurs capables d'apprécier les qualités réelles de l'écrivain, il y en a cent ou mille capables de prendre ces sophismes pour des vérités; et c'est à ces sophismes mêmes, non à son grand talent qui lui permettra de survivre, que Barrès doit le plus gros de sa gloire aujourd'hui.

Il soutient que l'animal ou la plante ne prospère nulle part aussi bien que dans son lieu d'origine; cela peut paraître « logique », mais cela est faux, comme de dire que, réciproquement, sur chaque sol doivent prospérer surtout les espèces que ce sol a vu naître.

***

Bérénice « qui mourut pour avoir mis sa confiance dans l'adversaire... » C'est bien ceci qui eût dû être le *sujet* du livre; mais c'est *ceci* précisément que le livre ne montre pas.

De même, n'eût-il pas été intéressant — indispensable, pour ruiner la doctrine d'un *Bouteiller* — que cette doctrine (« agir de telle sorte, toujours, que je puisse vouloir que mon action serve de règle universelle ») fût cause directe de sa ruine. Il n'en est rien. Tout au contraire, c'est par suite d'une infraction à cette règle de conduite que Bouteiller se dégrade et périt.

***

Scènes et doctrines du nationalisme

Ce que Barrès dénonce, ce qu'il appelle « esprit protes-

tant, » c'est ce « dangereux » esprit d'équité qui faisait les jansénistes écrire :

« De quelque ordre, et de quelque païs que vous soyez, vous ne devez croire que ce qui est vray, et que ce que vous seriez disposé à croire, si vous étiez d'un autre païs, d'un autre ordre, d'une autre profession. »

Et encore : « Nous jugeons des choses, non par ce qu'elles sont en elles-mêmes ; mais par ce qu'elles sont à notre égard : et la vérité et l'utilité ne sont pour nous qu'une même chose. »

Logique de Port-Royal, IIIe partie ; chap. XIX ; § 1.

Ce que le grand Arnauld constate, en le déplorant, Barrès en fait la base de son éthique ; il pense que nous ne devons point chercher à juger des choses par ce qu'elles sont en elles-mêmes, et que nous ne les pouvons du reste juger que par rapport à nous. De là à réduire la notion de vérité à celle d'utilité, il n'y a qu'un pas, que par opportunité l'on franchit vite, et tout le raisonnement est faussé.

Pour plus *d'utilité* Barrès peint comme kantienne et allemande, ou protestante et antifrançaise, et par conséquent haïssable, une forme de pensée qui est proprement janséniste et plus profondément française au contraire que la forme de pensée jésuite et barrésienne, à laquelle elle s'est toujours opposée.

***

AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE

Le geste qui soutient ses écrits est un geste de défense et n'a de raison d'être qu'en fonction de l'ennemi. Ce geste, une fois le danger disparu, je doute si ceux qui viendront

comprendront bien son éloquence. Son insistance et ses redites lasseront dès qu'elles ne seront plus opportunes. Même *Au Service de l'Allemagne*, excellent petit livre, mais d'intérêt bien spécial, intéressera moins que le récit d'Astiné Aravian par exemple, que *la Mort de Venise*, que *les deux femmes du Bourgeois de Bruges* ou que *l'Amateur d'Ames*, — qui feront sans doute penser que, de tous ces esprits « dissolvants » contre lesquels Barrès s'élève, il eût été le plus subtil et le meilleur, s'il eût été plus naturel.

***

PASCAL

Barrès se fera peut-être catholique, un jour; j'allais même écrire : Barrès se fera sûrement catholique; mais il n'y a pas à craindre qu'il verse dans le jansénisme jamais. Je consens que la figure de Pascal lui impose; mais par tempérament, il reste tout de même plus près de Sanchez et de Loyola. Dès le début de sa conférence (sur Pascal) un mot, une exclamation nous avertit : « Il s'agit, Messieurs, de vous mettre sur le chemin de Pascal, de vous permettre, non pas de l'accompagner (grands dieux ! il ne s'agit pas de cela)... »

Ce « grands dieux ! » est-il malicieux ? est-il involontaire ? Je ne sais et peu m'importe; mais nous sentons aussitôt qu'en effet il ne s'agit point d'accompagner Pascal; et lorsque aussitôt après nous lisons : « Je vais donc ramasser toutes mes remarques sur un même point (sur un texte très bref, mais le plus significatif) afin de vous amener aussi près que possible de cette grande âme » — nous nous sentons trop loin de Dieu pour être vraiment bien près de Pascal, et nous craignons que le pathétique que voici ne

soit surtout littéraire : « J'essaierai de vous conduire *où palpitent les minutes sublimes...* »

L'angoisse, la véritable angoisse; Pascal, le vrai Pascal — l'angoisse de Pascal; non, ce n'est pas un sujet pour une conférence mondaine. Barrès le reconnaît : « Voilà un état d'esprit, dit-il, en parlant de *l'état d'esprit* de Pascal, dont vous et moi, Messieurs, nous ne pouvons avoir un sentiment exact. » Et nous le reconnaissons avec lui.

***

L'APPEL AU SOLDAT

Barrès apporte un critérium, une toise neuve avec quoi mesurer les esprits et les choses de l'esprit. D'où la reconnaissance des jeunes cerveaux dont il flatte ainsi la paresse. On juge d'après ... ou selon... Telle chose est reconnue bonne ou mauvaise, parce que... Barrès ne fait point tant appel à la raison, qu'à des principes; les principes sont là pour permettre à la raison de se reposer. On oublie que celui qui les invente les cherchait pour aider au développement de sa personnalité; on oublie l'opportunité qui les fit naître; on leur prête, à distance, un caractère d'absolu.

Un esprit sur cent, et sur cent déjà choisis, arrive à juger par lui-même. De là le triomphe des écoles, des procédés de pensée, aussi bien en politique qu'en religion et qu'en art.

***

LE VOYAGE DE SPARTE

Le cerveau de Barrès me rappelle certaine machine à faire des chapeaux, dont je me souviens d'avoir vu, il y a quelque dix ans déjà, cette étonnante réclame : Une image représentait assez sommairement la machine, représentait

les chapeaux produits; tout ce qu'on donnait en aliment à la machine en ressortait sous forme de chapeau — les matériaux les plus divers. Enfin, parmi les spectateurs émerveillés, que représentait aussi cette image, un jeune enfant qui se penchait trop était soudain happé par un rouage; la machine l'engloutissait; on voyait les parents, et leurs gestes de désespoir; puis leur enfant, la délicate créature, ressortait un instant après, à l'autre bout de la machine, pour le régal des yeux, pour le ravissement des parents, sous forme d'un petit chapeau tout parfait « avec lequel, Mesdames et Messieurs, concluait l'inventeur, j'ai bien l'honneur de vous saluer. » — L'enfant *servait* enfin à quelque chose.

On aurait pu douter d'abord que la Grèce lui pût être utile; et d'abord, il est vrai, Barrès lui-même hésite, tourne, doute, cherche le joint, la manière de s'en servir. Mais voici les Normands *déracinés* dont il retrouve à Sparte les châteaux.

1921.

LETTRES OUVERTES

LETTRES OUVERTES

I

A JACQUES RIVIÈRE

Mon cher Rivière,

Je me réjouis que tant de lecteurs aient pu trouver contentement parfait dans votre livre. Je comprends du reste le soulagement qu'il leur donne après les imprécations pathétiques et incohérentes auxquelles l'état de guerre nous avait accoutumés. J'y retrouve avec émotion les qualités exquises de votre critique, vos scrupules, votre pertinence et votre subtilité; mais, de même que vous écriviez ce livre, ainsi que l'annonce votre préface, pour le plus grand soulagement de votre esprit, de même, c'est pour soulager le mien que je vous écris à mon tour, car, il faut que je vous l'avoue : votre livre m'a laissé mal à l'aise.

Vous y présentez plus d'un fait que notre presse préférait laisser de côté, passer sous silence, ou nier, parce qu'il lui semblait de nature à tempérer le sentiment de haine contre nos ennemis, sentiment que l'on estime indispensable à la victoire.

Cet extrême malaise que nous causait la constatation de certaines manifestations d'apparentes vertus chez ceux que nous devions et que nous voulions haïr, vous l'avez pourtant ressenti. Désireux de retrouver comme vous dites « l'aisance de votre souffle et le bon fonctionnement

de votre cerveau », vous avez cherché et vous avez trouvé une explication, une interprétation de ces faits qui les rendît d'autant plus haïssables qu'ils risquaient de nous apparaître, au premier abord, plus dignes d'estime. Certains esprits vous en sauront le plus grand gré. Mais il advient parfois, tant votre explication des faits est subtile, que l'esprit l'oublie peu de temps après la lecture, pour ne plus se souvenir que des faits eux-mêmes. C'est parce que nous risquons d'en être dupes que vous faites bien de nous avertir. Mais vous ne nierez point que votre interprétation ne vous ait coûté parfois quelque peine et ne soit quelque peu forcée. A vrai dire je ne suis même pas sûr que vous ayez toujours raison, et l'intérêt que l'on prend à vous lire, vient, sans doute, de ce que, souvent, en peignant l'Allemand et en vous opposant à lui, vous vous peignez du même coup vous-même. Ce n'est point seulement de l'Allemand qu'il s'agit dans votre livre, c'est aussi de la réaction française. Vous y motivez principalement nos raisons d'inadmission en face des vertus allemandes.

Me permettez-vous au surplus de vous dire que votre connaissance du peuple allemand est peut-être encore un peu jeune ? Non point que je pense que le nombre des années doive vous inviter à la modifier beaucoup par la suite ; mais sans doute serez-vous amené à retrouver chez d'autres peuples, que vous ne connaissez encore qu'imparfaitement, certains de ces traits que vous marquez dans votre livre comme particuliers à la race allemande et dont il suffirait sans doute de dire qu'ils sont particulièrement étrangers aux races latines et à la française. Voici ce que m'écrit à ce sujet un Anglais de grande culture qui vient de lire votre livre :

« Cette incapacité d'objectivation que signale Jacques Rivière, ne me paraît point particulièrement propre à la

race allemande; sous une forme ou sous une autre nous retrouvons ce défaut, ce malaise dans toutes les nations du Nord. J'ose affirmer que l'on peut le retrouver également, bien que sous une tout autre forme, en Amérique et s'il ne vous apparaît pas d'abord en Angleterre, c'est peut-être seulement grâce à cette infime minorité de gens qui mènent la civilisation anglaise, mais qui demeurent en violente réaction contre les sentiments et l'attitude de la masse de leurs contemporains ».

Il m'arriva dans la seconde année de cette guerre de lire à une Danoise francophile de mes amies, une page de mon journal, qui, je crois, vous intéressera.

La voici :

Rainer Maria Rilke est venu, hier matin (26 *janvier* 1914) *me soumettre quelques passages de sa traduction de mon* Enfant Prodigue *qui ne le laissaient pas satisfait.*

J'ai eu plaisir à revoir sa délicate figure. Je sais lire à présent, à travers l'inéloquence des traits, la pureté et la sensibilité de son âme. Heureux de trouver dans ma bibliothèque le grand dictionnaire de Grimm, il l'ouvrit à l'article Hand *et se plongea dans une patiente recherche où je l'abandonnai quelque temps. S'amusant à traduire quelques sonnets de Michel-Ange, il m'a raconté son embarras devant le mot* palma *et sa surprise de s'apercevoir que la langue allemande avait bien un mot pour désigner le dos de la main, mais aucun pour en désigner l'intérieur.*

— *Tout au plus, peut-on dire* Handflaechen *: la plaine de la main. L'intérieur de la main, une plaine ! s'écria-t-il. Par contre,* Handruecken *est d'emploi constant. Ainsi, ce qu'ils considèrent c'est le dos de la main, cette surface sans intérêt, sans personnalité, sans sensualité, sans douceur, cette surface qui s'oppose, de préférence à la paume tiède, caressante, douce, où se raconte tout le mystère de l'individu !*

A force de fouiller dans le Grimm, il découvrit enfin le mot : Handteller, *avec quelques exemples empruntés au* XVIe *siècle.*

— *Mais, disait-il, c'est la paume d'une main qui se tend pour quêter, pour mendier, qui fait office de sébile. Quel aveu dans cette insuffisance de notre langue !*

Une fois de plus, je pouvais constater l'irritation si révélatrice d'un écrivain allemand contre sa propre langue; irritation que j'ai déjà notée par ailleurs et que je ne sache pas qu'aucun écrivain d'aucun autre pays ait jamais connue. (Il est bon de noter ici que Rainer Maria Rilke, un des plus grands poètes de l'Allemagne actuelle, est de race tchèque.)

— Mais, s'écria mon amie danoise, après que je lui eus donné lecture de cette page, mais nous non plus, hélas ! nous n'avons pas de mot... mais dans aucune des langues scandinaves il n'existe de mot spécial pour désigner la paume de la main. Les remarques philologiques de Rilke, que vous rapportez, sont en effet révélatrices, mais faites attention que les conclusions que vous en tirez débordent la race allemande et que si vous prétendez en faire une arme, celle-ci blessera du même coup nombre de vos véritables amis.

II

A JEAN COCTEAU

Mon cher Cocteau,

Je vous ai déjà dit le plaisir que j'avais pris à lire le *Cap de Bonne-Espérance ;* celui plus vif encore à vous l'entendre lire, car vous le lisez avec un talent prestigieux.

J'attendais *le Coq et l'Arlequin* avec une grande impa-

tience, où se mêlait, il faut bien que je vous l'avoue, une sensible appréhension. Je pressentais que j'allais trouver la clef, non de votre talent, car le talent est « de l'homme même », mais de votre esthétique et l'explication de ce qui en vous me déconcerte, précisément parce que je le sens concerté. Ce n'est point que je ne reconnaisse, et depuis longtemps, la justesse de vos maximes, mais certaines d'entre elles me paraissent bien moins en rapport avec celui que vous êtes, qu'avec celui que vous voudriez qu'on vous crût. Je me dis bien qu'en vous écrivant ceci je vais soulever chez vous une protestation très vive; pourtant je ne crois pas me tromper. Et je ne prétends pas que vos aphorismes ne soient pas sincères — non — mais que très sincèrement vous vous trompez sur vous-même et nous trompez.

Je crois, par exemple, que vous n'avez rien à gagner à chercher à *peindre avec peu de couleurs*. Les plus plaisantes lignes de vous sont, au contraire, celles où vous vous abandonnez au charmant démon des analogies, qui me semble particulièrement votre don poétique [1].

[1] Par exemple cette exquise description d'une danse moderne que je ne puis me retenir de citer, bien que vous ayez cru devoir la reléguer en note, par raffinement de coquetterie peut-être, ou plutôt, j'en ai peur, parce que vous craigniez de laisser paraître avec trop d'évidence vos dons les plus réels (et c'est là ce que je vous reproche précisément) :

« Voilà comment était cette danse :

« Le band américain l'accompagnait sur les banjos et dans de grosses pipes de nickel. A droite de la petite troupe en habit noir, il y avait un barman de bruits sous une pergola dorée, chargée de grelots, de tringles, de planches, de trompes de motocyclette. Il en fabriquait des cocklaits, mettant parfois un zeste de cymbale, se levant, se dandinant et souriant aux anges.

» M. Pilcer, en frac, maigre et maquillé de rouge et Mlle Gaby Deslys, grande poupée ventriloque, la figure de porcelaine, les cheveux de maïs, la robe en plumes d'autruche, dansaient sur cet ouragan de rythmes et de tambour une sorte de catastrophe apprivoisée qui les laissait tout ivres et myopes sous une douche de six projecteurs contre avions.»

De même, lorsque vous dites qu'un artiste ne doit point « sauter des marches », que prétendez-vous et qu'avez-vous jamais fait que cela ? Je vous l'ai dit souvent : chaque fois que je parle avec vous, je songe au dialogue entre l'ours et l'écureuil. Où je me traîne, vous bondissez. Certes, je ne vous reproche pas de bondir ; mais de vouloir nous persuader et d'être persuadé vous-même que vous êtes un logicien. Je vous reproche de sacrifier vos qualités les plus charmantes et les plus brillantes au profit d'autres plus pesantes que, peut-être, vous n'avez point.

Il faut enfin que je vous avoue la gêne que j'éprouve à lire votre « défense » de *Parade*. En général, il ne me paraît ni bien séant ni bien adroit pour un artiste d'expliquer son œuvre; d'abord, parce qu'il la limite du même coup, et que, lorsque cette œuvre est profondément sincère, elle déborde la signification que l'auteur lui-même en peut donner; et puis je tiens que la meilleure explication d'une œuvre ce doit être l'œuvre suivante. Dans ce cas particulier de *Parade*, ma gêne est augmentée par le fait que le lecteur de vos explications ne peut se reporter à la pièce, de sorte que le plus courtois que l'on peut faire c'est de l'acquitter par défaut.

Mais si le public et les critiques ont fait à *Parade* l'accueil contre lequel vous protestez, je voudrais être plus assuré que c'est à cause de leur sottise; les commentaires que vous en donnez me paraissent justifier moins votre pièce, que leur incompréhension. Pouviez-vous raisonnablement espérer qu'ils comprissent, ces spectateurs, que *le vrai spectacle* n'était point celui que vous leur présentiez ?... Et même il me paraît que votre erreur n'est point seulement dans la mise en valeur d'une donnée, mais dans cette donnée même : le vrai spectacle est à l'intérieur.

Car si, selon l'opinion des mystiques, cela est vrai de

ce monde apparent et de toute la comédie humaine, l'œuvre d'art, par contre, n'a d'autre raison d'être précisément et d'autre but que de révéler, de mettre en parade cette secrète réalité, et n'y manque point sans faillite.

Mais, sans doute, cette gêne même que je vous peins, aiguise le grand amusement que je prends à votre petit livre, et puisque « le pire sort d'une œuvre c'est qu'on ne lui reproche rien », ainsi que vous le dites, je m'assure que vous prendrez ces quelques remarques aussi amicalement que je vous les écris.

III

A M. FRANCIS JAMMES

Paris, le 24 Avril 23.

Mon cher Jammes,

En passant par Paris, je prends connaissance des *Nouvelles littéraires* du 14 avril, où je lis le récit de la visite que nous fîmes ensemble à Claudel en 1900. Malgré l'effort le plus amical, je ne parviens pas à habiter les phrases que tu m'y prêtes. Ce qui en fausse profondément le caractère, c'est qu'il ne paraît point dans ton récit que Claudel et moi eussions pu nous connaître en ce temps, qu'à travers toi. Des 125 lettres de Claudel que j'ai conservées (notre correspondance s'arrête en 1920), la première (de Ku Liang, 28 août 1899) est antérieure à cette visite, et les éloges peu ordinaires qu'elle contient expliquent, en plus de l'admiration que je vouais à Claudel depuis la publication de *Tête d'Or*, que je pusse désirer l'approcher. Ma crainte d'importuner les gens est si grande que je restai par la suite assez longtemps sans le revoir. Voici ce qu'il m'écrivait en septembre 1905.

« Merci, mon cher Gide, pour les renseignements que vous me donnez si aimablement et dont je vais faire mon profit.

« Nous aurions pu longtemps nous regarder en chiens de faïence ! Vous êtes certainement un des hommes que j'estime le plus et que je désirerais le plus revoir à mon retour en France. Mais je n'osais pas vous importuner, et comme vous n'avez jamais répondu à mes lettres, je me demandais s'il vous serait agréable de renouveler connaissance. Voici mes doutes dissipés ! etc... »

Tu jugeras d'après ces lignes de Claudel s'il est décent de maintenir dans tes Mémoires le passage en question. Si tu le fais, je compte que tu voudras bien donner ma lettre en appendice. Il me déplaît de faire ici figure d'indiscret et de quémandeur.

Permets, à cette occasion, que je revienne en arrière : tu parles dans le précédent volume de tes Mémoires, de ton voyage à Biskra et d'un entretien que tu eus à ton retour de Touggourt, avec un certain M. Colombo. Celui-ci t'aurait raconté que j'étais venu pleurer dans son gilet parce que le niveau de l'eau d'irrigation baissait sur ma propriété de Biskra. Il est vrai, que lors de mon premier séjour à Biskra, j'achetais un petit terrain, dans l'intention d'y faire construire; mais ce terrain, au bord de la route, non cultivé, ne reçoit pas d'eau du tout. Colombo fait erreur.

Je reste, bien affectueusement, ton

ANDRÉ GIDE.

P.-S. — A l'instant je lis dans la *Revue Universelle*, ta description poétique de *La Roque* : pont levis, poutres vermoulues, hibou dans ta pantouffle, etc.; tout cela est charmant. Je ne puis me retenir de croire qu'un peu de

vérité eût intéressé davantage; mais sans doute estimes-tu qu'elle eût fait tache.

IV

A M. PAUL SOUDAY

Cuverville en Caux, 13 octobre 1923.

Cher Monsieur Souday,

Je n'ai point oublié l'amabilité que vous eûtes de donner à vos lecteurs du *Temps* communication d'une lettre que je vous écrivis, durant la guerre, sur des questions de grammaire, et particulièrement sur ce que j'appelais « la faillite du subjonctif ». Depuis, nombre de bons lettrés se sont émus, au point que me voici presque rassuré. Un péril n'est-il pas à demi conjuré, lorsque tant de perspicaces esprits le dénoncent? — Jacques Boulenger, André Thérive... Je n'ai pas encore pu me procurer les *Entretiens sur la grammaire française* d'Abel Hermant, dont je me promets un vif plaisir; mais voici votre article sur ce livre dans le *Temps* du 11 dernier...

Il me faut, hélas ! constater que nous ne sommes pas, les uns et les autres parfaitement d'accord. Tel s'alarme et croit la pureté de la langue en péril, parce qu'une trop grande abondance de mots étrangers s'y sont glissés. Je crois que vous avez raison de n'attacher à cela pas beaucoup d'importance, et, lorsque vous écrivez « les fautes contre la *morphologie* sont autrement révoltantes » j'applaudis. Mais aussitôt vous citez, à la suite d'Abel Hermant, une série de « locutions fautives » qui, je l'avoue, ne provoquent en moi pas le moindre sursaut d'horreur.

J'ai écrit, avec Proust et Barrès, et ne rougirai pas

d'écrire encore : *malgré que*, estimant que, si l'expression était fautive hier, elle a cessé de l'être. Elle ne se confond pas avec *bien que*, qui n'indique qu'une résistance passive; elle indique une opposition.

De même pour *invectiver*, que Diderot déjà employait à l'actif, et dont l'usage (à l'actif) est à ce point admis, que *invectiver contre quelqu'un* désormais tire l'œil et risque de tendre la phrase à l'excès.

S'attendre à ce que a contre lui l'inélégance; de même *consentir à ce que*; mais l'un comme l'autre répond à quelque obscur besoin qui, vous avez certainement raison de le craindre, ne s'arrêtera pas là. Le client d'un café, qui dit au garçon : « *Je demande à* être servi sur la terrasse », insiste : « *Je demande à ce que* vous me serviez là. » Vous l'avez entendu comme moi. Mais ici je constate; je n'approuve point.

Par contre, le glissement qui s'est produit pour *tout de même* ne me paraît pas déplorable; il était fatal; et l'on voit de reste comment, parti de *de même*, *tout de même* en vient à signifier *nonobstant*. « Ils mettent des bâtons dans les roues, mais nous avançons *tout de même.* » Je dirai plus : il est naturel, il est bon, que le sens des deux locutions se différencie et qu'elles ne fassent pas double emploi.

Excellent, *extrême*, *ultime*, etc... Oui, je sais bien qu'étant déjà par eux-mêmes des superlatifs, ils devraient faire fi de *très* (et certes je répugnerais, pour ma part, à écrire *le plus extrême*, par crainte aussi d'exagérer). Mais qu'y faire ? Où *superfin* ne suffit plus, le commerçant ajoute : *extra*; et rien ne travaille à la lente dévalorisation des mots, autant que cette inflation, que ce besoin de surenchère et de record qui, je le crains, caractérisera si fâcheusement notre époque. — Combien plus affreux me paraît l'emploi de plus en plus fréquent du *très* entre le verbe auxiliaire

et le participe : *je l'ai très remarqué*, et devant des substantifs : J'ai *très soif*, *très faim*, *très sommeil*, *très peur ; il m'a fait très plaisir.*

Ce n'est pas rien, n'est sans doute pas bien joli ; mais à qui ferez-vous croire, sinon à des grammairiens fieffés, que cette phrase a le même sens que « Ce n'est rien » ? Depuis trop longtemps l'escamotage s'est produit et *rien* a cessé de contenir *quelque chose*. Le bon sens proteste ; et plus encore devant : « L'homme *ne vit pas que de pain*, qui signifie réellement : *ne vit que de pain* ». (Naguère, je me souviens, vous aviez déjà cité cette phrase, devant laquelle j'ai fait de vains efforts de rétablissement, en m'aidant du : « Nous n'avons point de roi que César », de Bossuet.)

Mais quant à *mièvre*, s'il a pu signifier, et signifier uniquement : *espiègle*, il a depuis longtemps quitté ce sens ; vouloir l'y maintenir, l'y ramener, me paraît d'autant plus vain, que la sonorité même du mot s'y oppose, exprimant au contraire à merveille ce que désormais il veut dire : *efféminé*, *maniéré*, avec une moue, une nuance de léger dégoût qui n'est pas dans ces deux autres mots.

Il me paraît également vain de chercher à déposséder *réaliser* de la signification du *realize* anglais : nous en avons besoin.

Consentir et *réussir* font souvent fort belle figure dans le service actif ; où toutefois il sied de ne les point précipiter par inadvertance.

Vêtissait est assez difficile à défendre ; mais dans certains cas, il paraît tellement plus expressif et plus beau que *vêtait*, qu'on ne s'étonne pas qu'il ait été préféré par Lamartine. Littré le rencontre également dans Voltaire et dans Montesquieu ; je ne le repousserai pas s'il vient naturellement sous ma plume.

On risque de tout perdre en voulant trop exiger. Il importe que la langue écrite ne s'éloigne pas trop de la langue parlée; c'est le plus sûr moyen d'obtenir que la langue parlée ne se sépare pas trop de la langue écrite. J'estime qu'il est vain, qu'il est dangereux, de se cramponner à des tournures et à des significations tombées en désuétude, et que céder un peu permet de résister beaucoup. Considérez l'aventure du subjonctif : quand la règle est trop incommode, on passe outre. L'enfant dit : tu voulais *que je vienne*, ou : *que j'aille*, et il a raison. Il sait bien qu'en disant : *tu voulais que je vinsse*, ou, *que j'allasse*, ainsi que son maître, hier encore, le lui enseignait, il va se faire rire au nez par ses camarades, ce qui lui paraît beaucoup plus grave que de commettre un solécisme. Que ne réserve-t-on l'imparfait du subjonctif au service du plus-que-parfait et du conditionnel passé? (*il avait voulu*, ou *il aurait voulu que je vinsse*, *que j'allasse*) moins fréquent, et, partant, à la suite duquel il paraîtra plus naturel. C'est le moyen de le sauver. — Pour quelque temps du moins. Car le subjonctif, si élégant qu'il soit, qu'il puisse être, est appelé, je le crains, à disparaître de notre langue, comme il a déjà disparu de la langue anglaise — plus expéditive et prête à prendre les devants, mais dont le français tend à se rapprocher de plus en plus. Certains le déplorent; et moi aussi, sans doute; mais cela vaut *tout de même* mieux que de voir notre langue se scléroser — et Thérive, avec son « *français, langue morte?* », nous a donné la chair de poule.

(*Temps* du 25 octobre 1923).

JOURNAL SANS DATES

JOURNAL SANS DATES

Cuverville.

Le mauvais temps, le travail m'empêchent cette année d'observer, comme je fis trois ans durant, les pinsons qui peuplent mon jardin. A présent qu'ils sont plus nombreux l'observation du reste est moins facile. Un seul couple d'abord nichait dans le buisson près du banc où j'avais accoutumé de m'asseoir. Couple? Non; c'était un ménage à trois. Longtemps je refusai de m'en convaincre, tenant pour admis, pour certain, la haine des mâles rivaux; mais je fus pourtant bien forcé d'en convenir: les deux mâles que je voyais soigner la même femelle, approvisionner le même nid, s'entendaient parfaitement entre eux.

Et si ce n'est le même trio que je retrouvai l'année suivante, alors c'est que ces mœurs sont d'usage courant chez les pinsons.

Ce qui me porterait à le croire, c'est que je les retrouvai à Arco, dans le bas Tyrol. A la fin de la saison d'hiver, c'est-à-dire au moment des nids, de la terrasse de l'hôtel à peu près désert à cette époque de l'année, durant une quinzaine de jours nous pûmes observer des pinsons très peu sauvages et que le patron de l'hôtel protégeait. Ils étaient trois, une femelle et deux mâles, très aisément reconnaissables l'un de l'autre, mais également empressés auprès de la femelle, et pour le nid également bons pourvoyeurs.

Ne me piquant point d'être seul à avoir observé ces étranges mœurs chez les pinsons ou chez d'autres oiseaux,

je projetai longtemps d'écrire à M. H. de Varigny qui tenait alors dans le *Temps* une intéressante chronique de la vie rurale, répondait volontiers aux correspondants inconnus et au besoin ouvrait de petites enquêtes. Mais un tel sujet n'allait-il pas lui paraître ressortir du roman plutôt que de l'histoire naturelle ?

***

Ma belle chatte siamoise vient de mettre bas quatre petits. L'un est complètement noir; l'autre parfaitement tigré; tous deux sans une tache, sans un défaut. Les deux autres semblent de purs siamois. Inutile de dire que la mère s'était mésalliée; mais j'admire cette pureté dans la répartition, et j'allais dire la polarisation des influences qui fait deux des produits de cette même portée ressembler exclusivement à la mère, deux au père, et si différemment.

Et le plus curieux n'est point là : ma chatte, de race très pure, tient la dernière vertèbre caudale repliée, comme prenante; ce signe délicat, qui ne caractérise du reste pas toutes les races siamoises ou indo-chinoises, ne s'est pas transmis aux deux petits qui lui ressemblent; il se retrouve au contraire, intensifié, chez les deux petits qui ne lui ressemblent pas. Ces deux derniers, l'un noir, l'autre tigré, n'ont de siamois que l'extrémité de la queue, très bizarrement repliée et d'une manière beaucoup plus accentuée que chez la mère; ce n'est plus une ou deux vertèbres que je ne sais quelle survivance de queue prenante ramène brusquement de côté, c'est trois ou quatre. Ce petit signe caractéristique de la race se retrouve intensifié par le métissage.

J'ai gardé, je garde encore un des produits d'une portée précédente; c'est un matou fort ordinaire, semblable à maints chats du pays — n'était sa queue; une invraisem-

blable queue qui, deux fois, à l'extrémité, revient sur elle-même, et dont l'ossature, sous un épais bouquet de poils, forme Z. C'est à cette étrangeté qu'il doit la vie; je le garde à la disposition de Blaringhem ou de qui les lois de Mendel intéressent. En le croisant avec la mère, peut-être obtiendrais-je des queues encore plus mouvementées; ou peut-être retrouverai-je le type siamois... Au demeurant je le soupçonne précisément d'être le père des quatre petits.

***

Bagnols de Grenade.

Tendresse des sensations très matinales. L'air limpide m'abreuve. Toute chose m'apparaît si vierge que je crois aujourd'hui être le premier à la voir, à désirer de la chanter; mais déjà pour nommer chaque chose aucun mot ne me paraît plus assez frais.

Dans l'étable, un veau né de la nuit, encore mal ressuyé, plaisir des mouches; une corde autour de son cou le retient à portée de sa mère à l'attache; la vache broie des tiges de maïs. Deux chiens ont retrouvé le placenta qu'on a jeté dans la fumière avec la litière foulée, lambeau souillé qu'ils déglutissent avidement. Si je n'étais à jeûn je regarderais peut-être cela sans nausée.

La Garonne a réintégré son lit; mais le makis reste inondé entre le fleuve et les cultures; je ne puis regagner la plage où je me baignais si voluptueusement l'an passé. J'en aperçois de loin l'arène scintillante. C'est là-bas, dans ce détour du fleuve qui, rapide pourtant, épand sans profondeur sur le gravier son eau tiède, c'est là-bas que, passif, les regards au ciel, m'abandonnant sans risques au

courant, je contemplais du coin des yeux ma fuite emporter les rives. O sensation plus belle encore que la pensée...

***

Vers Marseille, en auto.

Au plaisir ajoute une sorte d'avant-goût héroïque l'incommodité du plaisir. Prévenir l'aube; épuiser le vent et l'averse; rôtir sous le midi; amuser sa faim, son sommeil à l'incertitude des heures et des lieux; maintenir sa vie en équilibre sur une crête étroite et ne s'accorder de salut que dans la rigueur de la fuite...

Avant d'atteindre Saint-Pons, où nous couchâmes cette nuit, plus d'une heure durant notre hâte nous écrasa la pluie sur le visage. Nous n'avions même pas de lunettes; la capote ne fut pas relevée. Nous avions eu très chaud; les premières gouttes furent délicieuses; elles pénétraient notre soif; puis, la fièvre lavée, l'averse se fit douloureuse.
Sur ma joue glacée, ruisselante, j'eusse cru qu'il grêlait... Pourquoi je parle de cela? — Par crainte de décrire un paysage.

Il n'y a d'art qu'à l'échelle de l'homme. L'instrument qui permet à l'homme de déborder sa mesure, d'excéder son agilité naturelle, échappe aux conditions de l'œuvre d'art; aux conditions qui seules permettent l'œuvre d'art. O pieds légers d'Achille! vous n'êtes pas impunément méprisés. Oui, l'œuvre d'art était aisée en un temps où seul l'emportait sur la célérité du Péleïade, Pégase à l'essor idéal. Il ne peut plus être question d'art dès qu'intervient la préoccupation du record
Faire habiter l'idée de perfection, le souhait, non plus

dans l'équilibre et la mesure, mais dans l'extrême ou la surenchère, c'est là peut-être ce qui signalera le mieux notre époque et la distinguera le plus précisément.

Il faut pour réussir sur ce plan consentir à ne s'embarrasser plus guère. Le « *quod decet* » de l'art est le premier obstacle bu.

Les jeunes gens que j'ai connus les plus fanatiques d'automobilisme étaient auparavant les moins curieux de voyages. Le plaisir n'est plus ici de voir du pays, ni même d'arriver vite dans tel lieu, où du reste plus rien n'attire, — mais bien précisément d'aller vite. Et que l'on goûte là des sensations aussi profondément inartistiques, anti-artistiques que celles de l'alpinisme, il faut bien accorder qu'elles sont intenses et irréductibles; l'époque qui les a connues en subira la conséquence; c'est l'époque de l'impressionnisme, de la vision rapide et superficielle; on devine quels seront ses dieux, ses autels; à force d'irrespect, d'inconsidération, d'inconséquence, elle y sacrifiera davantage encore, mais de manière inconsciente ou inavouée.

L'œuvre d'art ne s'épanouit qu'avec la participation, la complaisance de tous les éléments vertueux de l'esprit.

N. R. F. *juillet* 1919.

FEUILLETS

Évidemment ce qui me choque dans le cas de Romain Rolland, c'est qu'il n'a rien à perdre par le fait de la guerre : son livre (*Jean Christophe*) ne paraît jamais meilleur que traduit. Je vais plus loin : il ne peut que gagner au désastre de la France, que gagner à ce que la langue française n'existe plus, ni l'art français, ni le goût français, ni aucun de ces dons qu'il nie et qui lui sont déniés.

Il est de si parfaite bonne foi que parfois presque il vous désarme. C'est un ingénu, mais un ingénu passionné. Il a tôt fait de prendre pour vertu sa franchise, et comme elle est quelque peu sommaire, il a pris pour hypocrisie ce que d'autres avaient de moins rudimentaire que lui. Je m'assure que trop souvent ce qui permit son attitude, c'est le peu de sentiment et de goût, de compréhension même qu'apporte son esprit à l'art, au style, et à cette sorte d'atticisme qui n'a plus d'autre patrie que la France. Rien n'est plus informe que son livre; c'est un Kugelhof où parfois croque un bon raisin. Aucun apparat, aucun artifice; j'entends bien que c'est par là qu'il plaît à certains.

***

Le jour où La Rochefoucauld s'avisa de ramener et réduire aux incitations de l'amour-propre les mouvements de notre cœur, je doute s'il fit tant preuve d'une perspicacité singulière, ou plutôt s'il n'arrêta pas l'effort d'une plus indiscrète investigation. Une fois la formule trouvée,

l'on s'y tint et, durant deux siècles et plus, on vécut avec cette explication. Le psychologue parut le plus averti, qui se montrait le plus sceptique et qui, devant les gestes les plus nobles, les plus exténuants, savait le mieux dénoncer le ressort secret de l'égoïsme. Grâce à quoi tout ce qu'il y a de contradictoire dans l'âme humaine lui échappe. Et je ne lui reproche pas de dénoncer « l'amour-propre »; je lui reproche parfois de s'en tenir là; je lui reproche de croire qu'il a tout fait, quand il a dénoncé l'amour-propre. Je reproche surtout à ceux qui l'ont suivi, de s'en être tenus là.

On trouvera plus de profit à méditer ces phrases de Saint-Evremond (que je déplore de ne point renconter dans le choix qu'en a donné le *Mercure* non plus qu'en aucune anthologie) :

« Plutarque a jugé de l'homme trop en gros et ne l'a pas cru *si différent qu'il est de lui-même ;* méchant, vertueux, équitable, injuste, humain et cruel; *ce qui lui semble se démentir, il l'attribue à des causes étrangères*, etc ».

Elles sont d'un enseignement admirable.

Toute théorie n'est bonne que si elle permet non le repos mais le plus grand travail. Toute théorie n'est bonne qu'à condition de s'en servir pour passer outre. La théorie de Darwin, celle de Taine, celle de Quinton, celle de Barrès... La grandeur de Dostoïewsky vient de ce qu'il n'a jamais réduit le monde à une théorie, de ce qu'il ne s'est jamais laissé réduire par une théorie. Balzac a toujours cherché une théorie des passions; c'est une grande chance pour lui qu'il ne l'ait jamais trouvée.

Les plus importantes découvertes ne sont dues le plus souvent qu'à la *prise en considération* de tout petits phéno-

mènes, dont on ne s'apercevait jusqu'alors que parce qu'ils faussaient légèrement les calculs, estropiaient insensiblement les prévisions, inclinaient imperceptiblement de-ci de-là le fléau de la balance.

Je songe à la découverte de ces nouveaux « corps simples » en chimie, d'isolation si difficile. Je songe surtout à la décomposition des corps simples, des « corps » que la chimie considérait comme « simples » jusqu'aujourd'hui. Je songe qu'en psychologie il n'y a pas de sentiments simples et que bien des découvertes dans le cœur de l'homme restent à faire.

Combien me plaît ce que Saint-Evremond dit de Plutarque : « ...Je pense qu'il pouvait aller plus avant et pénétrer davantage dans le fonds du naturel. Il y a des replis et des détours en notre âme qui lui sont échappés... S'il eût défini Catilina, il nous l'eût donné avare ou prodigue : cet *alieni appetens*, *sui profusus*, était au-dessus de sa connaissance, et il n'eût jamais démêlé ces contrariétés que Salluste a si bien séparées, et que Montaigne lui-même a beaucoup mieux entendues. »

***

Dialogue entre Racine et le P. Bouhours : [1]

Bouhours. — Il est assurément fâcheux que vous n'ayez pu remédier à cette répétition de sonorités que déjà je vous signalais lors de votre première lecture :

Vous mourûtes aux bords où vous fûtes laissée.

[1] « Corneille et Racine ont subi la règle; ce ne sont pas eux qui l'ont faite. Si, plus tard, par l'ascendant de leur génie, ils sont devenus des autorités de langue, de leur vivant, ils se corrigeaient humblement, l'un pour satisfaire Vaugelas, l'autre par respect pour le P. Bouhours, correcteur attitré du beau langage ». Brunot. *Préface à l'*Histoire de la Langue française (p. xv).

Se peut-il que vous n'en soyez point gêné, vous dont on a loué parfois la...

RACINE. — Mon ami, la grammaire avant l'harmonie.

BOUHOURS. — Est-ce à moi que vous l'enseignerez ? Mais pourtant ne pensez-vous point que vous pourriez ici les mettre d'accord ?

RACINE. — Vous savez que je m'y suis vainement efforcé. Je parle du vers qui précisément vous chagrine et qui, je vous l'avoue, m'a d'abord beaucoup tourmenté.

BOUHOURS. — Je vous ai proposé : « Vous trouvâtes la mort » au lieu de « vous mourûtes » — ou de modifier au contraire l'hémistiche suivant. Certainement vous y fussiez arrivé si seulement vous ne vous étiez pas d'abord dit que cela n'était pas possible.

RACINE. — Je ne me suis point persuadé que cela n'était pas possible; mais, à mesure que je cherchais une modification du vers, qui épargnât aux oreilles délicates cette répétition de sonorités dont vous vous plaignez, j'en venais à me demander s'il était bien nécessaire de tant peiner pour chercher à éviter une répétition que proposait la façon de s'exprimer la plus prompte et la plus naturelle. Bien plus, je me persuadai bientôt que certains pourraient trouver dans cette répétition quelque charme; et je vous avoue que moi-même, à force de me redire ce vers, je finis par y en trouver.

BOUHOURS. — On se persuade de tout ce que l'on veut.

RACINE. — Ne me poussez point trop, ou je vous dirais bientôt, et je me persuaderais en effet, que ce vers je l'écrivis précisément pour cette répétition, au contraire, et que c'est cette répétition qui m'y plaît.

BOUHOURS. — Si vous en êtes là, vous n'avez plus que faire de mes conseils.

***

Je pense qu'il y a dans la formation d'un « grand homme » quelque chose de particulièrement *well timed* et que son œuvre souvent doit à son opportunité une part de sa grandeur. Molière, de notre temps, c'est peut-être de Verlaine qu'il se fût moqué, et cela eût été fâcheux; tandis qu'il était bon qu'il se moquât de Vadius. Ses qualités admirables étaient particulièrement appréciables en un temps où c'était d'elles surtout que l'on avait besoin (mais n'a-t-on pas toujours besoin de bon sens ?). Et cette sorte de joie pleine, de sagesse un peu triviale, d'art un peu fruste, d'esprit un peu épais (que j'aime tant, en lui) je ne dis pas qu'ils seraient moins de mise aujourd'hui, mais je doute qu'ils pussent produire, aujourd'hui, des œuvres d'art aussi accomplies qu'ils le pouvaient faire de son temps, et susceptibles de rallier les esprits les meilleurs et les plus divers.

Je dis tout cela, mais, à mesure que je l'écris, j'en suis moins convaincu; car enfin si Mirbeau n'est pas Molière, il ne tenait qu'à lui de ne pas tant nous le montrer. — Tout ce que l'on peut dire, sans doute, c'est que le grand homme est celui dont les qualités sont le mieux favorisées par son époque, et qu'il existe entre elle et lui, comme une sorte de complicité. Ainsi Verlaine au XVIIe siècle n'aurait peut-être rien valu.

***

Dans ces vers de Baudelaire :

> *Là, tout n'est qu'ordre et beauté*
> *Luxe, calme et volupté.*

où le lecteur inattentif ne reconnaît qu'une cascade de mots, je vois la parfaite définition de l'œuvre d'art. Je

saisis à part chacun de ces mots, j'admire ensuite la guirlande qu'ils forment et l'effet de leur conjuration; car aucun d'eux n'est inutile et chacun d'eux est exactement à sa place. Volontiers je les prendrais pour titres des successifs chapitres d'un traité d'esthétique :

1° *Ordre* (Logique, disposition raisonnable des parties).

2° *Beauté* (Ligne, élan, profil de l'œuvre).

3° *Luxe* (Abondance disciplinée).

4° *Calme* (Tranquillisation du tumulte).

5° *Volupté* (Sensualité, charme adorable de la matière, attrait).

***

Le souhait du romancier n'est pas de voir le lion manger de l'herbe. Il reconnaît qu'un même Dieu a créé le loup et l'agneau, puis a souri, « voyant que son œuvre était bonne. »

***

Je n'ai pas lu le livre de M. V. de Pallarès contre Nietzsche, mais dans la « Coopération des Idées », à propos de ce livre, quelques pages de M. G. Deherme, qui l'approuve tout en se demandant d'abord si Nietzsche a suffisamment d'importance pour que cela vaille encore la peine d'en parler.

« Pour bien apprécier l'œuvre de Nietzsche, il faut savoir ce que fut l'homme. M. de Pallarès nous montre donc Nietzsche enfant prodigue (ou prodige?) disciple de Schopenhauer et de Wagner, critique se tournant avec fureur contre son maître, contre son ami d'hier, souffrant de tous ses nerfs, mégalomane, évangéliste, Zarathustra, puis sombrant dans la démence complète douze ans avant de mourir. Impulsif, instable, obsédé, neurasthénique,

pharmacomane, ce fut un faible et un aboulique. C'est pourquoi il ne parle que de ce qui lui manque surtout : la force et la volonté. »

C'est l'accusation qu'on jetait au crucifié : « Si tu es le Christ, sauve-toi toi-même ! » Je la reconnais. Je ne rapproche point ici le Christ de Nietzsche, — encore que M. Binet-Sanglé nous ait démontré naguère que le Nazaréen n'était lui aussi qu'un malade et qu'un fou — je rapproche seulement cette absurde accusation qu'on leur lance et qui procède exactement de la même incompréhension. Il est d'usage à notre époque de chercher aux mouvements de la pensée une cause physiologique ; et je ne dis pas qu'on ait tort ; mais je dis qu'on a tort de chercher à invalider par là la valeur propre de la pensée.

Il est *naturel* que toute grande réforme morale, ce que Nietzsche appellerait toute transmutation de valeurs, soit due à un *déséquilibre* physiologique. Dans le bien-être la pensée se repose, et, tant que l'état de choses la satisfait, la pensée ne peut se proposer de le changer. (J'entends : l'état *intérieur*, car pour l'extérieur, ou social, le mobile du réformateur est tout autre ; les premiers sont des chimistes, les seconds des mécaniciens.) A l'origine d'une réforme il y a toujours un malaise ; le malaise dont souffre le réformateur est celui d'un déséquilibre intérieur. Les densités, les positions, les valeurs morales lui sont proposées différentes, et le réformateur travaille à les réaccorder ; il aspire à un nouvel équilibre ; son œuvre n'est qu'un essai de réorganisation selon sa raison, sa logique, du désordre qu'il sent en lui ; car l'état d'inordination lui est intolérable. Et je ne dis pas naturellement qu'il suffise d'être déséquilibré pour devenir réformateur — mais bien que tout réformateur est d'abord un déséquilibré.

Je ne sache pas qu'on puisse en trouver un seul, de

ceux qui proposèrent à l'humanité de nouvelles évaluations, en qui ces MM. Binet-Sanglès ne puissent découvrir, et avec raison, ce qu'ils appelleront peut-être une tare — que je veux simplement appeler : une provocation. Socrate, Mahomet, Saint Paul, Rousseau, Dostoïewsky, Luther, — que M. Binet-Sanglès les énumère, qu'il m'en propose d'autres encore : il n'en est pas un que je ne reconnaîtrai pour anormal.

Et naturellement on peut penser *ensuite* comme ceux-ci sans être déséquilibré soi-même; mais c'est un état de déséquilibre qui d'abord appela ces pensées à la rescousse, dont le réformateur avait besoin pour rétablir en lui l'équilibre rompu. Il fallait précisément qu'un premier fût malade pour permettre la santé de beaucoup. Rousseau sans sa folie n'aurait été qu'un indigeste Cicéron; et c'est précisément dans la folie de Nietzsche que je vois le brevet de son authentique grandeur.

N. R. F. août 1919.

***

On a dit que je cours après ma jeunesse. Il est vrai. Et pas seulement après la mienne. Plus encore que la beauté, la jeunesse m'attire, et d'un irrésistible attrait. Je crois que la vérité est en elle; je crois qu'elle a toujours raison contre nous. Je crois que loin de chercher à l'instruire, c'est d'elle que nous, les aînés, devons chercher instruction. Et je sais bien que la jeunesse est capable d'erreurs; je sais que notre rôle à nous est de les prévenir de notre mieux. Mais je crois que souvent, en voulant préserver la jeunesse, on l'empêche. Je crois que chaque génération nouvelle arrive chargée d'un message et qu'elle le doit délivrer; notre rôle est d'aider cette délivrance. Je crois

que ce que l'on appelle « expérience », n'est souvent que de la fatigue inavouée, de la résignation, du déboire. Je crois vraie, tragiquement vraie, cette phrase d'Alfred de Vigny, souvent citée, qui paraît simple seulement lorsqu'on la cite sans la comprendre : « Une belle vie, c'est une pensée de la jeunesse réalisée dans l'âge mur. » Peu m'importe du reste que Vigny lui-même n'y ait peut-être point vu toute la signification que j'y mets ; cette phrase, je la fais mienne.

Il est bien peu de mes contemporains qui soient restés fidèles à leur jeunesse. Ils ont presque tous transigé. C'est ce qu'ils appellent « se laisser instruire par la vie ». La vérité qui était en eux, ils l'ont reniée. Les vérités d'emprunt sont celles à quoi l'on se cramponne le plus fortement, et d'autant plus qu'elles demeurent étrangères à notre être intime. Il faut beaucoup plus de précaution pour délivrer son propre message, beaucoup plus de hardiesse et de prudence — que pour donner son adhésion et ajouter sa voix à un parti déjà constitué.

***

J'ai tant aimé Flaubert !... Tout ce qu'on écrit contre lui me meurtrit ; mais combien plus encore ce que je me retiens d'écrire moi-même. Sa *Correspondance* a durant plus de cinq ans, à mon chevet, remplacé la Bible. C'était mon réservoir d'énergie. Elle proposait à ma ferveur une forme de sainteté nouvelle. Je pense que les élèves de Gustave Moreau ont eu pour leur maître une semblable vénération. Mais Gustave Moreau n'est pas plus un grand peintre que Flaubert, hélas ! n'est un grand écrivain. Celui-ci le sent bien : il n'écrit pas si bien qu'il s'efforce de bien écrire. Les vrais maîtres, Montaigne, Retz, Saint-Simon, Bossuet, ne se donnaient pas tant de mal.

Lorsque je relis Flaubert aujourd'hui, sans plus autant de révérence, ce n'est jamais sans peine, sans chagrin. Je vois partout contention, gaucherie. Chaque phrase ne sort d'embarras que par une extrême simplification de la syntaxe; elle morcelle et juxtapose. Elle n'obtient non plus la fusion que l'analyse; les éléments en restent à l'état brut. Mais avec plus de don réel et qui nécessiterait moins de peine, avec plus d'assurance, nous verrions sa dévotion faib*lir*, et, partant, notre admiration.

N. R. F. *mars* 1922.

***

A l'occasion de son centenaire on a beaucoup parlé de Théophile Gautier, et singulièrement démesuré son importance.

Je ne reproche point à Gautier cette doctrine de « l'Art pour l'art », en dehors de quoi je ne sais point trouver raison de vivre; mais d'avoir réduit l'art à n'exprimer rien que si peu.

Je ne lui reproche point d'avoir proclamé roi le poète, mais au contraire d'avoir si misérablement rétréci son royaume; ni d'avoir farouchement aimé livre ou poème, mais au contraire de leur avoir préféré le tableau.

Je lui sais gré d'avoir honni l'art utilitaire, mais je ne puis lui pardonner de n'avoir reconnu qu'utilitaire la pensée; ou de ne l'avoir pas connue du tout.

Je ne lui reproche point d'avoir uniquement voulu écrire de belles œuvres ; mais bien d'y avoir si mal réussi.

Je ne lui reproche point d'être immoral, mais au contraire d'avoir peint l'immoralité plus sotte encore et plus ennuyeuse que la vertu. Oui, je reproche à cette immoralité

d'être d'aussi piètre ressource. Son indulgence n'est qu'apathie.

L'ennui, le dédain du réel, du présent, la méconnaissance de ce qui ne vient pas de très loin, de ce qui n'a pas été payé très cher, ou de ce qu'on n'a pas reçu de seconde main — voilà qui nous valut, peu après, l'embardée du naturalisme.

Et je ne reproche point aux héros de ses romans ou de ses contes l'irrégularité de leurs actes, mais bien que ce soit l'ennui seul qui les pousse à s'échapper de la continuité du banal, l'ennui toujours, qui prête à leurs excès cette allure saugrenue, où certains voudront voir je ne sais quelle impertinence aristocratique, où l'on ne sent jamais (comme du moins dans l'ennui de *René*, de *Lara*) l'excès turbulent de la vie.

***

Dans un de ses derniers et plus admirables romans, Dickens, préparant l'histoire d'un meurtre, peint le mortel effort du meurtrier pour y atteindre: aucun « laisser-aller »; c'est, dit-il au contraire, un nageur fatigué qui s'exténue vers une rive; la rive c'est le crime, qu'il lui importe, si péniblement que ce soit, de gagner.

Dans *la petite Dorrit*, à travers l'excessive épaisseur de la pâte, on rencontre tout-à-coup le surprenant épisode de la petite Tattycoram, qui jette son bonnet par dessus les moulins aussitôt qu'elle apprend que sa mère, qu'elle vénérait, n'était pas une « honnête femme » (ainsi fera Régine dans *les Revenants*) ...

Mais de telles indications restent aussi rares chez Dickens qu'elles sont fréquentes chez Dostoïewsky. Ce n'est point qu'il en soit incapable; mais il préfère d'ordinaire s'en tenir à une psychologie de convention qui ne risque

point de lui aliéner le lecteur. Bons ou mauvais, et du meilleur au pire, ses personnages s'échelonnent et, suivant qu'ils sont plus près de l'enfer ou du ciel, il regardent de bas en haut ou de haut en bas, mais c'est toujours la même hiérarchie.

Dès lors que de prise ils s'offrent les uns aux autres ! Ils se cognent, se chatouillent, s'embrassent ou se meurtrissent tout le long du livre et tout le large de leur surface, et ne connaissent point de plan fuyant par où échapper au contact.

***

L'œuvre de l'artiste ne m'intéresse pleinement que si, tout à la fois, je la sens en relation directe et sincère avec le monde extérieur, en relation intime et secrète avec son auteur. Flaubert a mis un point d'honneur à ne réaliser que la première de ces deux conditions ; mais son œuvre, malgré qu'il en ait, ne nous touche profondément que par les points où elle lui échappe pour ainsi dire, et raconte plus qu'il ne veut.

***

On a beaucoup cité, et l'on a retourné contre moi, le mot que me disait Oscar Wilde : « N'écrivez plus jamais : *Je* » — Ce mot on l'a fort mal compris.

Il n'est pas un littérateur dont l'œuvre soit, à la bien entendre, plus constamment confidentielle que celle de Wilde ; de *Dorian Gray* au *Mari Idéal*, des *Poèmes en prose* à *la Femme de peu d'importance* (en exceptant à peine : *Intentions*), j'oserai même dire que la qualité ou l'intérêt de ses contes et de ses comédies, que la valeur des boutades et des aphorismes de son dialogue, est presque toujours

en raison directe de la quantité de secret qu'il y a pu faire tenir.

Mais l'art, selon Wilde, ne commençait qu'avec la transposition, et disons même : l'hypocrisie (je n'attache ici aucune défaveur à ce mot). Ce n'est pas d'occuper de moi que reprochait Wilde à mes livres, mais bien de m'y montrer sans masque — tant il attachait de prix à la feinte, et tant la nature de son secret, tant la contrainte des mœurs lui rendait celle-ci nécessaire. N'est-ce point là ce qui fait de l'art de Wilde la plus curieuse et spécieuse, la plus intéressante mais aussi la plus factice parure qui soit.

Ce mot est à rapprocher de cet autre, que je rapportais dans le même écrit : « Je n'aime pas vos lèvres : elles sont droites comme celles de quelqu'un qui n'a jamais menti. Je veux vous apprendre à mentir, afin que vous ayez de belles lèvres tordues comme celle du masque antique ».

L'art de Wilde est né du besoin de cacher. Et si l'art, dans son œuvre, cesse de m'intéresser dès que Wilde cesse d'y transparaître, il cessait, lui, de s'intéresser à l'art dès que celui-ci prétendait exprimer directement la réalité — qu'elle fût extérieure ou intime.

Mais on n'est pas encore prêt à revenir de cette erreur : d'associer l'idée de romantisme à celle de la confidence — comme si jamais en art importait le choix du sujet; comme si Montaigne ou Stendhal n'étaient pas aussi antiromantiques en se peignant eux-mêmes dans *Henri Brulard* ou dans les *Essais*, qu'un Hugo éloigné du classicisme, fût-ce dans la plus « objective » de ses descriptions !

Que l'objet soit le monde extérieur ou soi-même, c'est l'attitude devant l'objet qui importe, la soumission du peintre au modèle.

***

En 1895 (*Un Jour*, de Francis Jammes) la littérature étouffait encore dans les cafés et les salons. Depuis, les poètes se sont jetés sur la campagne, et aujourd'hui l'honnête homme n'est nulle part moins seul qu'en plein champ.

Au demeurant, ces questions de priorité artistique méconnue et la considération de l'injustice, ici, ne sauraient chagriner que des esprits sans patience; non point qu'avec le temps le premier en date reprenne nécessairement l'avantage pour être le premier en date, mais parce que, comme le dit admirablement Signoret : « *Il n'est de parfait que ce qui est senti et exprimé d'une certaine manière pour la première fois* ». — Les seules bonnes raisons en art, ce sont des raisons d'excellence.

N. R. F. *décembre* 1911.

LA MARCHE TURQUE

LA MARCHE TURQUE

à M. A. G.

Pour vous j'arrache à mon carnet de route et je copie, en postscriptum aux insuffisantes lettres que je vous adressais de là-bas, ces feuilles plus insuffisantes encore. Je me proposais de les complèter, de les parachever ; je ne puis. On note au jour le jour, en voyage, avec l'espoir, une fois de retour, de recomposer à loisir les récits, de retracer soigneusement les paysages ; puis on s'aperçoit que tout l'art qu'on y met ne parvient qu'à diluer l'émotion première, dont l'expression la plus naïve restera toujours la meilleure. Je transcris donc ces notes telles quelles et sans en adoucir la verdeur. Hélas ! les jours les mieux remplis et par les émotions les plus vives sont aussi ceux dont rien ne reste sur ce carnet, ceux où je n'eus le temps que de vivre.

avril 1914.

A contempler l'aridité du sol, l'immense terrain vague entre Andrinople et Tchataldja, on s'étonne moins que les Turcs ne l'aient pas plus âprement défendu. Des lieues et des lieues se déroulent sans une habitation, sans une âme. Le train accepte tous les détours que lui proposent les méandres d'un petit cours d'eau, et ces courbes continuelles l'obligent à une extrême lenteur. Pas un tunnel, pas un pont, pas même un remblai. M. Loucheur qui voyage avec nous, m'explique que le baron Hirsch, chargé de l'entreprise, était payé à tant le kilomètre. Une fortune !

Des chiens errants accourent de loin vers le train; on leur jette, du wagon restaurant, les restes du repas dans des sacs de papier qu'ils déchirent.

Entre les touffes d'iris sans fleurs et de roseaux, sur les bords d'un fossé à demi plein d'une eau grise, collées contre la vase, des tortues, des familles de tortues, des hordes de tortues, plates, couleur de boue; on dirait des punaises d'eau.

Joie de revoir enfin des cigognes. Voici même quelques chameaux. De-ci, de-là, de flamboyantes touffes de pivoines sauvages — que notre voisine, une riche Arménienne de Brousse s'obstine à prendre pour des coquelicots.

Mon compagnon entre en conversation avec un jeune turc, fils de pacha, qui revient de Lausanne où il « apprenait la peinture »; voici sept mois qu'il a quitté pour la première fois sa famille; il y rentre avec un volume de Zola sous le bras : *Nana*, qu'il dit « beaucoup aimer » ainsi que « les livres de Madame Gyp. » Il se déclare « jeune Turc » de tout son cœur, et croit à l'avenir de la Turquie; mais cela me retient d'y croire.

1er mai.

Constantinople justifie toutes mes préventions et rejoint dans l'enfer de mon cœur Venise. Admire-t-on quelque architecture, quelque revêtement de mosquée, on apprend, (et l'on s'en doutait) qu'elle est albanaise ou persane. Tout est venu ici, comme à Venise, plus qu'à Venise, à coup de force, à coup d'argent. Rien n'est jailli du sol; rien d'autochtone ne se retrouve au dessous de cette écume

épaisse que fait le frottement et le heurt de tant de races, d'histoires, de croyances et de civilisations.

Le costume turc est ce qu'on peut imaginer de plus laid; et la race, vraiment, le mérite.

O Corne d'or, Bosphore, rive de Scutari, cyprès d'Eyoub! au plus beau paysage du monde je ne saurais prêter mon cœur, si je n'y puis aimer le peuple qui l'habite.

2 mai.

Joie de quitter Constantinople, qu'il appartient à d'autres de louer. Riante mer où les dauphins exultent. Aménité des rives de l'Asie; grands arbres proches, où viennent s'ombrager les troupeaux.

Samedi, Brousse.

Jardin de la Mosquée de Mourad Ier où je me suis assis, non au bord de cette vasque ruisselante, centre de la terrasse en balcon, mais tout à gauche de la terrasse, sur la margelle de marbre d'une autre vasque plus petite qu'abrite un kiosque de bois peint. Une simple ouverture ronde, du cœur profond et frais du bassin, pousse un gonflement d'eau qui palpite, silencieuse éclosion de la source au dessus de laquelle longuement je reste penché. Au fond du bassin également, mais sur le côté, une autre bouche exacte boit. Dans ce plateau de marbre, où l'eau se repose un instant, de minuscules sangsues se promènent.

Sur le mur blanc de la mosquée s'agite l'ombre d'un platane. A la manière de Sienne, mais selon un tout autre esprit, un arceau simple et presque sans relief surmonte et fiance deux plus jeunes arceaux. Dans le retrait du relief, les nids d'un peuple d'hirondelles. A mes pieds le vert Sahel de Brousse, où s'étend la paix lumineuse. Il

fait tranquille. L'air est ineffablement limpide; le ciel, clair comme ma pensée.

Ah ! ah ! recommencer à neuf, et sur de nouveaux frais ! Éprouver avec ravissement cette tendresse exquise des cellules où filtre l'émotion comme un lait... Brousse aux épais jardins, rose de pureté, rose indolente à l'ombre des platanes, se peut-il que ne t'ait point connue ma jeunesse ? Déjà ? Est-ce un souvenir que j'habite ? Est-ce bien moi qui suis assis dans cette petite cour de mosquée, moi qui respire, et moi qui t'aime ? ou rêvé-je seulement de t'aimer ?... Si bien réellement j'étais, aurait-elle volé si près de moi, cette hirondelle ?

Dimanche. Brousse.

Dès que j'aime un pays, c'est pour souhaiter d'y vivre. Mais ici je ne ferais point d'amis. Ma solitude ne s'apparente qu'aux arbres, qu'au bruit des eaux courantes, qu'aux ombres que tressent les treilles au dessus des rues du marché. Le peuple est laid ; c'est l'écume que les civilisations ont laissée.

Cinq petits juifs nous accompagnent aujourd'hui de la Mosquée Verte jusqu'au bazar et à l'hôtel. Chacun d'eux semble de race différente, et de deux seulement on devinerait qu'ils sont juifs. Ce sont des juifs d'Espagne, ainsi que tous les juifs de Brousse. Ils fréquentent l'école française et parlent notre langue avec une déconcertante abondance. Ils demandent à notre compagne : — « C'est vrai, Madame, que dans la France chaque chien possède un maître ? » — et encore : — « Dans la France, n'est-ce pas, l'eau n'est pas bonne et on ne peut boire que du vin ? »

Chacun d'eux se propose de gagner Paris dans deux

ans, après un premier examen, puis, là-bas, de pousser plus loin ses études, à l'école juive orientale d'Auteuil, pour enfin devenir un *Monsieur*.

Mardi.

Le premier jour je n'achetai qu'une petite coupe de porcelaine, vieille et qu'on eût cru venir d'un Orient plus lointain. Elle n'est pas plus grande que le creux de la main. Des dessins bleuâtres couvrent un fond de jaunâtre blanc craquelé.

Rien de plus décevant d'abord que ce bazar où nous fîmes ce premier jour une promenade désenchantée. Au dessus des boutiques banalisées, les écharpes de soie uniformément bariolées nous faisaient fuir. Mais le second jour nous entrâmes dans les boutiques...

Ce second jour j'achetai trois robes; l'une verte et l'autre amarante; chacune striée de fils d'or. La verte a des reflets violets; elle convient aux jours de méditation et d'étude. L'amarante a des reflets d'argent; j'en ai besoin pour écrire un drame. La troisième est couleur de feu; je la revêtirai les jours de doute, et pour aider l'inspiration.

Ces robes obligèrent l'achat de chemises orientales, aux larges manches non boutonnées; puis des souliers turcs à semelle concave, où le pied se sent étranger.

Comme je m'en revenais du bazar, je vis, ce matin-là, dans l'étroite rue qui fuit au loin vers la montagne, deux mulets chargés de neige; elle avait été recueillie sur l'Olympe; une étoffe de laine l'enveloppait à demi, la soutenait et la préservait du contact pénétrant des cordages; de chaque côté du mulet on aurait dit un bloc de marbre.

J'ai découvert, un peu au dessus de la ville, un lieu de repos délectable; l'herbe où s'étendre est fraîche; un rideau de hauts peupliers y répand une ombre légère. Devant moi se déploie la ville; à mes pieds le torrent qui la traverse et que tantôt je remontai, loin, m'enfonçant dans ce ravinement dernier de l'Olympe, aride et laid, mais qui me promettait un peu plus haut, aperçu de très loin, un troupeau de chèvres que paissait sans doute un berger. Ah ! que d'heures ainsi je perdis, sur les pentes de l'Apennin ou de l'Aurès, à suivre les brebis ou les chèvres, auprès des pâtres, pâtre moi-même, écoutant le chant de leur rustique flûte murmurer à mon cœur :

Utinam ex vobis unus...

Brousse. La Mosquée Verte.

Lieu de repos, de clarté, d'équilibre. Azur sacré; azur sans rides; santé parfaite de l'esprit...

Un dieu exquis t'habite, ô mosquée. C'est lui qui conseille et permet la suspension spirituelle, au milieu de l'ogive et la rompant, de cette pierre plate, là, précisément là où devraient se rencontrer les deux courbes, à cet endroit secret, actif, qui prennent aise, à ce lieu de coïncidence et d'amour, qui font trève et s'offrent à se reposer. O sourire subtil ! Jeu dans la liberté précise ! Que tu en prends donc à ton aise, délicatesse de mon esprit !

Longtemps j'ai médité dans ce saint lieu, et j'ai compris enfin que c'est ici le dieu de la critique qui attend nos dévotions, et que c'est à l'épuration qu'il invite.

Brousse. Mercredi.

Cette nuit une étrange, incompréhensible rumeur nous

a réveillés; sorti du plus profond sommeil j'ai d'abord cru aux préparatifs de mes voisins qui devaient partir vers 6 heures; mais, regardant ma montre, j'ai constaté qu'il n'était que 3 heures du matin. Non; le bruit venait du dehors; des gens couraient, poussaient des cris, et à travers ces cris distincts on percevait une grande clameur continue faite d'une masse d'appels et de lamentations; puis des détonations sourdes, d'autres plus claires, coups de feu d'autant plus inquiétants qu'ils partaient à la fois de différents quartiers de la ville. Un instant j'ai pu croire à une émeute, un massacre (à quoi l'on peut toujours s'attendre dans ce pays), une Saint-Barthélemy d'Arméniens, de Grecs, de juifs... ou d'étrangers. J'ai couru à ma fenêtre : une grande lueur inégale et rouge éclairait tragiquement les hauts arbres; ces coups de feu étaient un tocsin d'incendie.

Le foyer semblait tout proche; je me suis habillé en hâte. A quelque cent mètres de l'hôtel, c'était une distillerie et un débit de boissons qui brûlaient. Le feu, quand je suis arrivé, battait son plein; la foule s'empressait dans un désordre indicible, avec des vociférations, des hurlements que je ne sais s'ils devaient exprimer la terreur ou exciter à l'ouvrage ceux qui couraient portant de l'eau dans de misérables bidons de zinc à demi-crevés. D'autres maisons étaient proches, en bois pour la plupart, et le souvenir des derniers incendies de Stamboul hante encore les esprits... J'eus une demi-heure durant, un spectacle rare; puis les pompes sont arrivées; non point une ou deux, mais, presque à la fois, huit ou dix, répondant à l'appel des coups de feu, de tous les postes de la ville. Et, comme ici l'eau surabonde, l'incendie a vite été circonscrit puis maté. L'aurore paraissait quand je suis retourné dormir.

9 mai. En route pour Nicée.

J'aurais quitté Brousse avec moins de regrets il y a quelques jours; cette petite ville est d'un charme, d'une beauté très mystérieusement captivante. Tout d'abord j'y recherchais trop mes souvenirs d'Algérie et je me désolais de n'y trouver ni musiques, ni vêtements blancs, et rien que de hideux visages. Mais comment oublier désormais cette promenade du soir, hier, à l'heure des muezzins, et prolongée jusque dans la nuit, par ces ruelles silencieuses, coupées de cimetières en jardin; et cette vue enfin sur la ville entière, baignant, flottant dans une fumée bleue que perçaient les hauts minarets...

Nous avons quitté Brousse dès cinq heures. Le temps était couvert; une brume assez épaisse voilait les derniers plans, comme ce rideau de tulle gris qu'on fait tomber dans les féeries pour changer la toile de fond. Les arbres au bord de la route en paraissent plus énormes encore. Au dessous de ces grands arbres qui surgissent du brouillard par instants, une culture continue de petits mûriers nains occupe en rangs serrés les environs immédiats de Brousse. Plus loin ce sont des champs, puis d'assez vastes espaces vides. La route enfin s'élève lentement et les espaces labourés se font plus rares. Les Grecs, les Arméniens cultivent ces champs; presque jamais les Turcs; de sorte que, sans l'immigration, resterait à peu près à l'abandon la terre. C'est du moins ce que nous affirme notre drogman, juif de Buenos-Ayres, qui parle toutes les langues excepté l'hébreu, sujet du sultan, italien d'origine malgré son nom allemand, si difficile à prononcer qu'il a dû prendre un nom de guerre : Nicolas.

Nicolas porte un costume de globbe-trotter : nicker-bocker, guêtres de cuir verni. Son fez est doublé d'une

coiffe; il le soulève souvent pour s'éponger, car il a la sueur facile, et découvre un chef rond et ras. C'est sur les conseils d'un médecin de ses amis qu'il se rase : au Caire il avait mal aux yeux, à cause des mouches et du sable; alors ce médecin lui a dit : rasez-vous et, tous les matins, trempez-vous les yeux dans du jus de citron. Depuis ce jour il est toujours rasé et n'a plus jamais mal aux yeux.

Il porte beau, se rengorge, est familier avec les autorités du pays, obséquieux avec les étrangers, hautain avec les inférieurs, fort de tout l'argent des touristes qu'il accompagne. Sur quoi que ce soit qu'on l'interroge, il a réponse prête et continue de répondre longtemps après qu'on ne le questionne plus.

Comme la montée se fait plus rude, nous descendons de voiture. Nicolas accoste les gens sur la route. Ici c'est un berger; plus loin un bûcheron qui plie sous un fagot et sourit en nous voyant passer. Nicolas pointant du doigt vers son visage :

— Regardez ses dents ! Et jamais il ne les lave. Charmant jeune homme ! Extra-extra ! Sont tous comme ça dans ce pays. J'en ai jamais vu un pareil. Regardez ce qu'ils sont contents de voir des étrangers. Ça est intéressant. Rien que ça vaut le voyage. Etc.

A propos de tout et de n'importe quoi il répétera ces formules.

Émotion de découvrir dans la montagne le *daphne* buissonneux de Cuverville, tout en fleurs. La flore n'est pas très dépaysante : je retrouve les cistes de l'Esterel, mêlés aux églantiers de Normandie. Mais chaque plante ici paraît plus robuste et plus pleine, étalant un feuillage intact. Sans doute ces plantes doivent leur parfaite santé

à la grande abondance d'oiseaux qui les débarrassent des insectes.

Que d'oiseaux ! chaque arbre en est peuplé ; le brouillard pénétré de leurs chants mélancoliques. Les Turcs religieusement les protègent. A Brousse sur la place du marché circulent tranquillement deux vieux vautours pelés et quatre cicognes blessées. On en voit partout, des cigognes, elles m'amusent comme au premier jour et me consolent un peu de l'absence des chameaux.

Vers neuf heures le brouillard s'est levé, puis entr'ouvert après que nous eûmes doublé la montagne, et nous avons pu voir derrière nous tout le massif neigeux de l'Olympe.

D'abondantes pluies ont défoncé la route. Certes elle est pavée par endroits, à la manière des routes du Roi ; mais les pavés alors sont si inégaux, si énormes, si mal enfoncés, que le mieux est de quitter la route et de faire sa piste à côté. On a confié la réfection d'une partie de cette route à un Français, que nous avons rencontré tout à l'heure. Il était à cheval et nous a escortés quelque temps ; puis il nous a laissés à l'extrémité de sa concession, nous prévenant que la route allait « devenir mauvaise ».

Elle côtoyait d'abord une immense étendue marécageuse, naguère cultivée paraît-il, mais au milieu de laquelle, il y a quatre ans, des sources inopinément ont jailli couvrant les cultures d'une eau sans écoulement, d'une eau morte, où les roseaux ont remplacé les céréales et les grenouilles les moineaux. Elles font d'un bord à l'autre de l'horizon un extraordinaire vacarme ; et nous nous demandons si les faucons qui planent au-dessus des bords du marais s'en nourrissent, car il ne semble pas qu'il y ait là pour eux rien d'autre à chasser. Parfois pourtant s'envole une poule d'eau ou une sarcelle. Sans doute dans le milieu du marais

hante un plus étrange gibier; des pélicans, dit-on; et mes regards obstinément fouillent l'épaisseur des joncs, des roseaux dont les hampes sèches et les aigrettes fanées de l'an passé suspendent une sorte de nuage roux au-dessus des fraîches lances vertes.

A Yeni Cheïr cependant nous retrouvons une route meilleure; mais nous avons perdu tant de temps que nous n'arriverons à Nicée qu'à la nuit.

Oh ! que la lumière était belle ! quand, ayant franchi le col, je découvris l'autre versant... J'avais laissé mes compagnons regagner les voitures et continué seul à pied la montée, biaisant, pressant le pas, désireux d'arriver avant eux au col et de m'y attarder un instant; mais il se reculait sans cesse, comme il advient dans les montagnes où la hauteur qui paraît la dernière en cache une autre plus lointaine, d'où se découvre encore une nouvelle élévation. C'était l'heure où les troupeaux qui rentrent animent les pentes du mont, et je marchais depuis longtemps dans l'ombre où chantaient avant de s'endormir les oiseaux.

Sur l'autre flanc tout était d'or. Le soleil se couchait par delà le lac de Nicée vers lequel nous allions descendre, qu'éblouissait l'horizontal rayon. On distinguait, à demi-caché par la verdure, le petit village d'Isnic, trop au large dans les murs de l'antique cité. Pressées par l'heure, nos voitures sans frein dévalèrent d'un train de chute, dédaignant les lacets, coupant court au gré de périlleux raccourcis. Je ne comprends plus bien ce qui fait verser les voitures, puisque les nôtres n'ont pas versé... Au pied du mont, les chevaux se sont arrêtés pour souffler; une source était là, et je crois qu'on les a fait boire. Nous étions repartis de l'avant. L'air était étrangement tiède; des nuées d'éphémères dansaient dans la dorure du couchant. A notre droite,

bien que le ciel fût déjà sombre, on ne voyait pas une étoile; et nous nous étonnions que pût briller déjà si fort Vénus, unique, au dessus de l'embrasement du ciel. Comme nous allions franchir la porte d'Hadrien, la lune a commencé de paraître par dessus l'épaule du mont, la pleine lune, énorme, subite et surprenante comme un dieu. Et depuis ma première arrivée à Touggourt, je ne crois pas avoir goûté d'émotion plus étrange que cette entrée de nuit dans le petit village d'Isnic, honteux, moisi, décomposé de misère et de fièvre, blotti dans ses décombres solennels et dans son trop énorme passé.

Après un bref repas fait des provisions que nous avions emportées de Brousse, nous sommes ressortis dans la nuit. Le clair de lune était doux et splendide. Fondrières au sortir de l'auberge; le sol semble pourri. Devant la porte un enfant immobile, appuyé contre le mur: son visage est rongé d'un chancre. Nous nous aventurons au hasard. A l'extrémité d'une rue défoncée l'espace s'ouvre; devant nous de larges fleurs pâles, dont on n'aperçoit pas la tige, de-ci de-là faiblement se balancent et semblent flotter : c'est un champ de pavots. Non loin une chouette pleure sur la ruine d'une mosquée; l'oiseau s'envole à notre approche... Nous retournons vers le mystérieux village assoupi. Pas un feu; pas un bruit; tout semble mort.

10 mai.

En voiture jusqu'à Mekedje; puis en wagon jusqu'à Eski Cheïr. Plaine immense et sans agréments, où règne en toute sûreté la lumière. Parfois un grand troupeau de ces buffles noirs que déjà nous admirions à Constantinople; des cigognes. Mon œil goûte inlassablement l'inépuisable attrait de l'espace.

12 mai.

A 5 h. du matin départ d'Eski Cheïr où nous avons passé la journée de la veille. Le train s'engage dans la passe mystérieuse que l'on distinguait au sud-ouest de la ville. Vallée étroite entre des monts de terre rouge effritée; monts point très hauts, et de hauteur partout égale, comme passés à la toise, qui s'achèvent en table; sans végétation aucune. Noblesse étrange de cette vallée sous ce ciel admirablement pur.

Bientôt les collines, aux deux côtés de la rivière, s'abaissent encore; le sommet des collines s'argente; quelques pins font une moucheture à leurs flancs. On entre enfin dans une sorte de plaine semée de singulières efflorescences rocheuses. De loin en loin quelque village, chacun doublé d'un cimetière planté de menhirs.

Puis de nouveau le pays change. Le sol perd sa rougeur. Une mince rivière, que bordent de petites berges abruptes, hésite en maint détour entre les larges plis du terrain. De grands labours s'étendent, jusqu'au pied de ces étranges sursauts rocheux, qui, de loin en loin, crèvent la terre par surprise, sortes de citadelles grises, baroques, que verdit un peu le lichen et que tapisse aux endroits plans un gazon ras. La terre est cultivée, mais où sont les cultivateurs? Aussi loin qu'on peut voir, et depuis assez longtemps, plus un être, plus un village, plus même une tente isolée.

Afioun Kara Hissar.

« Le château noir de l'Opium ». Empire du morne et de la férocité. Alentour de la ville, de grand champs de céréales, mais pas trace des champs de pavots dont parle Joanne et qui sont, prétend-il, si beaux au mois de mai.

Notre train rapatrie grande quantité de soldats. Ceux que nous avons trouvés dans le train en montant à Eski Cheïr viennent de Constantinople; ils ont fait la guerre des Balkans, et sortent enfin à présent des hôpitaux ou des prisons. Ceux qui montent à Afioun Kara Hissar reviennent par Smyrne du Yemen, après avoir réduit une insurrection des Arabes. Terriblement réduits eux-mêmes. La plupart sont loqueteux, sordides; quelques-uns semblent moribonds. Nicolas nous appelle pour nous en montrer un qui n'a plus qu'une guêtre et, à l'autre jambe, qu'un soulier, qui n'est plus vêtu que de hardes. Son pantalon de toile, déchiré, retombe sur la jambe sans guêtre. Sa maigreur est hideuse et sa faiblesse telle qu'on a dû le hisser dans le train. Sur le quai de la station d'Afioun, d'abord, il restait assis sur un sac; un camarade était penché vers lui, et sans doute lui proposait quelque nourriture; le moribond lui répondait en balançant la tête; son regard me rappelait celui d'un chameau abandonné le long de la piste entre M'reyer et Touggourt qui, un instant, souleva la tête pour regarder passer notre voiture, puis qui la laissa définitivement retomber; à la fin il accepte un peu d'eau, ou je ne sais quoi, que l'autre soldat lui fait boire, et pour remercier il essaie un sourire, grimace affreuse qui découvre toutes ses dents.

— Madame a vu comme il est vêtu, dit Nicolas. Sont tous comme ça dans l'armée turque. J'en ai jamais vu un pareil !

A une petite station après Aki Cheïr, nous le vîmes descendre. Il semblait n'être pas sûr de devoir descendre là. Était-ce bien là son pays ? On eût dit qu'il ne le reconnaissait pas. Il n'était reconnu par personne. Il fit le salut militaire en passant près d'un chef, qui ne lui rendit pas

son salut. Une grande quantité de gens était venue du village, distant de plusieurs kilomètres. Le train s'arrêta quelque temps et nous vîmes tout ce monde repartir joyeusement dans des voitures, emmenant les nouveaux arrivés. Nous nous attendions à le voir monter dans l'une d'elles; mais non, et quand, aux abords de la station, ne resta plus personne, de notre train qui s'éloignait nous le vîmes faire quelques pas en avant sur la route, puis demeurer là, tout droit, tout seul sous le soleil.

La voie s'élève assez rapidement jusqu'aux hauteurs d'où l'on domine la plaine immense qui s'étend vers le nord jusqu'à Angora. Le soleil se couche tandis que nous franchissons la passe qui mène dans l'autre plaine, celle de Koniah qui s'étendra jusqu'au Taurus. L'ombre l'emplit déjà. Quand on arrive à Koniah il est nuit close.

Koniah.

Madame M. de S. est ici la seule femme, comme nous sommes les seuls touristes. Les gens qui prennent leur repas près de nous sont ici *pour affaires;* de toutes les nationalités; mais rien qu'à les voir on comprend qu'ils ne viennent pas à Koniah pour des prunes.

L'hôtel est à côté de la gare et la gare est loin de la ville; un petit train y mène à travers la plus morne banlieue... Mais avant de parler de Koniah, je dois dire à quel point je m'étais monté l'imagination sur cette ville. C'est aussi que je croyais encore (et j'ai du mal à ne pas croire) que plus on va loin plus le pays devient étrange. Il n'y a pas très longtemps que le chemin de fer permet d'aller presque aisément à Koniah. Avant de partir, j'avais vu la photographie d'admirables restes de monuments seldjoucides que je devais trouver ici. D'après eux je construisais

toute la ville, somptueuse et orientale à souhait. Je savais enfin que c'était la ville des derviches, quelque chose comme un Kairouan turc...

Et sitôt après le dîner, l'esprit affamé de merveilles et prêts à toutes les stupéfactions, Ghéon et moi nous étions sortis dans la nuit; nous ne savions pas que la ville était si distante et la solitude autour de l'hôtel nous surprit. Quelques lumières aux côtés d'une large avenue étaient celles de médiocres cafés et de quelques échoppes sans caractère; puis un espace béant plein de nuit. A quelques centaines de mètres pourtant une clarté beaucoup plus vive nous attira; quelque casino, pensions-nous; non ; c'étaient les lanternes-phares d'une auto — celle d'Enver-Bey, apprîmes-nous le lendemain, qui va de ville en ville s'assurer des forces dont dispose encore la Turquie. Malgré toutes les promesses qu'il put faire de ne reprendre point la guerre avant cinq ans, ce voyage ne nous dit rien qui vaille et nous entendons circuler, depuis que nous sommes en Anatolie, les bruits les plus inquiétants.

Nous rentrâmes ce premier soir fort déconfits par notre exploration nocturne. Le lendemain, levé dès avant cinq heures, je pris le premier tram pour la ville.

Il faut bien finir par avouer que Koniah est de beaucoup ce que j'ai vu de plus hybride, de plus vulgaire et de plus laid, depuis que je suis en Turquie, comme il faut avouer enfin que le pays, le peuple tout entier dépasse en infirmité, en informité, l'appréhension ou l'espérance. Fallait-il venir ici pour savoir combien tout ce que je vis en Afrique était pur et particulier ? Ici tout est sali, gauchi, terni, adultéré. Certes Koniah se banalise un peu plus chaque année, surtout depuis que l'atteint le Baghdad Bahn; surtout depuis qu'un décret de police vient d'ordonner, pour des raisons de salubrité, la démolition de toutes les maisons à

toit plat et leur reconstruction selon un modèle à toit de tuiles; mais il faudrait, je suppose, remonter, non pas de vingt ou de cinquante ans en arrière, mais bien de quelques siècles pour retrouver à Koniah quelque authentique et particulière saveur. Pour ajouter à sa disgrâce, (je devrais dire plutôt: à sa défaveur dans mon esprit) Koniah, par sa position par rapport à la montagne voisine et à la plaine, rappelle irrésistiblement Biskra. Mais combien ces montagnes sont moins belles, et de couleur et de formes, que les monts de l'Hamar Khadou; combien moins belle que le désert, cette plaine; moins beaux ces arbres que les palmiers, et que les Arabes ces Turcs.

Dans tout le vaste pays parcouru, à peine avons-nous rencontré de-ci, de-là, quelque costume ou quelque figure sur qui le regard eût plaisir à poser, de quelque Tzigane, ou Kurde, ou Albanais amené jusqu'ici on ne sait par quelle aventure. Pour les autres, tant Turcs que Juifs, tant Arméniens que Grecs ou que Bulgares, tous ces porteurs de fez me paraissaient également laids; et chacune de ces races aux vocations si diverses que conglomèrent en une tourbe épaisse chaque province de la Turquie, si parfois l'une d'elles peut éveiller ma sympathie, c'est lorsque j'apprends qu'on l'opprime.

L'aspect général de la ville m'indispose même contre les quelques fragments de la Koniah du treizième siècle qui subsistent intacts. Non pour me les faire trouver moins admirables, peut-être, mais pour me persuader encore mieux que ce ne sont pas là des fleurs du pays. L'art exquis de ces faïences et de ces sculptures, comme tout ce que l'on trouve en Turquie de propre, de solide et de beau, vient d'ailleurs.

J'ai grand amusement à retrouver sur une place notre

drogman qui prétend connaître si bien Koniah. Il n'est pas encore 6 heures. Je le soupçonne fort de venir ici pour la première fois : vite il apprend son rôle avant que nous soyons levés.

Enver Bey quitte Koniah ce matin à onze heures. Un train spécial l'emmène. Nous assistons à son départ. On nous laisse pénétrer sans difficultés sur le quai de la gare, où déjà sont rassemblés maints représentants du pays, des affaires et de la Compagnie. L'un d'eux est en chapeau haut de forme; les autres portent le fez; tous ont l'air de croupiers. Enver Bey, dans une petite salle qui donne sur le quai, attend l'heure du départ; il est entouré de son état-major tudesco-turc; par la porte ouverte on les voit assis devant une table; d'autres, officiers de moindre importance et reporters de journaux, se tiennent debout et respectueusement écartés; on distingue à la droite d'Enver Bey le général allemand Liman von Sanders.

Devant nous défilent successivement des boys scouts, ou je ne sais quoi d'analogue, en jerseys bleu-tendre, jaune-serein et vert-chou; les plus petits sont en tête; les derniers portent des instruments de musique occidentale; ils marchent au pas de parade, tous déjà laids comme des turcs; puis des sociétés de gymnastique ou de tir, future vigueur du pays, grotesques et hideux, mais qu'on sent déjà prêts à se faire tuer pour « la cause ». Enver Bey repartira content.

Il reçoit maintenant la députation des derviches. Ceux-ci que deux landaus ont amenés, sont reconnaissables à la bombe au café qui les coiffe; certains sont assez dignes, d'aspect noble, et ne dépareraient point la cérémonie du *Bourgeois ;* avouons même que quelques-uns d'entre eux ont un admirable visage. Ils viennent s'incliner devant ce

nouveau ministre et protester sans doute de leur dévouement et de leur fidélité; leur grand chef escortera Enver Bey jusqu'à Afioun, avec les généraux et les journalistes.

Les diverses députations se rangent tout le long du quai de la gare. L'heure a sonné. Enver monte en wagon; il est de taille bien prise et de démarche très assurée; on sent qu'il ne regarde jamais de côté. Liman suit, très grand, un peu trop rose, un peu trop gras, les cheveux grisonnants, mais bel homme; puis derrière eux la foule des notables se presse... Je crois assister à une scène de cinématographe.

Le wagon s'est empli. Enver Bey reparaît à la fenêtre et commence une série de petits saluts de la main tandis que le train s'ébranle lentement aux sons de la *polka des roses* exécutée par des instruments de cuivre avec une bouffonne profusion de couacs.

Cet après-midi nous allons à la Mosquée des Derviches. Un jardin clos l'entoure; faisant face à l'entrée de la Mosquée, une suite de petites salles, qui sont je crois les chambres des derviches célibataires, ouvrent sur le jardin, qu'elles enclosent. D'autres salles plus grandes et de plus bel aspect sont réservées aux dignitaires. Avec une courtoisie exquise l'un de ceux-ci, au nom du chef des derviches, nous invite à nous asseoir un instant. Nous entrons dans une sorte de kiosque, largement ouvert de deux côtés sur le jardin, à l'extrémité du bâtiment où sont les logements des derviches.

Aucun meuble; point d'autres sièges que ces bancs latéraux où nous nous asseyons. Ah ! combien volontiers, déchaussé, je m'accroupirais sur ces nattes, à la manière orientale, ainsi que je faisais dans la Mosquée Verte !... On nous offre le café. A travers le drogman j'exprime

nos regrets de n'être point à Koniah le jour qu'il eût fallu pour assister à une de leurs cérémonies bi-mensuelles. C'est, plus encore que leur danse au tournoiement monotone et que nous avions pu voir à Brousse, leur musique que je regrette. Je voudrais connaître l'âge de cette musique, et si dans tous les couvents de derviches elle est la même? Quels sont leurs instruments?... Pour répondre à mon insistance, l'un des derviches va chercher deux longues flûtes de bambou, à embouchure terminale, et un carnet assez volumineux qu'ils me tendent, où, récemment, ils ont transcrit selon la notation occidentale le répertoire complet de leurs airs. Je doute si le dessin de leurs subtiles arabesques mélodiques n'a pas beaucoup souffert de cette notation et s'ils n'ont pas dû, pour la clouer sur notre gamme, souvent détériorer la mélodie. Est-ce d'après cette transcription qu'ils vont jouer de leurs instruments ou chanter désormais?...

Sur ma prière, aimablement ils commencent à souffler dans leurs roseaux; mais l'une des flûtes est trop sèche et s'anime mal; l'autre, qu'elle suivait à l'unisson, s'essouffle; et bientôt prend fin ce concert de complaisance, au demeurant fort ordinaire.

Nous ressortons dans le jardin. Il est plein du parfum des fleurs et des rires discrets d'un jet d'eau. En regagnant la mosquée nous passons non loin des autres salons des derviches; ils forment baie sur le jardin; ce n'est qu'un large alvéole, recueil d'ombre et de méditation. Dans plusieurs de ces alcôves nous voyons assemblés des derviches, assis à la mode persane, comme dans une miniature.

Ce sont sûrement de très saintes gens, ces derviches, mais au grand calme de ce lieu si peu d'austérité est mêlée, ce jet d'eau conseille si peu la prière, qu'on ne s'étonnerait

pas beaucoup si le miniaturiste avait pris fantaisie çà et là d'ajouter quelques bayadères.

Dans la mosquée, une salle vaste et claire est consacrée aux tournoyantes pratiques de ces Messieurs. Tout à côté s'ouvre une salle non moins vaste, mais plus obscure, que les tombeaux de marabouts illustres sanctifient. D'ignobles tapis modernes couvrent le sol. Du plafond pend un nombre incroyable de lanternes et lustres de toutes sortes; tous outrageusement neufs et du plus abominable goût. Si peut-être pourtant je m'approche d'une suspension de cuivre qui me paraît d'art byzantin, je m'aperçois presque aussitôt qu'elle est moderne, de vulgaire travail et d'indiscret éclat. Le derviche qui nous accompagne m'explique alors que la vraie lampe est partie en Amérique et que ceci n'est qu'une copie que le collège des derviches a accepté à la place. Il dit cela comme une chose toute naturelle, sans gêne aucune, et prêt je pense à accepter quelque nouveau troc de ce genre — si seulement restait encore dans ce lieu vénérable quoi que ce soit qui valût d'être convoîté.

De Koniah à Ouchak.

A la station de S...... on entasse dans les wagons de troisième de notre train quantité de recrues, insoumis ou déserteurs. Des mères sanglotent sur le quai. Eux affectent une grande insouciance, et le wagon s'emplit de rires et de chants joyeux. Ils ont gardé pour la plupart leur costume de la campagne, divers, mais de couleurs chaudes et vives et faisant à travers le bariolage, d'un bout à l'autre du wagon, une plaisante et riche harmonie.

A la station qui précède Ak-Cheïr montent deux moujiks russes, dont la mise, le visage, dont tout l'aspect surprend étrangement ici. Le bas de leur visage est noyé dans une

barbe épaisse; un chapeau de feutre mou est rabattu sur leurs yeux; de grandes vareuses les couvrent, qui tombent sur leurs culottes brunes, presque jusqu'à leurs bottes couvertes de boue. Ils sont beaucoup plus grands et plus forts que tous ces Turcs mais l'expression de leur regard est timide, enfantine presque, et d'une douceur telle que lorsqu'il se pose sur vous on voudrait leur ouvrir son cœur. Ce sont, nous dit le drogman, des pêcheurs du poissonneux Akchéhr-Gheul, l'étang que nous venons de longer. La voiture qui les amenait au train a été attaquée, et le cocher, qu'on hisse à présent dans le wagon, a reçu une charge de pistolet ou de fusil dans la figure. Il semble moribond. Nous nous approchons de lui, Ghéon et moi, traversant la pouilleuse foule qui encombre le couloir. Il est tout affalé par terre, la tête appuyée à la hauteur de la banquette, penché en avant comme pour vomir; il rend le sang assez abondamment par la bouche ou le nez, on ne sait trop, car son mouchoir, attaché en bandeau, lui cache le bas du visage. A peine si les Turcs du wagon l'ont regardé, bien qu'il soit Turc lui-même.

A la station d'Ak-Cheïr, on le descend, inerte, sans connaissance, mort peut-être, couvrant de sang l'épaule du débardeur qui l'emporte.

A partir d'Afioun Kara Hissar nous quittons la ligne par où nous étions venus, et nous nous dirigeons vers la côte occidentale. Le pays bientôt semble s'humaniser; c'est-à-dire que les plis du terrain sont moins vastes et les terres plus cultivées.

. . . .

Je ne prends plus plaisir à ces notes et délaisse bientôt complètement mon carnet. Je ne l'ai repris ni à Ephèse, ni à Smyrne où nous nous attardâmes encore quelques

jours; après quoi je fus précipité vers la Grèce, de toute la force même de mon aversion pour la Turquie. Si là-bas je recommence à écrire, ce sera sur un autre carnet.

C'est de Turquie qu'il est bon de venir, et non de France ou d'Italie pour admirer autant qu'il sied le miracle que fut la Grèce — avoir été « sur ces terres désespérées longtemps coutumier d'errer, le défait et le las voyageur » des *Stances à Hélène* qui se sent ramené comme chez lui « vers la gloire que fut la Grèce ».

L'instruction même que je tire de ce voyage est en proportion de mon dégoût pour ce pays. Je suis heureux de ne point l'aimer davantage. Lorsque j'aurai besoin d'air du désert, de parfums violents et sauvages, c'est au Sahara de nouveau que je m'en irai les chercher. Dans cette malheureuse Anatolie l'humanité est non point fruste, mais abîmée.

Fallait-il aller plus loin? Jusqu'à l'Euphrate? Jusqu'à Bagdad? — Non; je n'en ai plus le désir. L'obsession de ces pays, qui me tourmentait depuis si longtemps, est vaincue; cette atroce curiosité. Quel repos d'avoir élargi sur la carte les espaces où l'on n'a plus souci d'aller voir! Trop longtemps j'ai pensé, par amour de l'exotisme, par méfiance de l'infatuation chauvine et peut-être par modestie, trop longtemps j'ai cru qu'il y avait plus d'une civilisation, plus d'une culture qui pût prétendre à notre amour et méritât qu'on s'en éprît... A présent je sais que notre civilisation occidentale (j'allais dire : française) est non point seulement la plus belle; je crois, je sais qu'elle est *la seule* — oui, celle-même de la Grèce, dont nous sommes les seuls héritiers.

« M'ont ramené comme chez moi vers la gloire que fut la Grèce ». — Sur le bateau qui nous mène au Pirée, déjà

je me redis ces vers des *Stances à Hélène*. Mon cœur s'emplit de paix, de rire et de sérénité. Craignant l'admiration bruyante de mon compagnon, je sors de ma valise un petit livre anglais et j'abrite mon émotion derrière une demi-lecture. Pourquoi me mettre en frais ? Ma joie n'a rien d'aigu. Je suis si peu surpris d'être ici. Tout m'y paraît si familier. Je m'y parais si naturel. J'habite éperdûment ce paysage non étrange ; je reconnais tout ; je suis « comme chez moi » : c'est la Grèce.

29 Mai.
En mer adriatique.

Calme voluptueux de la chair, tranquille autant que cette mer sans rides. Équilibre parfait de l'esprit. Souple, égal, hardi, voluptueux, tel le vol à travers l'azur brillant de ces mouettes, l'essor libre de mes pensées.

30 Mai.
Entre Vérone et Milan.

A quel point peut influer sur le plaisir que nous y prenons la position géographique des pays — pour nous faire trouver, suivant la disposition de notre esprit, plus beau le plus lointain, ou au contraire le plus proche... Pour être de si facile accès vais-je aimer moins ces souriants abords du lac Majeur ? où l'eau surabondante semble céder à la terre à regret. Débordée, elle suintait et scintillait à travers l'herbe ; le ciel était chargé d'humeur, et, comme nous traversions l'averse, au dessus de ce printemps éploré, au dessus de l'ivresse des feuilles, d'un bout à l'autre de mon ciel, la belle écharpe d'Iris s'est posée.

N. R. F. *août* 1914.

CONSIDÉRATIONS
SUR LA MYTHOLOGIE GRECQUE

CONSIDÉRATIONS SUR LA MYTHOLOGIE GRECQUE

FRAGMENTS DU *TRAITÉ DES DIOSCURES*

I

La fable grecque est pareille à la cruche de Philémon, qu'aucune soif ne vide, si l'on trinque avec Jupiter. (Oh ! j'invite à ma table le Dieu !) Et le lait que ma soif y puise n'est point le même assurément que celui qu'y buvait Montaigne, je sais — et que la soif de Keats ou de Gœthe n'était pas celle même de Racine ou de Chénier. D'autres viendront pareils à Nietzsche et dont une nouvelle exigence impatientera la lèvre enfiévrée. Mais celui qui, sans respect pour le Dieu, brise la cruche, sous prétexte d'en voir le fond et d'en éventer le miracle, n'a bientôt plus entre les mains que des tessons. Et ce sont les tessons du mythe que le plus souvent les mythologues nous présentent; débris bizarres où l'on admire encore de-ci, de-là, comme sur les fragments d'un vase étrusque, une accidentelle apparence, un geste, un pied dansant, une main tendue vers l'inconnu, une poursuite ardente d'on ne sait quel fuyant gibier, un chaînon détaché du chœur parfait des Muses, dont tournait, encerclant le vase on suppose, la guirlande ininterrompue...

La première condition, pour comprendre le mythe grec, c'est d'y croire. Et je ne veux point dire qu'il y faille une foi pareille à celle que réclame de notre cœur l'Église.

L'assentiment à la religion grecque est de nature toute différente. Il est étrange qu'un grand poète tel que Hugo l'ait si peu compris; qu'il se soit plu comme tant d'autres à décontenancer de tout sens les figures divines pour ne plus admirer que le triomphe sur elles de certaines forces élémentaires et de Pan sur les Olympiens. Ce n'était pas malin, si j'ose dire, et son alexandrin en souffre moins que notre raison. « Comment a-t-on pu croire à cela ? » s'écrie Voltaire. Et pourtant chaque mythe, c'est à la raison d'abord et seulement qu'il s'adresse, et l'on n'a rien compris à ce mythe tant que ne l'admet pas d'abord la raison. La fable grecque est essentiellement raisonnable, et c'est pourquoi l'on peut, sans impiété chrétienne, dire qu'il est plus facile d'y croire qu'à la doctrine de Saint Paul, dont le propre est précisément de soumettre, supplanter, « abêtir » et assermenter la raison. C'est par défaut d'intelligence que Penthée se refuse à admettre Bacchus; tandis que c'est l'intelligence, au contraire, de Polyeucte qui s'interpose et obscurcit d'abord sa triomphante vision. Et je ne dis pas que l'intelligence ne trouve pas dans le dogme chrétien, en fin de compte, une satisfaction suprême, ni que le scepticisme soit de plus grand profit pour la raison que la foi; mais cette foi chrétienne pourtant est faite du renoncement de l'intelligence; et si peut-être la raison ressort de ce renoncement magnifiée, c'est selon la promesse du Christ : Tout ce que vous sacrifierez par amour pour moi, vous le retrouverez au centuple — et parce qu'au contraire celui qui veut ici sauver sa raison, la perdra.

La mystique païenne, à proprement parler, n'a pas de mystères, et ceux-là mêmes d'Éleusis n'étaient rien que l'enseignement chuchoté de quelques grandes lois naturelles. Mais l'erreur c'est de ne consentir à reconnaître

dans le mythe que l'expression imagée des lois physiques, et de ne voir dans tout le reste que le jeu de la *Fatalité*. Avec ce mot affreux l'on fait au hasard la part trop belle; il sévit partout où l'on renonce à expliquer. Or je dis que plus on réduit dans la fable la part du Fatum, et plus l'enseignement est grand. Au défaut de la loi physique la vérité psychologique se fait jour, qui me requiert bien davantage. Que nous enseigne le Fatum, chaque fois que nous le laissons reparaître? A nous soumettre à ce dont nous ne pouvons point décider. Mais précisément ces grandes âmes des héros légendaires étaient des âmes insoumises, et c'est les méconnaître que de laisser le hasard les mener. Sans doute ils connaissaient cet « amor fati » qu'admirait Nietzsche, mais la fatalité dont il s'agit ici, c'est une fatalité intérieure. C'est en eux qu'était cette fatalité; ils la portaient en eux; c'était une fatalité psychologique.

Et l'on n'a rien compris au caractère de Thésée, par exemple, si l'on admet que l'audacieux héros

Qui va du dieu des morts déshonorer la couche,

a laissé par simple inadvertance la voile noire au vaisseau qui le ramène en Grèce, cette « fatale » voile noire qui, trompant son père affligé, l'invite à se précipiter dans la mer, grâce à quoi Thésée entre en possession de son royaume. Un oubli? Allons donc! Il oublie de changer la voile comme il oublie Ariane à Naxos. Et je comprends que les pères n'enseignent pas cela aux enfants; mais pour cesser de réduire l'histoire de Thésée à l'insignifiance d'un conte de nourrice, il n'est qu'à restituer au héros sa conscience et sa résolution.

Cette fatalité intérieure qui le mène, qui le pousse aux exploits, combien j'aime à la retrouver dans ces paroles :

Compagne du péril qu'il vous fallait chercher...

Oui, je tire à moi, quelque peu, le sens de ces mots; je l'avoue. Mais laissez donc ! L'œuvre d'art accomplie a ceci de miraculeux qu'elle nous présente toujours plus de signifiance que n'en imaginait l'auteur; elle permet sans cesse une interprétation plus nourrie. Croyez-vous un instant que Hugo ait songé, en écrivant sur l'air de Malborough sa chanson funèbre, à tout ce que Péguy, dans sa *Clio*, y découvre? Et pourtant qui osera dire que Péguy n'a pas eu raison de l'y voir?

J'imagine à la cour de Crête, ce Thésée

Charmant, jeune, traînant tous les cœurs après soi,

dont va s'éprendre la fille aînée de Minos, et qui va s'éprendre de la cadette. Il vient pour triompher de ce monstre, fils de la reine et du taureau (j'ai déjà dit mon opinion sur le Minotaure : pour peu que Pasiphaë ait eu vent de l'amoureuse aventure de Léda, elle pouvait bien supposer après tout que ce taureau cachait Jupiter même. Certaine école critique ne consentit à voir dans le taureau qu'un certain Taurus, jardinier du roi, ou général; mais nous enverrons, si vous le voulez bien, cette explication rejoindre celle des mythes solaires et des Totems).

Il vient, lui, fils de roi, combattre un bâtard royal; il vient, assoiffé d'aventure, le muscle encore tendu par l'effort de soulever des rocs — car c'est sous l'un de ces rocs, lui laissait entendre son père, qu'il découvrirait ses armes. Admirable épreuve d'entraînement. Chacun de ces héros a ses armes à lui, et qui ne sauraient convenir à nul autre : c'est seulement quand il eut repris à Philoctète l'arc de son père Achille, que Néoptolème fut à même de tuer Pâris; et nous savons que l'arc d'Ulysse ne pouvait être bandé que par Ulysse.

Il s'embarque (je parle de nouveau de Thésée) avec ce troupeau de vingt jeunes garçons et de vingt jeunes filles,

que la Grèce payait à la Crête en tribut annuel pour être dévorés par le Minotaure, dit le conte de nourrice; pour moi je pense que le monstre au fond du labyrinthe s'en devait former un sérail. Pourquoi? Oh! simplement parce que cette carnivoracité je ne la vois héritée ni de Pasiphaë, ni du taureau progéniteur, mais bien un appétit de luxure. — Pasiphaë, Ariane, le Minotaure... Quelle famille! Et à la tête de tout cela Minos, le futur juge des Enfers! Comment Minos jugea la conduite de sa femme et de ses enfants, je ne sais; ni pourquoi Minos, avant d'être appelé à juger les morts, devait avoir eu sous les yeux des exemples de tous les crimes... Je ne sais; mais ce que je sais c'est qu'il y a là une raison. Il y a toujours une raison dans la fable grecque.

Et je me demande aussi pourquoi de tous les héros grecs qui combattirent au siège de Troie, le seul Ulysse, pérégrin inlassable, au retour si désespérément différé, fut aussi bien le seul à retrouver la paix conjugale. Cependant que le retiennent Calypso, Circé, Nausicaa, les Sirènes, dix ans (n'est-il pas le fils de Sisyphe?) dans Ithaque l'attend une Pénélope fidèle. Mais les autres, s'ils sont si pressés de rentrer, n'est-ce pour ne trouver à leur foyer délaissé que désordre, épouvante et ruine?

Je ne sais, mais il doit y avoir une raison. Agamemnon, Ajax fils d'Oïlée, Idoménée, Diomède, tous, vous dis-je, précipités vers un péril

qu'il leur fallait chercher,

sont accueillis à leur retour par l'adultère, le meurtre, la trahison, l'exil, et les crimes les plus affreux; et c'est vers cela qu'ils se hâtent. Tandis qu'Ulysse qui, seul d'entre eux tous, doit retrouver à son foyer, fidélité, vertu, patience, en reste dix ans séparé par mainte traverse, et je crois aussi par sa curiosité vagabonde, l'inquiétude de son

génie. Il y a un peu de Sindbad dans Ulysse; et je sais bien qu'il regrette Ithaque, mais c'est pressé par un revers et à la manière de Sindbad, ce qui n'empêchait point ce dernier, sitôt rentré, de repartir. Il semble qu'Ulysse pressentît que ne l'attendait à son foyer point d'aliment pour son inquiétude et que son industrie y demeurerait inemployée. Est-ce l'absence de péril pressentie et la tranquillité d'Ithaque qui le fait atermoyer ainsi son retour?

Et j'admire en Thésée une témérité presque insolente. A peine à la cour de Minos, il suborne Ariane; rien ne montre qu'il l'aime. Mais il se laisse aimer par elle aussi longtemps que cet amour peut le servir. Ce fil qu'elle attache à son bras, est-ce pour le guider seulement? Non; c'est le « fil à la patte » et Thésée le trouve aussitôt un peu court; il se sent tiré trop en arrière tandis que le voici qui s'avance avec horreur et ravissement dans l'inconnu repli de sa destinée. Et sans doute, il y a là le sujet d'une opérette... Ah! je voudrais savoir s'il songeait à Phèdre, déjà? Si quittant la cour de Minos, il enleva les deux sœurs à la fois?

II

Sans doute est-il possible et plaisant de reconnaître, dans les écuries d'Augias un ciel encombré de nuées, que nettoie un Hercule solaire. Il suffit pour que cela soit grec, que cela ne soit point irrationnel. Mais combien il m'importe davantage de considérer ceci, par exemple :

Qu'Hercule, de tous les demi-dieux, est le seul héros *moral* de l'antiquité, et qui, devant que de commencer sa carrière, se trouve un instant hésiter entre « le vice et la vertu »; le seul héros perplexe, et que la statuaire, à cause de cela, nous présentera comme un héros mélancolique; et de nous souvenir alors que, en effet, il est l'unique

enfant de Jupiter dont la naissance ne soit point le résultat d'un triomphe de l'instinct sur la décence et sur les mœurs; et que le dieu, pour posséder la vertueuse Alcmène, dut prendre l'aspect du mari. Si sans doute la théorie des lois de l'hérédité est de formation plus récente que le mythe lui-même, j'admire d'autant plus que le mythe puisse nous présenter cette exemplaire signification...

N. R. F. *sept.* 1919.

CONVERSATION AVEC UN ALLEMAND

CONVERSATION AVEC UN ALLEMAND QUELQUES ANNÉES AVANT LA GUERRE

Je voudrais que l'on ne se méprît pas sur le sentiment qui me fait donner ici ces notes. Je les crois d'un certain intérêt psychologique ; mais, bien que quelques traits de la figure de B. R. accusent une inquiétante ressemblance avec ceux que certains nous baillent aujourd'hui pour les plus marquants de la race germanique, je doute qu'il soit prudent de s'attacher trop à leur valeur représentative. Libre au lecteur de généraliser ; je n'ai fait ici, d'après nature, que le portrait d'un individu, à une époque où aucune des considérations ne pouvaient intervenir, qui risquent aujourd'hui de fausser un peu notre peinture. Je transcris ces notes, sans y rien changer, telles que je les pris en juin 1904 le lendemain du jour de cette unique rencontre.

Dans le hall de l'hôtel, où j'arrive très exactement à l'heure dite, B. R. m'attendait depuis une demi-heure déjà ; assis en face de la porte, il tenait ostensiblement à la main, pour m'aider à le reconnaître, l'enveloppe du message par lequel je lui avais donné rendez-vous. Je m'avançai incertain dans le hall. Je vis aussitôt cette figure glabre, comme passée au chlore, ce corps trop grand, pour qui tous les sièges sont bas... Je souhaitai ardemment que ce fût lui. C'était lui. Von M. n'avait pas exagéré son élégance. B. R. était parfaitement mis, paraissait plutôt anglais qu'allemand, et je ne m'étonnai point lorsque, un peu plus tard, il me dit que sa mère était anglaise.

Je l'emmène au restaurant de l'Hôtel Terminus. La con-

versation d'abord un peu traînante au début du repas, bientôt s'anime. B. R. parle cependant avec une extrême lenteur, cherchant ses mots, ou même ses idées, mais très correctement, sans accent. Vers la fin du jour il m'a dit :

— Monsieur Gide, il faut que vous compreniez qu'en allemand je ne parlerais pas plus vite. Je ne peux plus parler vite, à présent.

Il sort de prison; je le sais, mais il croit que je n'en sais rien; cache admirablement une légère inquiétude lorsqu'il apprend que Von M. m'a parlé de lui. Il retourne à Bonn le soir même; il vient donc à Paris tout uniquement pour me voir.

— Qu'est-ce qui vous a fait désirer me connaître?

— Brusquement, dit-il, quand, dans votre *Immoraliste*, je suis arrivé au passage où Moktir vole une paire de ciseaux et où Michel, qui l'a vu faire, sourit.

Un grand silence, puis très lentement :

— Monsieur Gide. Est-ce que vous savez que... je sors de prison?

A voix très basse et lui prenant la main :

— Oui, je le sais.

Quand ma main touche la sienne, il s'exalte un peu, et d'une voix un peu plus chaude :

— Mais vous savez que j'en suis sorti seulement depuis quatre jours... et que j'y suis resté quatorze mois...

— Je croyais trois mois seulement.

— Depuis ces quatre jours, je n'ai pas encore dormi.

— Vous semblez extraordinairement fatigué.

— Ces derniers temps de prison, je ne pouvais presque plus manger... par contraction nerveuse, et tenez, mon menton... A ma sortie de prison, ma femme m'attendait; pendant une demi-heure je suis resté sans pouvoir lui parler, sans pouvoir articuler une parole...

La fatigue à la fois et la surtension de tous ses traits, le tremblement de ses muscles...

— Mais à présent j'ai absolument besoin de parler. En Allemagne je ne peux plus parler à personne; c'est à vous que j'ai besoin de parler; à ma femme ce n'est pas la même chose. Quand je lui ai dit mon intention d'aller vous voir, elle m'a approuvé; m'a tout de suite dit que je devais partir. Je serais même venu plus tôt, mais, avant de partir, j'ai voulu essayer de parler, de m'expliquer avec l'ami qui... avec celui... enfin...

— Qui vous a fait condamner.

— Oui, n'est-ce pas? Je savais bien que, si je lui avais *demandé* cette somme, il me l'aurait donnée tout de suite; mais... il n'a pas compris pourquoi j'avais agi ainsi... Je voulais lui expliquer... oh! non pas pourquoi je... mais qu'il n'aurait pas dû exiger cette condamnation... parce que, en cinq ans je savais que je pourrais payer toute ma dette; mais à condition qu'on me laisse de quoi vivre d'ici là.

— Et qu'a-t-il répondu?

— Il a sonné son domestique pour me faire mettre à la porte.

Un silence; il reprend avec un peu plus d'animation:

— Oui, en cinq ans, je sais que j'aurais pu tout payer, avec mes traductions et mes livres; mais ils ont mis interdiction sur tout ce qui pouvait me rapporter. Je suis forcé maintenant de faire paraître sous la signature de ma femme ou sous des noms d'emprunt. Je suis un terrible travailleur. Savez-vous bien qu'en prison, pendant ces quatorze mois j'ai traduit quarante volumes. Toute la correspondance de Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, tout Wells, quatre volumes de Meredith, trois de Quincey, les deux vôtres enfin...

— Comment! vous les avez déjà traduits?

— Complètement. Ma femme les lit à présent. J'ai toujours eu une énorme puissance de travail. A seize ans, j'ai perdu mon père; c'était un très riche industriel du Mecklembourg, qui, l'année de sa mort, se ruina complètement. Ma mère et mes trois sœurs n'eurent pour vivre que l'argent que je gagnais avec mes leçons. Il faut vous dire qu'à seize ans j'avais exactement le même aspect physique qu'à présent. (Ce n'est pas beaucoup dire, car aujourd'hui, à vingt-six ans, il en paraît à peine vingt-deux.) Les parents de mes élèves ne savaient pas, ne soupçonnaient pas mon âge. Des leçons de grec, de latin, de français, d'anglais; j'ai donné jusqu'à quatre-vingts leçons par semaine. Et ajoutez que je ne savais ni latin, ni grec; latin et grec j'ai dû les apprendre tout en donnant mes leçons. Je suis, pour le latin et pour le grec, un... comment dites-vous... un autodidacte, n'est-ce pas?

— Vous avez trois sœurs?

— J'en avais neuf, et je les ai perdues. Toutes sont mortes de...

Il cherche et dit en allemand : *Eklampseien.*

— Moi, je suis le dixième enfant. Le D[r] X... qui est très célèbre en Allemagne prétend que si j'ai réchappé, c'est que, seul, je n'ai pas été nourri par ma mère... Cela ne vous ennuie pas que je vous parle ainsi de ma famille? Oui, ma mère a vu mourir ses neuf filles, ou du moins... je lui ai caché la mort de la dernière, qui était mariée en Amérique; ma mère était à ce moment très malade elle-même et, quelques semaines plus tard, je l'ai perdue.

— Vous aviez quel âge?

— Dix-huit ans.

— De sorte qu'à présent vous êtes seul.

Il répète machinalement : « Oui, seul », puis reprend :

— Ma mère était une femme admirable. Tout ce qu'il

y a de bon sur la terre, oui, de grandement bon, elle l'avait. Je ne peux penser à elle sans larmes.

Je le regarde machinalement; ses yeux sont parfaitement secs.

— A son lit de mort elle m'a dit : « *Kind, dass du stolz bleibe* »[1], puis elle s'est tournée vers une amie qui l'assistait et lui a murmuré : « *Ich fürchte es gehe schlecht mit ihm* »[2].

— Est-ce que quelque chose en vous pouvait lui faire pressentir...

— Rien encore.

Un long silence. Puis :

— Il faut que je vous avertisse, Monsieur Gide, que je mens constamment.

— De cela aussi Von M. m'avait averti, lui dis-je.

— Oui, mais il n'a jamais compris la valeur de mes mensonges. Je voudrais vous faire comprendre; ce n'est pas ce que vous croyez... J'éprouve le même besoin de mentir et la même satisfaction à mentir qu'un autre à montrer la vérité... Non, ce n'est pas ce que vous croyez... Tenez par exemple : quand quelqu'un entend un bruit subit à son côté, il tourne la tête (Il me saisit le bras) : moi pas ! ou quand je la tourne, c'est volontairement : je mens.

— Quand avez-vous commencé à mentir ?

— Sitôt après la mort de ma mère.

Un silence :

— C'est le mensonge qui attache à moi ma femme; c'est mon extraordinaire faculté de mentir. Quand elle l'a sentie, elle a quitté pour moi son mari, son enfant; elle a tout quitté pour me suivre. J'ai d'abord voulu l'abandonner; puis j'ai compris que je ne pouvais pas me passer

[1] « Enfant, puisses-tu rester fier. »
[2] « Je crains qu'il ne tourne mal. »

d'elle : c'est avec elle que je mens le plus volontiers. Parfois cela amène entre nous des scènes terribles. Mais c'est toujours le mensonge qui à la fin est le plus fort. Ce soir je pars la rejoindre; nous devons nous marier dans deux mois. D'ici là nous allons vivre en Suisse; en rentrant je vends tout ce que j'ai et tous deux nous vivons pour cent francs par mois.

Le déjeuner est fini; il m'offre une cigarette dans le plus élégant étui que j'aie vu. J'admire aussi une boîte d'allumettes, en argent ainsi que l'étui; les moindres objets qu'il porte sont d'un goût parfait, d'une élégance sobre et cachée.

— Oui, dit-il, j'aime passionnément l'élégance. Mais tout cela va être vendu. Oh ! les vêtements que j'ai sur moi ont été quatorze mois dans ma valise; il y paraît un peu...

Nous nous levons de table.

— A quelle heure est votre train ?

— A minuit moins le quart; c'est le seul qui ait des troisièmes.

— Avez-vous quelqu'un à voir, quelque chose à faire à Paris ?

— Non, rien. Je suis venu uniquement pour parler avec vous.

Craignant pourtant que la journée ne soit longue, je lui demande si cela ne l'intéresserait pas de voir un peu de peinture.

— Oh ! me dit-il, non; pas encore. Tenez, si vous voulez me faire plaisir, emmenez-moi aux Champs-Elysées.

Une voiture nous mène au Bois, traversant le parc Monceau.

En déjeunant, je le voyais de face. Je remarque, à côté

de lui, combien il est différent, de profil. De face, on est séduit par son sourire presque enfantin; de profil, l'expression de son menton inquiète.

Nous reparlons de sa prison.

— Elle a eu ceci de bon, me dit-il, qu'elle a supprimé chez moi, complètement, tout remords, tout scrupule.

— Et maintenant que la société vous a frappé, vous vous sentez des droits contre elle..?

— Oui, tous les droits.

— Lutter contre la société, cela est passionnant; mais elle vous vaincra.

— Non. Je suis terriblement fort.

Il dit cela sans forfanterie aucune, avec une *simple* conviction.

Au moins, pensai-je, en cas de demande d'argent (car je garde une vague crainte qu'il ne soit venu à Paris pour me taper), ma phrase est prête : Si je vous aidais, vous ne m'intéresseriez plus. Mais pour me mettre mieux en garde, profitant d'un moment où il affirme son amour de l'opulence :

— Moi pas, je vous l'avoue, ripostai-je; bien qu'elle ne me déplaise point chez les autres. Je ne voudrais pas être Byron; mais j'aimerais de l'avoir connu...

Je sens qu'il m'écoute un peu moins, et pour le ressaisir :

— C'est par là que m'a tant intéressé votre première plaquette (sur Oscar Wilde). Je crois très juste l'antagonisme où vous placiez la vie et l'art...

Il m'interrompt.

— Eh bien ! moi je ne trouve pas cela juste du tout. Ou plutôt... si vous voulez... oui, il est dangereux pour l'artiste de chercher à vivre; mais c'est précisément parce que, moi, je prétends vivre, que je dis que je ne suis pas un artiste. C'est le besoin d'argent qui maintenant me fait

écrire. L'œuvre d'art n'est pour moi qu'un pis-aller. Je préfère là vie.

— Mais, dis-je, dans votre brochure vous affirmiez précisément le contraire.

— Oui. Je mentais. Mais vous, vous mentiez donc en écrivant les *Nourritures*... Tenez (et il étend le bras dans un geste admirable) de seulement étendre mon bras j'éprouve plus de joie qu'à écrire le plus beau livre du monde. L'action, c'est cela que je veux; oui, l'action la plus intense... intense... jusqu'au meurtre...

Long silence.

— Non, dis-je enfin, désireux de bien prendre position, l'action ne m'intéresse point tant par la sensation qu'elle me donne que par ses suites, son retentissement. Voilà pourquoi, si elle m'intéresse passionnément, je crois qu'elle m'intéresse davantage encore commise par un autre. J'ai peur, comprenez-moi, de m'y compromettre. Je veux dire de limiter par ce que je fais, ce que je pourrais faire. De penser que parce que j'ai fait *ceci*, je ne pourrai plus faire *cela*, voilà qui me devient intolérable. J'aime mieux *faire agir* que d'agir.

— Jamais quelqu'un d'autre que vous n'agira comme vous eussiez agi vous-même. Cela n'est pas la même chose. Monsieur Gide, je voudrais vous dire encore quelque chose. (Il hésite.) Je ne trouve pas les mots.

— Dites-le en allemand.

— En allemand je ne le dirais pas mieux. Depuis longtemps je cherche les paroles. Non, je suis trop nerveux encore. Je ne peux pas. J'ai comme un poids horrible sur la tête, et mon corps ne me fait plus l'effet d'être à moi. Je vous ai écrit, sitôt hors de prison, une longue lettre. Non, vous ne l'avez pas reçue. Avant de vous l'envoyer je voulais... vous voir.

— Est-ce moi qui suis cause, à présent, que vous ne pouvez me parler ?

— Non, aujourd'hui, c'est inutile; je ne pourrai pas vous le dire.

La voiture rentre dans Paris.

— Où dois-je vous mener ?

— Puis-je vous demander un service d'ordre tout pratique ? Il semble extrêmement hésitant et je recommence à penser : C'est le moment de la tape. Mais non; simplement, il reprend :

— Savez-vous où je puis trouver du henné ?

Nous passons rue Saint-Honoré. Je le mène chez le coiffeur Philippe. Et là, je lui dis adieu brusquement, éprouvant qu'il est particulièrement difficile de prendre congé à 4 heures de quelqu'un qui vient de Cologne exprès pour vous voir, et dont le train ne part qu'à minuit.

N. R. F. *août* 1919.

LES DIX ROMANS FRANÇAIS QUE...

LES DIX ROMANS FRANÇAIS QUE...

On est venu me demander, de la part d'un *grand quotidien*, d'indiquer les dix romans français que je préfère.

Jules Lemaître, je crois, avait mis à la mode ce petit jeu à quoi nous jouions, Pierre Louys et moi, du temps que nous étions en rhétorique : « Devant passer le restant de vos jours dans une île déserte, quels sont les vingt livres que vous souhaiteriez emporter ? » — Vingt livres ! nous trouvions que c'était peu pour peupler un désert et pour agrémenter toute une vie; aussi nous inscrivions, plutôt que des titres d'ouvrages, des noms d'auteurs; nous indiquions, par exemple, Gœthe, uniment, ce qui nous dispensait de choisir entre *Faust*, *Wilhelm Meister* et les poésies; puis nous recourions à des ruses : nous indiquions Amyot, ce qui nous faisait gagner, avec Plutarque, en prime, le délicieux *Daphnis et Chloé ;* nous indiquions Leconte de Lisle, dont les traductions nous paraissaient alors d'une indépassable beauté... Notre bibliothèque de vingt auteurs fournissait ainsi de trois à quatre cents volumes.

J'ai gardé plusieurs de ces listes, que nous dressions à nouveau chaque trimestre. J'y cherche en vain un nom de romancier.

Enfant dernier venu, le roman, aujourd'hui toute la faveur est pour lui. Dans l'ensemble de la littérature, et particulièrement de la française, il tient petite place; nous n'avions pas si courte vue que déjà nous ne sussions le reconnaître. Il est vrai qu'à vingt ans nous n'avions pas

encore découvert Stendhal. Mais même, encore, s'il me fallait opter entre les œuvres de celui-ci, est-ce bien ses romans que je prendrais ? ou non plutôt, de préférence, ses lettres, son *Henri Brûlard*, son *Journal* et ses *Souvenirs ?..*

Or aujourd'hui ce sont des romans que l'on demande que je désigne; et qui pis est : des romans français !

J'ai longtemps balancé entre *le Rouge et le Noir*, et *la Chartreuse de Parme*. Dans le doute, j'ai même failli inscrire *Lucien Leuwen*, pour qui je gardai quelque prédilection tant que je n'eus pas relu les deux autres. Mais non : *la Chartreuse* reste le livre unique; malgré que *le Rouge et le Noir* soit d'un premier contact plus surprenant, *la Chartreuse* a ceci de vraiment magique : à chaque fois qu'on y revient, c'est toujours un nouveau livre qu'on lit.

Quand je rouvre Montesquieu, La Fontaine, Montaigne, j'y peux goûter encore telle phrase dont d'abord je n'avais pas extrait toute la moëlle, ou que, même, je n'avais point remarquée; mon esprit peut écouter plus docilement, plus intelligemment leur conseil, ou, s'il s'y refuse, c'est pour de plus judicieuses raisons... Je me refuse sans cesse à Stendhal; je ne ferais que de l'ennui de ce dont, lui, fait son plaisir; prolongée, sa société me serait mortelle; mais, comme le *Britannicus* de Racine, c'est toujours d'un visage nouveau que me sourient Mosca, Fabrice et la duchesse, que le livre entier me sourit. Quelle grâce dans sa minutie ! Quelle élégance dans la netteté de sa ligne ! Comme il insiste peu !... Je le quitte; je le reprends encore; jamais je n'achèverai d'en parler.

Le grand secret de cette diverse jeunesse, c'est que Stendhal, et particulièrement dans la *Chartreuse*, ne veut proprement rien affirmer; le livre entier est écrit *pour le*

plaisir. A peine si, de-ci de-là (beaucoup moins que dans ses autres livres), Stendhal y prend parti ; c'est par là qu'il pourrait vieillir. Que je l'aime au contraire, lorsqu'il écrit : « Je crains que la crédulité de Fabrice ne le prive de la sympathie du lecteur ; mais enfin il était ainsi : pourquoi le flatter lui plutôt qu'un autre ? » Et que je l'aimerais mieux encore s'il mettait là moins de feintise, s'il écrivait cela plus sincèrement.

Il reste en l'homme bien des régions qu'il n'aura pas su découvrir, et même il n'aime à découvrir que ce qu'il va pouvoir expliquer ; les tons ultra-violets lui échappent, précisément ceux qui nous occupent le plus aujourd'hui ; certaine théorie du plaisir précipite un peu trop sa pensée ; il se rattache un peu trop délibérément à lui-même... N'importe ! Si j'avais à choisir dix romans, sans souci de leur origine, j'en prendrais deux français : *La Chartreuse* serait le premier.

Les Liaisons Dangereuses de Laclos serait l'autre.

J'ai tant aimé ce livre d'abord... je me demande à présent si je ne le surfais pas un peu. Il faut que je le relise. Je ne l'ai découvert, fort heureusement, qu'assez tard ; je veux dire : plus près de trente ans que de vingt. Les trop jeunes lecteurs se fatiguent des résistances de Madame de Tourvel ; ils pensent que le livre gagnerait lorsque, cédant plus vite à Valmont, elle trouverait moins longuement, ensuite, à se plaindre. Ils méritent de préférer *Faublas*.

Tout dans *Les Liaisons* me déconcerte, et rien de ce que l'on m'apprend sur Laclos ne m'éclaire pour quels motifs il écrivit ce roman. J'en viens presque à douter si, dans son impertinente préface, l'auteur se moque, ou si vraiment il ne s'imaginait pas « rendre service aux mœurs », comme il

dit. Je voudrais qu'il en fût ainsi et que, de cette vérité : que c'est desservir l'art que de servir les mœurs, ce livre servît de preuve par l'absurde. Il faut bien reconnaître qu'il devient assez médiocre quand il se pique, vers la fin, de devenir réparateur et de donner raison, je ne dis pas à la Présidente de Tourvel en qui s'incarnent l'amour sincère et la vertu, mais bien à Madame de Volanges, à Madame de Rosemont, et à d'autres comparses qui représentent si l'on veut le parti des bonnes mœurs — contre quoi le véritable amour et la véritable vertu auront à lutter toujours, et plus que les Valmont et les Merteuil.

Et parfois au contraire je doute si, sous le couvert d'une vertueuse intention, Laclos ne voulut pas plutôt composer le vrai manuel de la débauche. Au demeurant elle n'est pas du côté de la Merteuil et de Valmont, mais bien de Danceny et de la petite Volanges ; la débauche commence où commence à se dissocier de l'amour le plaisir. Je force à peine ma pensée si je renonce à voir un débauché dans Valmont, mais seulement un libertin, dans Don Juan, au pire un dissolu : un infidèle. Danceny n'est plus un débauché s'il cesse d'autre part d'aimer Cécile. Entre les sensations du plaisir et les sentiments de l'amour, la couture n'est ni fatale, ni même parfaitement naturelle. « L'Amour, que l'on nous vante comme la cause de nos plaisirs, n'en est au plus que le prétexte ». Cette petite phrase, que Laclos met dans la bouche de la Merteuil, éclaire simplement quelques-uns des prétendus « mystères » du cœur humain.

C'est également dans ce livre que je trouve, et toujours dans la même lettre de la Marquise de Merteuil, la critique la plus subtile et la plus pertinente, encore que la plus détournée, des doctrines de Barrès. « Croyez-moi, Vicomte, dit-elle, on acquiert rarement les qualités dont on peut se passer ». Et l'enracinement que Barrès préconise met

précisément l'homme en telle situation qui n'exige de lui que le moindre effort et que la plus petite vertu... Ailleurs nous avons insisté.

Après ces deux romans, si l'on ne restreint pas mon choix à la France, je ne cite plus que des étrangers.

— Quoi ! Vous ne faites pas plus grand cas de la France ?

— Simplement : où la France excelle à mes yeux, ce n'est pas dans le roman.

La France est un pays de moralistes, d'incomparables artistes, de compositeurs et d'architectes, d'orateurs. Qu'opposeront les étrangers à Montaigne, à Pascal, à Molière, à Bossuet, à Racine ? Mais, par contre : qu'est-ce qu'un Lesage auprès d'un Fielding ou d'un Cervantes ? Qu'un abbé Prévost en regard d'un Defoë ? et même : Qu'est-ce qu'un Balzac en face d'un Dostoïewsky ?... Ou, si l'on préfère : qu'est-ce qu'une *Princesse de Clèves* à côté d'un *Britannicus ?*

Il faut bien pourtant que j'indique *la Princesse de Clèves*, puisqu'on restreint mon choix aux français. Mais j'avoue que je ne ressens pour ce livre qu'une admiration tempérée. Rien de neuf à en dire, ni qui n'ait été fort bien dit. Sans doute, devant la *Princesse de Clèves*, il est diverses façons de réagir, et l'on peut n'aimer point ce roman ; mais dès qu'on l'aime, je défie que ce soit pour diverses raisons. Aucun secret, aucun retrait, aucun détour ; nulle ressource ; tout est mis en lumière, en valeur, et rien à attendre de plus ; sans doute c'est le comble de l'art : un *nec plus ultra* sans issue. Est-ce vraiment la *Princesse de Clèves* que je vais porter sur ma liste ? ou le *Roman Bourgeois* plutôt ?... Ah ! que Furetière n'est-il Molière ! et que Javotte, Monsieur Jourdain !...

A défaut de *Moll Flanders*, indiquerai-je à présent *Manon Lescaut?* — Peut-être. Il y coule un sang chaud... Pourtant je suis gêné devant ce livre; il a trop de lecteurs, et des pires; je préfère ne l'aimer point.

— En le lisant vous versiez bien des larmes !

— Précisément, je lui en veux un peu de cela. S'il touchait d'abord mon esprit, je lui permettrais plus volontiers de toucher aussi bien mon cœur.

Par contre je n'hésite pas un instant à m'emparer de *Dominique.* Si belle est la pudeur de ce livre, il semble presque indiscret d'en parler. Ce n'est pas un livre sublime; c'est un livre amical. Il parle intimement, au point qu'en le lisant il semble qu'on se parle à soi-même, ou que l'on n'a pas besoin d'autre ami.

Rien n'est artificiel dans *Dominique;* Fromentin s'y montre artiste sans doute, mais non pas particulièrement homme de lettres; toutes les qualités de sa plume sont celles mêmes de son intelligence et de son cœur.

Quel roman de Balzac préférer? Comment ne préférer qu'*un* roman de Balzac? *La Comédie Humaine* forme un tout; c'est l'admirer mal que de n'en admirer qu'un morceau.

Il est bon de lire Balzac avant vingt-cinq ans; après cela devient trop difficile. A travers quel fatras parfois on y va chercher nourriture! Encore n'est-on pas toujours récompensé, car, dès qu'il a posé ses personnages, leurs plus sublimes mots sont prévus; on a tout dit quand on a dit qu'ils sont topiques... Je sais. Mais il importe d'avoir lu Balzac, tout Balzac. Quelques littérateurs ont cru pouvoir s'en dispenser; dans la suite ils ont pu ne pas bien se rendre compte eux-mêmes de je ne sais quoi qui leur manquait; on s'en rend compte pour eux.

C'est *La Cousine Bette*, je crois, que je trouve le plus de profit à relire; mettons que c'est le livre de Balzac que je choisis.

J'indique ensuite *Madame Bovary*, sans commentaires. Une discussion sur Flaubert m'entraînerait; je la réserve.

J'ai longtemps aimé Flaubert comme un maître, comme un ami, comme un frère; sa correspondance était mon livre de chevet. Ah ! que je l'ai bien lue, vers vingt ans ! Il n'est pas une phrase aujourd'hui que je n'en reconnaisse... Le plus important progrès de mon esprit, depuis, a été d'oser la juger.

Encore aujourd'hui, il m'est on ne peut plus pénible d'entendre critiquer Flaubert par qui ne l'a pas aimé d'abord. Ainsi j'ai lu sur lui, récemment, un article qui m'a été à peu près odieux; qui, s'il n'avait été injurieux, ne m'aurait pourtant pas paru trop injuste. Mais il n'attaquait que la forme et semblait méconnaître à la fois l'importance de Flaubert et le fond même de la question. Nietzsche du moins ne s'était pas mépris sur la signification d'une aberration si spécieuse; la passion avec laquelle il la dénonce marque encore une sorte d'admiration et sa haine n'est que le renversement de son estime et de son amour.

Ceux qui déjà crient contre *Madame Bovary*, que diront-ils en m'entendant citer *Germinal?* On ne supprime pourtant pas un tel livre en constatant qu'aucune des louanges que méritait Stendhal ne saurait s'appliquer à Zola; ni même on ne me le fait trouver moins admirable. Je reste presque étonné, il est vrai, qu'il soit écrit dans notre langue; mais je ne l'imagine pas plus aisément dans quelque autre langue que ce soit. C'est une annexe à la littérature. Ce devrait être écrit en volapuk.

Telle qu'elle est, cette œuvre existe; elle s'affirme; elle est magistrale; elle ne pouvait être écrite différemment.

On ne m'a pas demandé de désigner ici dix modèles. Si je me penche de préférence sur ces livres, ce n'est pas non plus pour chercher à m'y reconnaître, pour y adorer mon reflet. Certains m'ont reproché l'*éclectisme* de mes goûts et m'ont appelé « dilettante » parce que je n'exige que de moi-même les qualités qu'ils n'exigent que d'autrui. Ils travaillent, disent-ils, à réformer le goût du public; ils font bien, et je leur sais gré de me préparer des lecteurs.

Cependant je m'aperçois qu'il manque encore un livre à ma liste... Ah ! pour le dernier, emportons quelque nouveauté : celle-ci, par exemple, que je rougis de ne connaître pas encore : *la Marianne* de Marivaux.

N. R. F. *avril* 1913.

THÉOPHILE GAUTIER

THÉOPHILE GAUTIER [1]

(Fragment de Conférence)

A Théophile Gautier surtout revient la gloire de représenter le Parnasse. Je sais que je fais une erreur de date, mais c'est pour simplifier. Oui, je sais que, à proprement parler, le Parnasse ne se constitua qu'un peu plus tard, mais déjà Gautier en avait donné l'exemple et spécifié la théorie. Il me paraît parfois que Banville représente le Parnasse aussi joliment, avec peut-être plus de naturel même, d'aisance, d'amusement que Gautier, mais aussi avec moins de délibération (ce dont je le félicite); pourtant c'est précisément cette délibération soutenue que Gautier apporta dans l'exercice de ses fonctions poétiques qui lui valut, avec la reconnaissance des lettres, cette place particulière, spéciale, royale presque, qu'on peut douter peut-être qu'il mérite, mais dont nous ne le délogerons pas.

Oui, Théophile Gautier occupe une place considérable. Et plus grande sera notre admiration pour Baudelaire, plus notre étonnement sera grand de le voir s'incliner, que dis-je : se prosterner devant Gautier et dédier *les Fleurs du Mal*

Au poète impeccable
Au Parfait Magicien ès Lettres Françaises...
Avec les sentiments
De la plus profonde humilité.

« Théophile Gautier, dit-il ailleurs dans cette longue

[1] V. page 94.

étude qu'il écrivait sur celui qu'il considérait comme son maître, Théophile Gautier est l'écrivain par excellence parce qu'il est l'esclave de son devoir, parce qu'il obéit sans cesse aux nécessités de sa fonction, parce que le goût du *Beau* est pour lui un *fatum*, parce qu'il a fait de son devoir une *idée fixe.* »

Pour l'écrivain par excellence l'inexprimable n'existe pas. C'est un mot de Gautier lui-même que Baudelaire cite à plusieurs reprises et sur lequel encore il insiste. L'inexprimable n'existe pas; le poète doit pouvoir tout exprimer et, comme Baudelaire ne supporte point de trouver Gautier nulle part en défaut, il prétend le laver d'abord de cette accusation d'insensibilité que l'on commençait de jeter à la tête du maître.

« J'ai voulu (je cite Baudelaire) tout d'abord prouver que Théophile Gautier possédait, tout aussi bien que s'il n'était pas un parfait artiste, cette fameuse qualité que les badauds de la critique (c'est nous) s'obstinent à lui refuser : le sentiment. Que de fois il a exprimé, et avec quelle magie de langage ! ce qu'il y a de plus délicat dans la tendresse et dans la mélancolie. »

Je voudrais l'en croire sur parole, mais par malheur Baudelaire cite, et voici tout ce qu'il trouve à citer, car il sait bien, malgré ce qu'il affirme, qu'il pourrait feuilleter éperdument tous les volumes du poète sans y trouver la moindre fraîcheur :

Mes cils te feront de l'ombre !
Ensemble nous dormirons
Sous mes cheveux, tente sombre.
Fuyons ! Fuyons !

Sous le bonheur, mon cœur ploie !
Si l'eau manque aux stations,

Bois les larmes de ma joie !
Fuyons ! Fuyons !

L'inexprimable n'existe pas, dit Gautier.

Quant on considère la désolante pauvreté de son répertoire, l'aridité de son Parnasse, on se prend à douter si ce bel axiome ne revient pas tout simplement à nier l'existence de tout ce qu'il ne peut pas exprimer. Et certes cette ignorance, cette résolution de ne voir que le monde extérieur, ou peut-être plutôt, cette cécité pour tout ce qui n'est pas le monde extérieur, est le secret de son assurance, de ce ton péremptoire que nous retrouverons également chez les Goncourt, comme aussi bien la conscience continue de l'inexprimable et l'impuissance à la fois et le désir de l'exprimer restent le secret de l'angoisse de Vigny, qu'il est facile de lui opposer.

Il serait injuste de ne pas accorder à Théophile Gautier une certaine convenance de la forme à l'absence de fond — de l'éclat, du luisant, des contours nets... Je voudrais pouvoir louer plus. Hélas ! dans les trois volumes de vers qu'il nous a laissés, il est bien peu de pièces où l'on ne soit accroché à chaque strophe, par des incorrections, des pauvretés, des impropriétés de vocabulaire ou de syntaxe, des platitudes, que tout de même nous ne rencontrerons jamais ou presque jamais dans Banville. C'est déjà presque du Mendès.

Encore un coup je ne vais pas cherchant le pire; au contraire, j'accepte le choix des admirateurs; mais essayez seulement de relire *Ténèbres*,« cette prodigieuse symphonie, disait Baudelaire, qui fait penser à Beethoven. »

Cependant nous lisons dans Baudelaire : « Nos voisins disent Shakespeare et Gœthe ! nous pouvons leur répondre

Victor Hugo et Théophile Gautier »; mais nous refusons de nous prêter à ce jeu de parallèles, de comparaisons calamiteuses, sur le modèle de cette populaire formule : le poireau, c'est l'asperge du pauvre — formule qu'on ne sait pour qui elle est le plus injurieuse : pour l'asperge, pour le pauvre ou pour le poireau.

Oui, Gautier occupe une place considérable; c'est seulement fâcheux qu'il la remplisse si mal.

(Conférence prononcée au théâtre du Vieux-Colombier, avril, 1914).

PRÉFACE AUX *FLEURS DU MAL*

PRÉFACE AUX *FLEURS DU MAL* [1]

L'on doute si l'un des plus ingénieux paradoxes de Baudelaire n'a pas été de dédier à Théophile Gautier ses FLEURS DU MAL ? de tendre cette coupe toute ruisselante d'émotion, de musique et de pensée, à l'artisan le plus sec, le moins musicien, le moins méditatif que notre littérature ait produit. S'abusait-il ? critique au regard trop lucide pour laisser d'être sensible à la pauvreté de ces ÉMAUX ET CAMÉES, qui devaient leur réputation non point à ce qu'ils sont, mais à ce qu'ils prétendaient être. Les FLEURS DU MAL sont dédiées à ce que prétendait être Gautier : magicien ès lettres françaises, artiste pur, écrivain impeccable, — et c'était en manière de dire : Ne vous y trompez pas : ce que je vénère, c'est l'art et ce n'est pas la pensée; mes poèmes ne vaudront ni par le mouvement, ni par la passion, ni par l'esprit, mais par la forme.

La forme, cette raison de l'œuvre d'art, est ce dont le public ne s'aperçoit jamais que plus tard. La forme est le secret de l'œuvre. Cette harmonie des contours et des sons, où l'art du poète se joue, Baudelaire ne l'accepte jamais tout acquise; il l'obtient par sincérité, il la conquiert et il l'impose. Comme tout accord insolite, elle a tout d'abord rebuté. Durant de longues années, et je serais tenté de dire : jusqu'à nos jours, certains dehors fallacieux de ce livre cachèrent en les abritant ses trésors les plus radieux. Certains gestes, certains tons crus, certains sujets de

[1] Edition Pelletan.

poème, et même je pense quelque affectation, une complaisance amusée à prêter au malentendu, abusèrent les contemporains et nombre de ceux qui suivirent. Baudelaire est sans doute l'artiste au sujet de qui l'on a écrit le plus de sottises ou que l'on a passé sous silence le plus injustement. Je sais certains tableaux de la littérature française au XIXe siècle où il n'est même pas mentionné.

Que la figure de Gautier ait paru longtemps, qu'elle paraisse encore aux yeux de certains, plus importante que celle de Baudelaire, l'attitude très simple l'explique, simpliste ou simplifiée, dont Gautier ne se départit pas un instant, grâce à laquelle il se maintint à ce poste en vedette où d'abord il s'était porté; l'explique aussi la cordiale banalité de sa figure qui, d'un coup, se découvre à nous tout entière et ne signifie jamais rien de plus que ce qu'elle a d'abord annoncé. Tandis qu'en Baudelaire on entrevoyait une complexité déconcertante, une cabale de contradictions bizarres, d'antagonismes presque absurdes et qui pouvaient passer pour feints d'autant plus facilement qu'il connaissait aussi la feinte.

Je ne jurerais pas que Baudelaire, par ailleurs si perspicace, ne se méprît pas un peu sur sa propre valeur, sur ce qui faisait sa valeur. Il travaillait, et pas toujours consciemment, au malentendu qui l'isolait dans son époque; il y travaillait d'autant mieux que ce malentendu prenait déjà naissance en lui-même. Les notes intimes qu'on publia posthumément sont à cet égard douloureusement révélatrices : Baudelaire certes sentait sa nouveauté essentielle, mais il ne parvenait pas à se la définir parfaitement. Dès qu'il parle de lui-même, cet artiste incomparablement habile, c'est avec une gaucherie qui étonne. Il manque irrémédiablement d'orgueil; au point qu'il compte avec les sots, sans cesse, soit pour les étonner, soit pour les

scandaliser, soit enfin pour leur dire qu'il ne compte absolument pas avec eux.

« Ce n'est pas pour mes femmes, mes filles ou mes sœurs, que ce livre a été écrit », dit-il en parlant des Fleurs du Mal. Quel besoin de nous en avertir ? Pourquoi cette phrase ? Oh ! simplement pour le plaisir d'affronter la morale bourgeoise avec ce mot « mes femmes », glissé là comme négligemment, auquel il tient pourtant, puisque dans son journal intime nous retrouvons : « Cela ne pourra pas scandaliser mes femmes, mes filles, ni mes sœurs. »

Ces feintes de parade au delà desquelles Baudelaire savait mettre à l'abri sa ferveur, indisposèrent certains lecteurs, et d'autant plus violemment que certains admirateurs de la première heure s'extasiaient davantage à propos de ces feintes mêmes. De ses admirateurs surtout il éprouvait le besoin de se garer.

Enterrant ces façons avec les procédés romantiques, on croyait se débarrasser de lui tout entier... Il reparaît, dépouillé de fards, rajeuni. Il s'y est pris de telle sorte qu'on l'entend aujourd'hui bien mieux qu'on ne faisait à son époque. A voix basse, à présent il converse avec chacun de nous. Certainement, et c'est là que s'avère sa puissance, il quête et obtient du lecteur une sorte de connivence et presque de collaboration.

« Le premier, dit Laforgue, il se raconta sur un mode modéré de confessionnal et ne prit pas l'air inspiré. » C'est par là qu'il rappelle Racine ; le choix des mots, chez Baudelaire, peut être plus inquiet et de prétention plus subtile : je dis que le son de la voix est le même ; au lieu de donner à leur souffle, à la manière de Corneille ou de Hugo, le plus de sonorité possible, l'un et l'autre parlent à mi-voix ; de sorte que nous les écoutons longuement.

Quelles inquiétantes sincérités, attentive à ce chant

discret, découvre bientôt l'âme amie ! Issue d'intimes contradictions, l'antithèse chez Baudelaire n'est plus seulement extérieure et verbale, procédé d'art à la manière de Hugo ; mais loyale. Elle éclôt spontanément dans ce cœur catholique, qui ne connaît pas une émotion dont les contours aussitôt ne s'évadent, que ne double aussitôt son contraire, comme une ombre, ou mieux : comme un reflet dans la dualité de ce cœur. C'est ainsi que partout en ses vers la douleur reste mêlée de joie, la confiance de doute, la gaîté de mélancolie, et qu'il cherche inquiètement dans l'horrible un tempérament de l'amour.

Mais l'angoisse de Baudelaire est de nature plus secrète encore... Ici je vais, en apparence, perdre de vue sa poésie ; mais où trouver, sinon dans l'âme du poète, l'excuse et la dictée d'une mélodie si fidèle ?

On vient nous répéter souvent qu'il n'y a rien de nouveau dans l'homme.Peut-être ; mais tout ce qu'il y a dans l'homme on ne l'a sans doute pas découvert. Oui, je me persuade avec tremblement que bien des trouvailles restent à faire, et que les cadres de l'ancienne psychologie, d'après lesquels nous jugeons, pensons, agissons même, avons agi jusqu'à ce jour, paraîtront bientôt plus artificiels et périmés que les cadres de l'ancienne chimie depuis la découverte du radium. Si maintenant les chimistes en viennent à nous parler de la décomposition des corps simples, comment ne serions-nous pas tentés, « nous autres psychologues », d'envisager la décomposition des sentiments simples ? Ce qui permet de croire aux sentiments simples, c'est une façon simple de considérer les sentiments.

Qu'il existe — en regard de cette force de cohésion qui maintient l'individu conséquent avec soi-même, et par quoi, comme disait Spinoza, « l'individu tend à persévérer dans son être » — une autre force, centrifuge et désagrégeante,

par quoi l'individu tende à se diviser, à se dissocier, à se risquer, à se jouer, à se perdre..., je n'irai pas jusqu'à dire que Baudelaire l'ait aussi nettement pressenti que Dostoïewsky, par exemple; mais je ne lis pas sans un frisson de reconnaissance et d'effroi ces quelques phrases de son journal intime : *Le goût de la concentration productive doit remplacer, chez un homme mûr, le goût de la déperdition,* — ou encore : *de la vaporisation et de la centralisation du moi. Tout est là,* — ou encore : *Il y a dans tout homme, à toute heure, deux postulations* SIMULTANÉES (tout l'intérêt de la phrase est dans ce mot) : *l'une vers Dieu, l'autre vers Satan.* — Ne sont-ce pas là des traces de ce radium infiniment précieux, au contact de quoi les anciennes théories, lois, conventions et prétentions de l'âme, toutes, se volatilisent ?

Je n'affirmerai pas que les trois parcelles que je viens d'isoler soient les seules de son œuvre en prose; du moins peut-on dire que son œuvre poétique entière en reste perceptiblement impressionnée.

Et rien de tout cela ne suffit à faire de Baudelaire l'artiste incomparable que nous louons. Tout au contraire l'admirable, c'est qu'il soit resté, malgré tout cela, cet artiste. Comme dit magnifiquement Barbey d'Aurevilly, dans le bel article qui nous console du silence de Sainte-Beuve : « L'artiste n'a pas été trop vaincu. »

(*Fleurs du Mal*, Pelletan, 1917).

PRÉFACE A *ARMANCE*

PRÉFACE A *ARMANCE* [1]

Pour bien parler de Stendhal, il faudrait un peu sa manière. A l'en croire, c'est presque toujours par ennui qu'il écrit; mais, si vif est le plaisir qu'il y prend, nous ne connaissons jamais avec lui cet ennui qui précède, mais uniquement le plaisir. Nulle contention; il ne dit jamais rien qu'à l'instant qu'il lui plaît, c'est-à-dire avec le moins d'effort. Comme d'autres à la paresse, il s'abandonne à la pensée. S'il est logique, c'est naturellement et par santé d'esprit; il ne prétend pas l'être, ne prétendant à rien; et s'il cesse d'être logique, c'est alors qu'il nous amuse le plus, car alors sa passion l'emporte et cette sensibilité qu'il a plus exquise que la raison, et car la logique appartient à tous, tandis que cette sensibilité n'appartient qu'à lui et que c'est lui surtout, qu'à travers tout ce qu'il dit, nous aimons. C'est au point que nous ne lui en voulons point s'il se trompe et si nous ne pouvons épouser ses goûts. Mais il tient à ceux-ci, et je ne sais ce qui l'étonnerait le plus, s'il revenait sur terre aujourd'hui : du discrédit où sont tombées presque toutes les œuvres d'art qu'il prônait, opéras, tableaux, statues, poèmes — ou de l'insigne faveur où l'on tient ses propres écrits. Je sais bien qu'il espérait être lu plus tard; mais pouvait-il entrevoir — et ce ton naturel, ne l'eût-il pas perdu s'il avait pressenti — que l'on rechercherait ses moindres traits de plume avec une sorte de dévotion méticuleuse que seul Baudelaire devait

[1] Cette préface a été écrite pour l'édition des œuvres complètes de Stendhal (Champion).

connaître avec lui de nos jours, comme aussi, seul avec lui, Baudelaire avait connu de la part de ses contemporains un aussi injuste déni; pouvait-il entrevoir enfin que, parmi tant de décombres, son œuvre sans artifice et sans fard nous sourirait aujourd'hui avec une grâce si jeune? Qu'après avoir extrait de son œuvre tout ce qu'elle enfermait de consciente théorie, Taine nous en ait si peu dégoûtés, et que nous sachions y trouver un enseignement tout autre, plus secret et comme expurgé...

Il me plaît d'avoir été invité à parler précisément d'*Armance*. On a laissé ce livre, jusqu'à présent, un peu à l'écart; injustement, me paraît-il. Les admirations se portent vers *Le Rouge et le Noir*, vers *La Chartreuse*, vers *Lucien Leuwen* même, ou vers cet incomparable *Henri Brulard* pour lequel il me semble, chaque fois que je le relis, que je sacrifierais tout le reste. Et pourtant je sais certains littérateurs, non des moindres, qui gardèrent pour *Armance* une sorte de prédilection. Mais pour le commun des lecteurs, et même des Stendhaliens, *Armance* ne s'est pas encore bien relevé du jugement de Sainte-Beuve : « ce roman, énigmatique par le fond et sans vérité dans le détail, n'annonçait nulle invention et nul génie. »

Il faut avouer que le livre est déconcertant. L'intrigue ne se joue pas seulement entre les personnages, mais surtout entre l'auteur et le lecteur; pour un peu je dirais qu'elle se joue du lecteur. A lire *Armance* distraitement, on n'y voit d'abord qu'une idylle; que l'on s'y tienne, et l'on est dupe; on le sent vaguement; cela gêne. Il y faut une explication, que je me trouverais bien hardi de proposer, si précisément je n'étais aidé par Stendhal lui-même : certaine lettre de lui à Mérimée nous donnera la clef d'*Armance*, le mot de cette énigme que le livre propose au lecteur. Tant que ce mot nous manque, le caractère

d'Octave, le héros du roman, reste incompréhensible; grâce à ce mot, tout s'éclaire : cet amoureux héros est un impuissant.

Impuissant; ses gestes, ses actions le laissaient entendre; mais on pouvait douter, car le roman entretient savamment le mystère. Par deux fois Octave est près de livrer son secret à celle qu'il faut bien pourtant appeler sa maîtresse; mais d'abord le cœur lui manque et plutôt que d'avouer *cela*, il sert, en aliment à la curiosité qu'il éveille, un autre secret, honteux, mais moins infamant à ses yeux, une faute ancienne, imaginaire ou réelle et « dit à son amie que, dans sa jeunesse, il avait eu la passion de voler »; mais l'on sent bien que ce n'est là qu'une feinte, qui pourtant suffit à bouleverser Armance et à désorienter le lecteur.

Et plus tard : — « Eh bien ! dit Octave en s'arrêtant, se tournant vers elle et la regardant fixement, non plus comme un amant, mais de façon à voir ce qu'elle allait penser, vous saurez tout; la mort me serait moins pénible que le récit que je dois vous faire, mais aussi je vous aime bien plus que la vie. Ai-je besoin de vous jurer non plus comme votre amant (et dans ce moment ses regards n'étaient plus en effet ceux d'un amant) mais en honnête homme et comme je le jurerais à monsieur votre père si la bonté du ciel nous l'eût conservé, ai-je besoin de vous jurer que je vous aime uniquement au monde, comme jamais je n'ai aimé, comme jamais je n'aimerai ? Etre séparé de vous serait la mort pour moi et cent fois pis que la mort; mais j'ai un secret affreux que jamais je n'ai confié à personne, ce secret va vous expliquer mes fatales bizarreries. »

Ce secret, pourtant, il ne le dit pas encore; il trouve plus expédient de l'écrire. Mais la lettre ne parvient pas

à Armance; elle ne connaîtra jamais ce secret — non plus que le lecteur, s'il n'a pas su le deviner.

En plus de la lettre explicative à Mérimée, nous avons, pour nous éclairer, un exemplaire d'*Armance*, interfolié par Stendhal lui-même, où nous pouvons lire, en regard de cette phrase du livre : « Je l'aimerais ! moi, malheureux », cette indication manuscrite : « Essayer de faire deviner *l'impuissance*, mettre ici : et comment en serais-je aimé. » (p. 51.)

Et plus loin (p. 87) après : « Il avait ce sentiment (l'amour) en horreur » : « Il s'était juré mille fois depuis quatre ans que jamais il n'aimerait. Cette obligation de ne pas aimer était la base de toute sa conduite et la grande affaire de sa vie. »

Ainsi l'impuissance d'Octave n'est jamais précisément dénoncée; sous-entendue sans cesse, elle provoque chez le héros telle attitude et tels gestes qui ne sont explicables qu'en la présupposant. Faire deviner cette impuissance est, pourrait-on dire, la proposition même du livre et je n'en connais pas qui demande du lecteur une collaboration plus subtile; à vrai dire, ce n'est qu'une fois renseigné et qu'en le relisant que l'on comprend la pleine signification de certaines indications, où d'abord l'on n'entendait pas malice; de cette épigraphe de Marlowe, par exemple, placée en tête du deuxième chapitre :

> « Melancholy mark'd him for her own, whose ambitious heart overates (*sic*) the happiness he cannot enjoy ».

que traduit presque textuellement, au chapitre suivant, cette remarque : « Une imagination passionnée le portait à s'exagérer le bonheur dont il ne pouvait jouir » — phrase

exquise, mais qui pourrait convenir aussi bien à tout être de disposition un peu romantique ; et si, s'appliquant à Octave, elle prend un sens plus concret, plus précis, nous n'en sommes pas d'abord avertis [1]. De même, lorsque Stendhal écrit (p. 30) en parlant d'Octave : « Il ne lui manquait qu'une âme commune », ce n'est que par la suite que nous comprenons qu'il veut dire : avec une âme vulgaire, ce secret l'aurait moins tourmenté.

Cette explication que, tout le long du livre nous attendons, Stendhal sait parfaitement bien qu'elle nous manque et qu'il devrait nous la donner ; mais, avoue-t-il en note (le 26 mai 1828) : « Je ne puis trouver la manière de dire cela honnêtement dans l'ouvrage ; *plutôt dans la préface* ». De tous les livres de Stendhal aucun n'avait donc tant besoin d'être préfacé, que celui-ci ; si l'on va trouver que peut-être j'insiste un peu trop, les mots que je viens de citer sont mon excuse.

Ainsi, dans son premier roman, (et d'abord il importe de remarquer que Stendhal, en 1827, a déjà quarante-quatre ans lorsqu'il l'écrit, et que ce premier roman est déjà son septième ouvrage) Stendhal nous propose un « cas » : celui d'un impuissant ; et ce qui peut sembler paradoxal : d'un impuissant amoureux. Serait-ce donc qu'il trouvait paradoxale au contraire la théorie de son maître Cabanis : « C'est l'humeur séminale elle seule, qui... » plus tard reprise par M. de Gourmont, qui lui aussi se refuse à voir dans le sentiment de l'amour rien qui ne soit dicté par

[1] « Dominé par une mélancolie profonde et surtout sans confident (Stendhal avait d'abord écrit, puis biffé : dont personne n'avait le secret) — Octave semblait misanthrope avant l'âge. Comme il ne pouvait songer à certain bonheur qu'il se figurait extrême, son imagination ne voyait plus dans la vie aucun plaisir, ni rien qui lui semblât valoir la peine de vivre », — lisons-nous sur une interfeuille.

cette humeur, et qui ne trouve dans l'acte de procréation son appel et sa fin dernière. A cette thèse vraiment primaire, le personnage d'Octave oppose un démenti formel. Et comme il sied que le sentiment de l'amour trouve en l'obstacle et la contrainte l'occasion de sa connaissance et de son exagération, il semble que Stendhal ait voulu nous montrer que l'amour le plus vif sera celui qu'insurgera la traverse la plus profonde : de tous les amoureux de Stendhal, voici le plus fervent peut-être.

L'obstacle n'est pas extérieur ou moral; il est dans la constitution même. Octave aime, et d'autant plus passionnément qu'il sait qu'il ne devrait pas aimer, qu'il aime désespérément, en dépit de lui, du serment qu'il s'est fait de n'aimer jamais, sachant bien qu'il ne peut brûler que d'une flamme toute mystique et que, ô honte ! sa chair doit rester sourde et ne répondre point à l'appel; sachant qu'il doit décevoir l'être aimé.

Il fallait, pour donner à ce drame son éloquence la plus pleine, douer Octave des scrupules les plus exquis; car, avec « une âme commune », Octave eût pu tricher — Stendhal le note; et, comme tout, dans le caractère de son héros, s'éclaire, après que nous connaissons son secret, nous comprenons pourquoi Stendhal insiste à ce point sur ce « sentiment du devoir » qui domine toutes ses pensées : Octave ne consent à envisager le mariage et l'amour qu'avec toutes les obligations qu'ils entraînent — obligations qu'il sait bien qu'il ne peut tenir. Nous comprenons alors pourquoi, d'abord, Octave songeait à se faire prêtre, non poussé par aucune vocation religieuse, mais lâchement et comme pour dissimuler sous la règle la cause d'un célibat forcé. Nous comprenons enfin ces pages, parmi les plus mystérieuses et les plus intéressantes du livre, où il nous est parlé des mauvaises fréquentations d'Octave, alors qu'il est le

plus amoureux de Mademoiselle de Zohiloff; nous comprenons qu'il cherche auprès des femmes de mœurs faciles, de ces femmes « dont la vue est une tache », la possibilité d'expériences qui enfin le rassurent, ou qui confirment la raison de son désespoir.

Ainsi donc l'impuissant peut être amoureux. Stendhal admet ici une distinction possible entre deux éléments que l'amour d'ordinaire réunit. La division, si manque l'un des deux éléments, est fatale; mais combien n'est-elle pas plus remarquable encore, lorsqu'elle n'est pas obtenue par défaut. Je ne sache pas qu'elle puisse être plus nettement et mieux établie que dans l'admirable roman où Fielding fait *Tom Jones*, son héros, culbuter sur sa route les filles d'auberge et montre celui-ci d'autant plus paillard que d'autre part il est plus amoureux. « La délicatesse de votre sexe, dit-il à Sophie, son intacte maîtresse, ne peut comprendre la grossièreté du nôtre, ni combien les désirs du corps ont peu de rapports avec les sentiments du cœur [1] ». Il n'y a plus seulement ici distinction, mais dissociation, divergence. Tout le roman de Fielding semble la mise en action de ce naïf divorce; il s'achève au moment de la réconciliation, dans le mariage, de l'amour pur et du désir charnel.

Victor Hugo lui-même, pourtant si médiocre psychologue, ne dit-il pas également que Marius (dans les *Misérables*) irait plus volontiers chez les filles qu'il ne soulèverait seulement du regard le bas de la jupe de Cosette ? Car, écrit exquisement Louise Labé, dans son *débat de Folie et d'Amour* (Discours III) « la lubricité et ardeur de reins n'a rien de commun, ou que bien peu, avec Amour ». C'est donc là ce qui fait que l'impuissant est capable de l'amour le plus fervent et le plus tendre; plus fervent

[1] *Tom Jones*, livre XVIIIe, chap. XII.

même que celui des amants ordinaires, précisément parce que cet amour est contrarié dans son essence même, et plus constant aussi parce qu'aucun échappement ne lui est accordé par quoi le retombement soit à craindre — car, si la satisfaction du désir peut parfois aiguiser l'amour, plus souvent elle l'exténue — et parce qu'aussi bien son amour est de ceux sur qui le temps n'a pas de prise.

Cette dissociation, Stendhal l'a connue par lui-même. Sa carrière amoureuse déjà longue (car il a quarante-quatre ans lorsqu'il écrit *Armance*) ne nous présente que de rares exemples de fusion des sens et de l'âme. Le plus souvent, il se montre, ou sentimental, ou cynique. Lorsque, dans *Henri Brulard*, se remémorant ses maîtresses, nous le voyons inscrire sur le sable les initiales de treize noms, (et, par une amoureuse inadvertance, il trace par deux fois celles d'Angela Pietragrua) c'est pour l'entendre ensuite avouer : « La plupart de ces êtres charmants ne m'ont point honoré de leurs bontés; mais elles ont à la lettre occupé toute ma vie. A elles ont succédé mes ouvrages [1]. » Et il ajoute : « Dans le fait, je n'ai eu que six femmes que j'ai aimées »; et si l'on ne veut compter que les « succès », on est forcé de ramener ce chiffre à quatre. Pour quelqu'un qui faisait du plaisir la grande affaire de sa vie, il faut avouer que c'est peu. Ceci s'explique : car sans doute Stendhal n'était guère séduisant; physiquement du moins. Il ne s'y méprend pas. « Heureux, écrit-il, j'aurais été charmant. Non pas par la figure assurément et par les manières, mais par le cœur, j'eusse pu être charmant pour une femme sensible. » Mais, à cet âge où, plein de flamme, il semble

[1] *Armance*, comme ses livres précédents, fut écrit pour se consoler et se distraire d'une sorte de désespoir amoureux, sitôt après l'abandon de Madame Curial (cette Clémentine, qu'il appelle souvent « Mento ») — « désespoir où je passai les premiers mois de cette année fatale » (1826), nous dit-il.

qu'il aurait pu le mieux séduire, il ne connaît que rebuffades, il avoue : « J'ai donc passé sans femmes les deux ou trois ans où mon tempérament a été le plus vif ».

Non seulement Stendhal a connu par lui-même cette dissociation de l'amour et du plaisir [1], mais il sait fort bien que l'excès de l'amour peut aller jusqu'à l'inhibition, sinon proprement du désir, du moins des réflexes physiologiques qui nous mettent à même de le satisfaire. Dans un dernier chapitre de l'*Amour*, après avoir noté cette phrase de Montaigne : « Ce malheur (le « fiasco ») n'est à craindre qu'aux entreprises où notre âme se trouve outre mesure tendue de désirs et de respect » ... il ajoute : « S'il entre un grain de passion dans le cœur, il entre un grain de fiasco possible ».

Or l'amour-propre d'Octave ne supporte pas l'idée du fiasco ; que son impuissance soit incurable ou passagère, il pressent bien que, s'il est une femme au monde incapable d'éveiller sa chair, c'est bien celle précisément qu'il idolâtre ; tandis qu'il peut encore espérer de réussir auprès des filles.

Une autre considération sans doute le retient dans leur société : il préfère la réputation d'un débauché, à celle de ne pouvoir point l'être. « Le scandale incroyable de votre prétendue conduite vous *aurait* valu une célébrité malheureuse parmi ce que Paris renferme de jeunes gens du plus mauvais ton », dit Armance à Octave, et le conditionnel qu'elle emploie n'est là que pour indiquer qu'elle doute encore ; elle attend d'Octave une protestation, mais Octave ne peut nier et, tout en « remarquant avec délices que la voix d'Armance tremblait » lorsqu'elle lui rapporte ces

[1] Le 25 février 1828, il écrit, en note du chap. XVII d'*Armance* : « Je relis ce chapitre, qui me semble vrai ; et pour l'écrire, *il faut l'avoir senti.* »

propos qu'elle entendit tenir sur lui : « Tout ce qu'on vous a dit est vrai, lui dit-il enfin, mais ne le sera plus à l'avenir. Je ne reparaîtrai pas dans ces lieux où jamais on n'aurait dû voir votre ami » — soit que son amour pour Armance l'emporte, et la crainte de la chagriner; soit qu'il n'ait en effet plus rien à y faire, ayant à la fois acquis la confirmation de son impuissance et la réputation mensongère qu'il souhaitait pour la masquer.

Ainsi, Stendhal, sans insister sur la nature de cette impuissance, nous laisse cependant comprendre que rien n'en apparaît au dehors, qu'elle n'est, à proprement parler, pas organique et qu'elle comporte les attributs extérieurs de la virilité. Car l'on croit trop souvent que, nécessairement, un efféminement général l'accompagne, qu'elle se lit sur les traits d'un visage demeuré glabre, qu'elle s'entend dans le soprano de la voix. Mais, dans la mécanique de l'amour, assez nombreux sont les rouages; et ceux du corps peuvent être en parfait état, la belle avance ! si leur fonctionnement reste insoumis à ceux de l'âme, si l'embrayage ne se fait pas.

Des quelques « babylans » (pour reprendre le mot de Stendhal) dont j'ai reçu les confidences, le cas le plus douloureux — qui pourrait bien être celui d'Octave, et c'est pourquoi je le rapporte ici — me paraît être celui d'un jeune homme parfaitement normal d'apparence et physiologiquement complet; mais incapable de volupté. Le seul échappement qui lui restât permis, c'était durant le sommeil, insensible, et dont il ne devenait conscient qu'au réveil. Le plaisir demeurait pour lui la *terra ignota* à laquelle il rêvait sans cesse, qu'il s'efforçait en vain d'atteindre, et vers quoi l'attiraient les récits complaisants des voyageurs. Comme il me suppliait de l'aider à trouver quelque remède à ses angoisses, je le confiai aux soins d'une petite actrice

fort experte; mais qui je crois n'en put rien tirer. Il aurait fallu s'y prendre plus tôt.

— Mais, direz-vous avec Cabanis, si vous consentez qu'Octave puisse être physiologiquement complet, de sorte que la cause de son *babylanisme* ne doive point être cherchée dans une insuffisance organique, mais bien dans l'inobéissance de l'organe aux incitations du désir, c'est donc que vous reconnaissez, malgré ce que vous avanciez d'abord, qu'à l'humeur séminale encore est due la mystérieuse ébriété de l'âme ? — Je réponds à ceci que la cause de l'impuissance peut aussi bien résider dans le défaut même du désir; que du reste il n'a jamais été dans ma pensée de prétendre nier l'action de ladite humeur sur notre âme; que ce qu'il m'importait de constater, c'est seulement que l'exigence de cette humeur peut s'exercer indépendamment de l'amour, alors même que d'abord elle l'éveille; que l'amour peut parfois s'émanciper d'elle, et même s'exalter d'autant plus qu'il ne tend plus à la possession charnelle. Il y aurait encore beaucoup à dire à ce sujet...

La constante préoccupation de l'impuissant étant de cacher son secret aux yeux de tous, — à quoi le plus souvent il est habile, et d'autant plus aisément il y parvient, que les hommes, sur ce point, sont prompts à s'en laisser accroire, et qu'ils se plaisent à imaginer, dans toute fréquentation d'homme à femme, des intrigues et des dessous par quoi leur propre salacité se trouve encouragée et flattée, au point qu'il est toujours plus facile de faire croire qu'une femme est votre maîtresse, que, si elle l'est vraiment, de le cacher — de tout ce que dessus il ressort que les Babylans sont fort malaisés à reconnaître, et, partant, beaucoup plus nombreux qu'on ne croit.

Si nombreux, pourtant, que soient les Babylans, et quand ils le seraient plus encore, le cas d'Octave n'en reste pas

moins *spécial*. Et ce mot, dès qu'on l'applique aux choses de l'amour, son sens étroit se rétrécit encore; au point que d'ordinaire le public et les critiques n'accordent pas volontiers au romancier le droit d'occuper ce réduit. La moindre anomalie que manifeste le héros dans ses rapports avec la femme l'exclut, semble-t-il, du commun de l'humanité qui seul ait droit de nous intéresser. Au point de vue littéraire, il est forclos. Et j'admire donc que Stendhal, pour son premier roman, fasse choix d'un sujet semblable. Toutefois il ne me paraît point que ce qui l'attire ici ce soit *l'anormal ;* non, mais bien le *particulier*.

Et c'est par là qu'il se sépare, s'oppose même à Marivaux, à qui, tout en relisant *Armance*, je songeais irrésistiblement. Nous retrouvons ici le thème favori de son théâtre : la surprise par l'amour et la lente conquête d'un cœur qui se défend d'aimer; et même cette naïveté de l'amant, qui ne prend conscience de ses sentiments que lorsqu'un tiers les lui révèle : « Ce mot imprévu (de la Comtesse d'Aumale) en découvrant à Octave le véritable sentiment de son cœur... »; nous retrouvons sa délicatesse, sa subtilité, la même « sorte de noblesse tendre » [1], presque parfois son tour d'esprit... Mais ce rapprochement ne me plaît que pour m'aider mieux à sentir une différence essentielle : tandis que Marivaux (et c'est par là qu'il m'exaspère) promène ses héros, dépersonnalisés jusqu'à l'abstrait, dans un pays du Tendre dont la carte puisse servir indifféremment à n'importe qui, l'itinéraire d'Octave ne saurait être suivi que par lui seul; l'un procède du général et déduit, l'autre induit et, s'il cherche la règle, c'est en partant d'un cas unique, particulier jusqu'à l'anomalie [2].

[1] *Armance*, chap. VIII, p. 65.

[2] Que chacun soit plus précieux que tous, je ne prétends nullement que Stendhal ait été le premier à le penser. Cette grande vérité psychologique, que déjà nous enseignait l'Evangile, nous

Si clair que nous paraisse à présent ce roman — et j'aurais dû dire encore que, de tous les livres de Stendhal, je tiens celui-ci pour le plus délicat et le plus joliment écrit — il nous laisse pourtant insatisfait. Du moment que Stendhal abordait ce sujet scabreux, on eût souhaité le lui voir traiter jusqu'au bout; or il semble qu'au dernier moment le cœur lui manque, qu'il recule devant la dernière question, la plus importante sans doute; en fin de compte, il l'escamote; il nous laisse nous demander : Comment Armance eût-elle accueilli la confession d'Octave? C'est bien là que nous l'attendions. Devant l'insuffisance de son amant, que peut devenir l'amour d'une maîtresse?

La lettre à Mérimée nous renseigne encore sur ce point, et l'on y voit que cette question, pour être éludée dans le livre, n'en a pas moins préoccupé Stendhal. Cette lettre laisse entrevoir, par delà le mariage, deux solutions. — A supposer qu'Octave ne se tue point, ce qui tout de même est l'échappatoire la plus simple, et celle que Stendhal met en avant d'abord; car, dit-il « le vrai Babylan

la retrouvons plus ou moins formulée dans Montaigne, dans Retz, dans Saint-Simon, dans Montesquieu, dans Rousseau. (Je ne considère ici que la littérature française). Mais jusqu'à Stendhal, et l'on pourrait dire : jusqu'au romantisme, l'étude de l'homme occupe plus que l'étude des hommes. Molière trace des *types* bien plutôt que des caractères, ainsi que La Bruyère, le plus souvent, malgré le titre de son ouvrage. Si Racine a tendance à individualiser ses héros, Corneille, par contre, et Voltaire plus tard, généralisent. La Rochefoucauld, en dépit de sa subtilité, cherche à nous proposer une sorte de canon intime — et tout le grand siècle avec lui — une image de l'homme exemplaire, dont toutes les réactions affectives, toutes les passions, puissent en quelque sorte se codifier. Et je sais bien qu'il ne serait pas malaisé de trouver dans le petit livre des *Maximes* quelques remarques particulières, tout de même que, dans l'œuvre de Stendhal, maintes constatations d'ordre général, mais il n'est peut-être pas imprudent d'avancer que le besoin de généralisation chez le premier, de discrimination chez le second, l'emporte — et de différencier, sinon toujours les individus, du moins, comme déjà nous y invitait Montesquieu, les peuples, les races, les pays.

doit se tuer pour ne pas avoir l'embarras de faire un aveu ».

La première solution, celle du substitut, du « beau paysan » qui, le moment venu, « moyennant un sequin », prendrait la place du mari, semble trouver quelque appui dans une singulière phrase de Fielding : « Ce degré raffiné de l'amour platonique, de la passion complètement dépouillée de tout caractère charnel, devenue purement et entièrement spirituelle, est le privilège des femmes. Combien d'entre elles n'ai-je pas entendues déclarer (et certainement avec la plus grande sincérité) qu'elles seraient toutes prêtes à concéder à un rival la place de l'amant, si l'intérêt de celui-ci exigeait un tel sacrifice. D'où je dois conclure que cette forme de l'amour est dans la Nature — encore, ajoute Fielding, que je ne puisse affirmer d'en avoir jamais rencontré d'exemple » (*Tom Jones*, livre XVI, chap. 5). Au reste je me persuade mal qu'Armance, telle que nous l'a peinte Stendhal, se fût accommodée de cette substitution ; non plus que de la seconde solution qu'il propose : celle des tricheries, des pis-aller. Ajouterai-je que je me méfie beaucoup de cette lettre à Mérimée : il me paraît, je m'entends avec plus d'un Stendhalien sur ce point, que Stendhal y affecte un cynisme excessif, qu'il estime de nature à plaire à son correspondant et à remporter cette sorte de considération que ses écrits, jusqu'alors, ne semblaient point suffire à lui valoir.

Reste la solution de saint Alexis : la fuite. Que l'on m'entende : je ne prétends nullement assimiler au cas d'Octave celui d'Alexis: je dis simplement qu'un babylan mystique n'eût pas agi différemment.

Mais pourquoi chercher une solution : la vie nous propose quantité de situations qui proprement sont insolubles et que seule la mort peut dénouer, après un long temps d'inquiétude et de tourment. J'imagine Octave

épousant Armance; j'imagine celle-ci perplexe d'abord, puis douloureusement résignée (et je ne parle ici que de la résignation amoureuse; mais pour nombre de femmes le renoncement à la maternité qui s'ensuit est plus cruel encore, sans doute, et plus durablement). J'imagine Octave moins aisément résigné qu'Armance, ou plutôt : moins profondément, se représentant sans cesse ce dont il la prive, et, qui pis est, le lui représentant. J'imagine les vains essais, les protestations dont l'amour est prodigue, les doutes, puis, l'âge venant, et à supposer que leur amour perdure, la lente épuration de cet amour, dernier terme et très incertainement atteint, que parodie l'accoutumance.

A moins qu'ils n'arrivent l'un et l'autre sans trop de peine à cette sagesse de ne s'exagérer point trop l'importance de ce qui leur est refusé et de se persuader que l'amour le plus profond n'est point nécessairement lié à la chair. Peut-être même en viendront-ils alors à se féliciter de ce que leur amour, pur de tout alliage charnel, ignorant cet excès d'ardeur que la vapeur des sens attise, ignore à la fois sa brûlure, et de ce que la nature, en leur interdisant certaines félicités, leur permette d'éluder cette géhenne qui les suit

« *to shun the heaven that leads men to this hell* »

s'il faut en croire Shakespeare.

Car je songe à la terrible phrase de Tolstoï, que Gorki nous rapporte : « L'homme survit à des tremblements de terre, aux épidémies, aux horreurs de la maladie, et à toutes les agonies de l'âme; mais de tous temps la tragédie qui l'a tourmenté, qui le tourmente et qui le tourmentera le plus, c'est — et ce sera — la tragédie de l'alcôve [1] ».

[1] *Souvenirs sur Tolstoï*, par Maxime Gorki (*Nouvelle Revue française* du 1er déc. 1920).

PRÉFACE A LA *DAME DE PIQUE*

PRÉFACE A LA *DAME DE PIQUE*[1]

Les lettrés français connaissent déjà la *Dame de Pique* de Pouchkine par la traduction que nous en donna Mérimée. Il pourrait paraître impertinent d'en offrir aujourd'hui une version nouvelle; et je ne doute pas que la première ne paraisse plus élégante que celle-ci, qui n'a d'autre mérite que sa très scrupuleuse exactitude. C'est là sa raison d'être. Le souci d'expliquer et de parfaire invita Mérimée à émousser quelque peu les crêtes cristallines de ce récit. Nous nous sommes défendu d'ajouter rien au style net et dépouillé de Pouchkine, dont la grâce est sveltesse et qui vibre comme une corde tendue. Quand il dit : « Hermann frémissait comme un tigre », Mérimée ajoute : « à l'affût ». Quand il penche Lisaveta sur un livre, Mérimée dit : « gracieusement ». Cet écrivain charmant marque ainsi sa manière, et si certains lui reprochent sa sècheresse, l'on voit ici que ce reproche est mal fondé, ou du moins ce n'est qu'en regard du style fardé des écrivains de cette époque que le style de Mérimée peut nous paraître si dépouillé. La netteté de Pouchkine, tout au contraire, le gêne, et rien mieux que l'étude de cette traduction ne nous instruit. « Les poètes, écrivait Pouchkine, pèchent souvent par défaut de simplicité et de vérité, ils poursuivent toutes sortes d'effets extérieurs. Cette recherche de la forme les entraîne vers l'exagération et l'emphase ». Il reprochait à Hugo, que pourtant il admirait, son absence de simplicité. « La vie lui manque, écrivait-il, autrement dit : la vérité. »

[1] Editions de la Pléiade. J. Schiffrin. 1923.

L'étrangeté de la plupart des écrivains russes, et des plus grands, étonne souvent le lecteur français et même, parfois, le rebute; la non-étrangeté de Pouchkine, je l'avoue, me déconcerte bien davantage. Ou du moins ce qui me déconcerte, c'est d'entendre Dostoïewsky, ce génie si prodigieusement distant de nous — malgré toutes les affinités secrètes que certains d'entre nous peuvent découvrir dans son œuvre profondément humaine — considérer Pouchkine comme le plus national de tous les écrivains russes qui l'ont précédé. En vain chercherions-nous ici ce que nous avons coutume de considérer comme spécifiquement russe : désordre, pénombre, surabondance, désarroi. Dans la plupart des œuvres de Pouchkine, tout est clarté, équilibre, harmonie. Nulle amertume, nul pessimisme résigné; mais un amour profond, peut-être même un peu sauvage, pour toutes les joies, toutes les voluptés de la vie — que tempère sans cesse l'exigence de son culte pour la beauté.

Russe? Oui, sans doute; mais c'est qu'alors nous nous faisions des Russes une idée fausse. Épris dès sa jeunesse de l'art antique, Pouchkine traduit Anacréon, Athénée, Xénophon, Catulle, Horace. Il écrit en 1834 : « Tout Européen cultivé doit avoir une idée suffisante et claire des œuvres immortelles de l'antiquité ». Il admire également les grandes œuvres de la littérature française et anglaise. A trente-deux ans, il écrit à Tchaadaïev, en français : « Je vous parlerai la langue de l'Europe, elle m'est plus familière que la nôtre ». Il imite Chénier, Byron. Il imite sans cesse, et semble n'avoir pas de plus grande joie que celle de se perdre et de se dépersonnaliser. « Voyez ces scènes de *Faust*, du *Chevalier Avare*, etc. Relisez le *Don Juan* et s'il n'y avait pas de signature, dit Dostoïewsky, vous ne devineriez jamais que cela n'est pas écrit par un Espagnol.

Dans le *Festin pendant la peste*, vous entendez le génie même de l'Angleterre. »

Ce qui paraît à Dostoïewsky si profondément russe dans le limpide génie de Pouchkine, c'est précisément cette universalité même, cette singulière faculté de se perdre pour ne se retrouver qu'en autrui. « La littérature européenne, dit-il, nous offre des génies comme Shakespeare, Cervantes, Schiller. Mais montrez-moi, ne fût-ce qu'un seul parmi tous qui possède au même degré que Pouchkine la capacité de cette compréhension universelle ». Et encore : « Pouchkine fut le seul parmi les poètes, qui ait réussi à s'incarner dans l'âme des autres poètes ». Or, affirme Dostoïewsky, c'est à son caractère profondément russe que Pouchkine doit son universalité, car « la mission de chaque Russe est sans doute une mission universelle ». — « Devenir un vrai Russe, ajoute-t-il, devenir complètement russe — cela veut dire se sentir frère de tous les hommes ».

Ce bref chef-d'œuvre qu'est la *Dame de Pique* nous offre un excellent exemple des admirables qualités poétiques de Pouchkine et de son don d'effacement.

EN RELISANT
LES PLAISIRS ET LES JOURS

EN RELISANT *LES PLAISIRS ET LES JOURS* APRÈS LA MORT DE MARCEL PROUST

Je ne me lasse point d'admirer que les deux écrivains de ma génération pour lesquels il me semble le moins imprudent d'espérer une glorieuse survie — l'un poète, l'autre prosateur — tous deux à peu près s'ignorant, tous deux incapables mutuellement de se comprendre, — aient connu chacun fortune à la fois si particulière et si semblable : Marcel Proust et Paul Valéry. Tous deux, à bien peu de chose près du même âge, publièrent à peu près en même temps leurs premiers écrits puis se turent pendant quinze ans. A notre époque impatiente quel bel exemple ils donnent, montrant à quelle subite gloire peut atteindre le dédain du succès, et de quelle domination devient capable un artiste qui sait attendre.

Quand je relis aujourd'hui *Les Plaisirs et les Jours*, les qualités de ce livre délicat, paru en 1896, me paraissent si éclatantes, que je m'étonne qu'on n'en ait pas été d'abord ébloui. Mais aujourd'hui notre œil est averti et tout ce que, depuis, nous pûmes admirer dans les livres récents de Marcel Proust, nous le reconnaisons ici où d'abord nous n'avions pas su le découvrir. Oui, tout ce que nous admirons dans *Swan* ou dans *Guermantes* se trouve ici déjà, subtilement et comme insidieusement proposé : attente enfantine du bonsoir maternel; intermittence du souvenir, émoussement du regret, puissance évocatrice des noms de lieux, troubles de la jalousie, persuasion des paysages — et même les dîners Verdurin, le snobisme

des convives, l'épaisse vanité des propos — ou telle considération particulièrement chère à Marcel Proust et dont s'alimentera souvent sa pensée — que je trouve, dans ce premier livre, déjà par deux fois indiquée, la première à propos de cet enfant, qui sans cesse éprouvant le besoin de comparer « avec désespoir » à « l'absolue perfection » de son rêve ou de son souvenir, la « perfection imparfaite » de la réalité, s'étonne et meurt. « Chaque fois, dit Proust, il essayait de trouver dans l'imperfection des circonstances la raison accidentelle de sa déception [1] ». Et plus loin dans la *Critique de l'Espérance à la lumière de l'Amour* : « Comme l'alchimiste qui attribue chacun de ses insuccès à une cause accidentelle et chaque fois différente, loin de soupçonner dans l'essence même du présent une imperfection incurable, nous accusons la malignité des circonstances particulières [2] ».

Oui, tout ce qui plus tard va s'épanouir splendidement dans ces longs romans, s'offre à l'état naissant dans ce livre, frais boutons de ces larges fleurs — tout ce que nous admirerons plus tard ; à moins que, ce que nous admirons, ce ne soit précisément ce détail et cette abondance, l'extraordinaire foisonnement, l'exagération et la multiplication apparente de tout ce qui n'est encore ici qu'à l'état de promesse et qu'en germe... Et non seulement tous les motifs, ou presque, que plus tard dans *la Recherche du Temps perdu* glanera cette recherche même, — mais encore l'annonce et la prédiction presque de ce futur foisonnement ; de sorte qu'il nous semble l'entendre parler de son œuvre à venir, quand nous lisons : « Il y avait dans tout cela des petites choses précises de sensualité ou de tendresse sur presque rien des circonstances de sa vie, et c'était *comme une fresque très vaste qui dépeignait sa vie sans la raconter*,

[1] *Les Plaisirs et les Jours*, p. 184.
[2] *Les Plaisirs et les Jours*, p. 228.

dans sa couleur passionnée seulement, d'une manière très vague et très particulière en même temps, *avec une grande puissance touchante* »[1].

Et naturellement je n'irai point jusqu'à dire que nous trouvions dans ces premiers écrits la subtile perfection des pages de sa maturité — encore que parmi les vingt pages de sa *Confession d'une Jeune Fille*, certaines vaillent à mon avis ce qu'il écrivit de meilleur — mais je m'étonne de trouver, dans ces pages-ci, un ordre de préoccupations que Proust, hélas, abandonnera complètement par la suite — et qu'indique suffisamment cette phrase de l'*Imitation de Jésus-Christ* qu'il y épingle en épigraphe : « Les désirs des sens nous entraînent çà et là, mais, l'heure passée, que rapportez-vous ? des remords de conscience et de la dissipation d'esprit. » — Mais sans doute son œuvre inédite nous réservera-t-elle bien des surprises. Tout ce que je puis dire, c'est que, de tous les thèmes proposés dans son premier livre, il n'en est aucun qui me paraisse mériter mieux d'occuper l'attention de Proust et dont je souhaite davantage retrouver l'écho détaillé.

Mais voici plus étrange et plus révélateur encore : dans la préface des *Plaisirs et des Jours*, ou plus exactement : dans sa lettre dédicace datée de 1894, nous lisons : « Quand j'étais tout enfant, le sort d'aucun personnage de l'histoire sainte ne me semblait aussi misérable que celui de Noé, à cause du déluge qui le tint enfermé dans l'arche pendant quarante jours. Plus tard, je fus souvent malade, et pendant de longs jours je sus rester aussi dans l' « arche ». *Je compris alors que jamais Noé ne put si bien voir le monde que de l'arche, malgré qu'elle fût close et qu'il fît nuit sur la terre* »[2].

[1] *Les Plaisirs et les Jours*, p. 186.
[2] *Les Plaisirs et les Jours*, p. VII. Quel puriste osera reprocher à Proust son « malgré que » ?

Le vie de Proust a chargé cette prophétique petite phrase d'une émotion singulière. Depuis longtemps la maladie retenait Proust enfermé dans l'« arche » et l'invitait ou le contraignait à cette existence toute nocturne à laquelle il avait fini par se faire, sur le fond obscur de laquelle apparaissent si lumineusement les préparations microscopiques fournies par son prestigieux souvenir, et dont ne le distrayaient plus que par instants les rumeurs de l'heure présente, durant son interminable loisir. Je ne parlerai pas ici des angoisses, des souffrances de sa maladie, non plus que des élans exquis d'un cœur qu'occupait sans cesse l'amour — élans, qui, dans cette atmosphère si mystiquement raréfiée où il avait pris coutume de vivre, s'amplifiaient distinctement de sorte que chaque sentiment, si menu fût-il, et que chez tout autre la vie journalière eût balayé, devenait création ingénieuse, réfléchie, susceptible, et douloureuse, — et qui faisait de lui un ami si merveilleux, si fastueux, que près de lui l'on se sentait souvent un peu pris de court, et comme honteux d'une certaine indigence sentimentale... « Les malades, dit-il encore dans cette préface, se sentent plus près de leur âme»[1]. Et encore : « La vie est une chose dure qui serre de trop près, perpétuellement nous fait mal à l'âme. *A sentir ses liens un moment se relâcher, on peut éprouver de clairvoyantes douceurs* »[2]. Le clair génie de Proust déjà respire dans cette phrase juvénile et c'est bien de ces «clairvoyantes douceurs» que son œuvre future sera toute imprégnée : Je veux rapprocher cette phrase d'une autre, que je lis un peu plus loin dans ce même livre : « Et de nos noces avec la mort qui sait si pourra naître notre *consciente immortalité* »[3].

N. R. F. Janvier 1923.

[1] *Les Plaisirs et les Jours*, p. VII.
[2] *Les Plaisirs et les Jours*, p. VII.
[3] *Les Plaisirs et les Jours*, p. 185.

PAUL VALÉRY

PAUL VALÉRY

Tous les grands poètes deviennent naturellement, finalement, critiques. Je plains les poètes que guide le seul instinct; je les crois incomplets. Dans la vie spirituelle des premiers, une crise se fait infailliblement, où ils veulent raisonner leur art, découvrir les lois obscures en vertu desquelles ils ont produit, et tirer de cette étude une série de préceptes dont le but divin est l'infaillibilité dans la production poétique. BAUDELAIRE.

Je parlerais de lui plus facilement si je n'étais pas son ami. L'amitié comporte une pudeur et l'expression de mon admiration s'en trouve un peu gênée. L'expression seule; car rien n'a besoin d'être lointain pour me paraître admirable, ni d'être moins connu de moi. Je connais Paul Valéry depuis trente ans déjà, et ce n'est point son œuvre seulement que j'admire, c'est l'homme tout entier; or, puisque l'œuvre est accessible à tous, c'est de l'homme que je vais parler, que peu connaissent, et que l'œuvre prit grand souci de cacher.

Il n'est pas de vie plus fidèle; tel il était quand nous avions vingt ans, tel il demeure, sans cesse progressant, mais sans rompre jamais sa ligne, sans se dédire, sans s'incliner; c'est en avant toujours qu'il s'entraîne.

En ce temps (1891), il vivait à Montpellier; c'est là que je le connus tout d'abord. Il avait pour devise « *Ars non stagnat* » mais répugnait à tout changement qui ne serait pas un progrès. Son intelligence lucide ne se découvrait

pas de plus grand ennemi que le vague. Non plus qu'il n'admettait que l'âme pût exister sans le corps, le sentiment n'avait accès dans son Cosmos qu'il n'y revêtit forme; rien n'y entrait qui ne se laissât mesurer.

Il ne pardonnait pas à l'artiste de procéder au hasard. « Je n'admets rien que je ne comprenne, et je traduis le mot travail par trouvaille », m'écrivait-il, et encore « je remarque pour la dixième fois que le talent peut co-exister avec les plus grossières superstitions pour former le littératé. Maint poète étant aussi hasardeux que Populo ». Il prétendait que chaque artiste partît de ce qu'il veut obtenir, de l'émotion du lecteur ou du spectateur, et que l'effet dictât sa cause.

« *Lascia la poesia e studia la mathematica* », eût pu lui dire la Muse des *Nuits* de Musset, mais il tenait en grand mépris la lyre éolienne du poète des *Nuits* et se refusait à la Muse. Certes, il trouvait dans la rigueur des mathématiques un parfait contentement d'esprit et c'est vers la science des nombres que le poussait de préférence son étude; mais cette rigueur précisément il prétendait l'appliquer à la poésie. Conscience et lucidité lui paraissaient les vertus cardinales de l'artiste. « La métrique est une algèbre, m'écrivait-il en 91, c'est-à-dire la science des variations d'un rythme fixe selon certaines valeurs données aux signes qui le composent. Le vers est l'équation qui est disposée lorsque sa solution est une égalité, c'est-à-dire une symétrie. » Naturellement, si la poésie qu'il souhaitait comportait la sensibilité la plus exquise, en était exclue la sentimentalité conseillère des plus mauvais vers. « La sentimentalité et la pornographie sont sœurs jumelles, m'écrivait-il à la même époque. Je les déteste ». Et grandissant d'autant l'importance du seul métier : « Quant à l'*e* muet, lisais-je un peu plus loin dans la même lettre, la seule règle de la poésie,

la seule pierre de touche, c'est la place de la muette ».

En ses maîtres d'alors, Léonard de Vinci, Wagner et « surtout et toujours, et sans pouvoir m'arracher à cet opium vertigineux et mathématique : Poë, Poë [1] » ce qu'il admirait, n'était-ce pas précisément la méthode et leur façon de considérer l'œuvre d'art, poésie, peinture, ou musique, comme un moyen en vue d'un effet déterminé ? » « Ce qui m'intéresse, ce n'est pas l'œuvre, c'est la recette », disait-il alors ; et encore « Je n'estime que les œuvres qu'on peut refaire ». Par contre, il tenait en grand mépris l'effort flottant de la littérature, « la molle intumescence du vague » (s'il m'est permis de travestir une phrase célèbre de Chateaubriand), tout ce qui charme, trompe, berce, endort, tout ce qui peut s'allonger sans surprise, j'allais dire sans effort si je ne me souvenais de la haine qu'il vouait à Flaubert, non tant sans doute à cause de sa *Salammbo* que pour avoir dit « J'appelle Beau ce qui m'exalte vaguement ». Il prisait la lucidité de Stendhal, son trait net, son ennui pour tout ce dont il ne faisait pas son plaisir, et ce souci constant de n'être point dupe, de ne pas s'en laisser accroire.

Si exquis que fussent les quelques vers qu'il s'amusait de composer alors, il protestait contre l'appellation de poète. « Je te prie de ne plus m'appeler Poète, grand ou petit. Je ne suis pas un poète, mais le Monsieur qui s'ennuie. Toute beauté morale, cubique, affirmative, me détourne d'elle. Je me moque des phrases et de leur rythme et de toute cette mécanique peu imprévue qui ne m'amuse pas. L'expression seule me conquiert ». Et bientôt il cessa complètement d'écrire des vers.

En 94, il vint vivre à Paris, rue Gay-Lussac, dans une

[1] Lettre de 1891. « Poë est le seul écrivain sans péché. Jamais il ne s'est trompé. »

petite chambre d'hôtel, dont il semblait que l'unique meuble fût un grand tableau noir devant lequel il passait des heures, y cherchant, y trouvant la solution d'ardus problèmes qu'il m'exposait vertigineusement, lorsque je l'allais voir. Il couvrait de dessins, de formules et d'équations, à la manière du Vinci, d'épais cahiers, où l'on voyait autant de chiffres et de signes algébriques que de mots. Ses premiers collaborateurs de la *Conque* et du *Centaure* se désolaient de le voir abandonner la poésie et s'engager dans une voie qui leur semblait ne mener qu'à des spéculations impuissantes. Mais c'était pourtant la puissance que recherchait précisément Valéry. Rien ne lui paraissait moins tentant que le succès qu'il eût facilement obtenu par une production abondante. Son apparent renoncement cachait une ambition plus haute.

« L'erreur, je parie, de bien des gens à mon égard, m'écrivait-il en 93, est de me supposer, malgré tout, une arrière-pensée littéraire; de croire que je tends en somme, à travers les restrictions que je professe et le renoncement, à quelque genre nouveau ». Et, en 94 : « J'ai agi toujours pour me rendre un individu potentiel. C'est-à-dire que j'ai préféré une vie stratégique à une tactique. Avoir à ma disposition, sans disposer. Ce qui m'a frappé le plus au monde, c'est que personne n'allait jamais jusqu'au bout. » Il n'était donc que de persévérer. Et durant vingt-cinq ans Valéry se tut, travaillant sans cesse.

Il avait vu sans jalousie parvenir à la notoriété ses premiers camarades, qui sans doute le considéraient comme un de ces « littératés » dont il se gaussait tout d'abord. Il acceptait d'être jugé stérile, et de ne plus montrer la ressource de son esprit que dans une conversation éblouissante. Je ne connais pas d'exemple plus déconcertant de patience, de dédain et de foi.

Quiconque, au sortir de la guerre, eût voulu faire le recensement des ressources intellectuelles de la France, n'eût certes pas songé à nommer seulement Valéry. A peine avait-on gardé souvenir des poèmes de sa jeunesse. Quelques-uns connaissaient ce rêveur, ce songe-creux, mais n'attendant de lui plus aucune œuvre, déploraient le si vain emploi de si beaux dons.

Puis, soudain, ce fut l'extraordinaire épanouissement que l'on sait. En deux ans, parurent coup sur coup la *Jeune Parque*, les *Odes*, le *Cimetière marin*, le *Serpent* — poèmes assurément les plus splendides dont puisse se glorifier notre époque — et maintes pages de la prose la plus riche, la plus vertueuse et la plus sonore que nous ayons pu lire depuis longtemps.

Une grave erreur serait de croire que Valéry a mis plus de vingt ans à les écrire. Tout ce temps, il l'a mis à s'armer. A présent il se sentait prêt, en pleine possession de lui-même et de sa méthode. Cette méthode, au demeurant, il prétendait qu'elle ne fût pas applicable seulement à la poésie. Les poèmes qu'il nous livrait, il ne les considérait nullement comme un aboutissement, mais comme un jeu, une sorte de démonstration qu'il se donnait à lui-même, d'expérience ou mieux : d'expérimentation. Même il songeait à les réunir sous ce titre commun : *Exercices*, entendant par ce mot, non un moyen d'entraînement, mais la mise en vigueur d'un système; et je ne pense pas que le Vinci considérât très différemment ses tableaux.

De ce système, il ne m'appartient pas de parler. Je veux croire avec Valéry que son œuvre la plus importante gît éparse encore dans ces mystérieux cahiers où lentement il l'élabore, et qui sans doute rappellent aussi ceux du Vinci. Mais méthode ou système, si excellent qu'il soit, que vaudrait-il pour réussir une œuvre d'art, sans les parti-

culières qualités de celui qui l'applique ? Ce qu'il me plaît surtout de retrouver dans les vers de Valéry, bien qu'ils l'offusquent, c'est sa tendresse. Je me souviens que, dans les premiers temps de notre amitié, il me citait avec admiration un mot de Cervantes (je crois) : « Comment cacher un homme ? », mot dont alors je ne saisissais pas bien le sens. J'attendais l'œuvre de Valéry pour le comprendre.

(Le Divan 1922)

DADA

DADA

> « *Dans cet état de langueur où l'homme doit être entraîné par le cours des choses, il n'aura peut-être d'autre ressource que celle d'un déluge qui replonge tout dans l'ignorance* ».
>
> SÉNAC DE MEILHAN.

Le grand malheur pour l'inventeur du Dada, c'est que le mouvement qu'il a provoqué le bouscule et qu'il est lui-même écrasé par sa machine. C'est dommage. On me dit que c'est un tout jeune homme. On me le peint charmant. (Marinetti de même était irrésistible). On me dit qu'il est étranger. — Je m'en persuade aisément. — Qu'il est Juif. — J'allais le dire.

On me dit qu'il ne signe pas de son vrai nom; et volontiers je croirai que Dada n'est de même qu'un pseudonyme.

Dada — c'est le déluge, après quoi tout recommence [1].

[1] Certains me reprocheront de prendre Dada trop au sérieux. Il est nombre d'auteurs, des plus considérés, que je prends beaucoup moins au sérieux que l'on ne fait d'ordinaire; mais je me suis toujours très bien trouvé d'avoir pris au sérieux les tendances et les mouvements les plus jeunes, et d'autant qu'ils sont anonymes. Il y a dans la jeunesse beaucoup moins de résolution qu'elle ne croit; beaucoup plus de soumission et d'inconsciente obéissance; c'est pourquoi sont révélatrices ces vagues qui la soulèvent et sur lesquelles elle se laisse flotter. Ceux qui paraissent les meneurs, dans ce cas, ne sont que les premiers soulevés par la lame, et plus absente est leur réaction particulière, mieux à même sont-ils de marquer la hauteur et la direction du flot. Je les observe assidûment; mais ce qui m'intéresse, c'est le flot, non pas les bouchons.

Il appartient aux étrangers de faire peu de cas de notre culture française. Contre ceux-ci protesteront les héritiers légitimes, peu soucieux d'examiner ce que les autres ont à gagner aux dépens de ce qu'eux ont à perdre. Mais c'est au point de vue de ces autres que je veux un moment me placer — leur consentir que peut-être, après tout, ce qu'il reste à perdre n'est pas grand'chose, et même un peu perdu déjà ; pas grand'chose en regard de tout l'horizon qu'il obstrue.

Oui, chaque forme est devenue formule et dégage un ennui sans nom. Toute syntaxe commune est d'une insipidité dégoûtante. La meilleure reconnaissance envers l'art d'hier et devant les chefs-d'œuvre accomplis, c'est de ne point prétendre à les recommencer. Le parfait est ce qui n'est plus à refaire; et mettre devant nous le passé, c'est faire obstacle à l'avenir...

C'est une grave erreur que d'assimiler Dada au Cubisme. On pourrait s'y tromper; et je ne suis pas assuré que même certains demi-cubistes ne s'y trompent... Mais le cubisme, lui, prétend construire. C'est une école. Dada, c'est une entreprise de négation.

Et ce ne serait vraiment pas la peine d'avoir combattu durant cinq ans, d'avoir tant de fois supporté la mort des autres et vu remettre tout en question, pour se rasseoir ensuite devant la table à écrire et renouer le fil du vieux discours interrompu. Eh quoi ! Tandis qu'ont tant souffert nos champs, nos villages, nos cathédrales, notre Verbe demeurerait invulnéré ! Il importe que l'esprit ne reste pas en retard sur la matière; il a droit, lui aussi, à de la ruine. Dada va s'en charger.

Déjà l'édifice de notre langage est trop ébranlé pour qu'il soit prudent pour la pensée d'y chercher encore un refuge; et devant que de rebâtir, il importe de jeter bas

ce qui paraît solide encore, ce qui fait mine de tenir debout. Les mots que conglomère encore l'artifice de la logique, il les faut disjoindre, isoler; les forcer de redéfiler devant des regards vierges, comme, après le déluge, un à un, les animaux sortis de l'arche-dictionnaire, avant toute conjugaison. Et si, par quelque vieille commodité, typographique uniquement, on les met bout à bout sur quelque ligne, avoir soin de les disposer dans un désordre où ils n'aient aucune *raison* de se suivre — puisque c'est, avant tout, à l'anti-poétique raison qu'on en a.

Et il importe également, peut-être même davantage, après avoir disjoint les mots les uns des autres — à la manière des typos qui redistribuent avant de procéder à des formations nouvelles — il importe de les dissocier de leur histoire, de leur passé qui les appesantit d'un faix mort. Chaque vocable-ilôt doit, dans la page, présenter des contours abrupts. Il sera posé ici (ou là tout aussi bien) comme un ton pur; et non loin vibreront d'autres tons purs, mais d'une absence de rapports telle qu'elle n'autorise aucune association de pensées. C'est ainsi que le mot sera délivré de toute sa signification précédente, enfin ! et de l'évocation du passé.

L'ennui pour chaque école, c'est cette possibilité de surenchère où le disciple, plus extrêmiste que le maître, la compromet. Mais cette surenchère vexatoire, on l'élude si l'on bondit d'un coup à l'extrême, de sorte qu'il n'y ait pas moyen d'aller au delà. Quel avantage, de n'avoir plus à se garder que sur la droite ! Il s'agissait d'inventer ce que je n'ose appeler une méthode, qui non seulement n'aidât pas à la production, mais même rendît l'œuvre impossible...

Effectivement, le jour où le mot : Dada, fut trouvé, il ne resta plus rien à faire. Tout ce qu'on écrivit ensuite

me parut un peu delayé. Certes il y eut encore quelques efforts méritoires; mais l'intention s'y laissait trop voir; même, parfois, un semblant de sens; de l'esprit. Rien ne valait : DADA. Ces deux syllabes avaient atteint le but « d'inanité sonore », un insignifiant absolu. Dans ce seul mot « Dada », ils auront d'un coup exprimé tout ce qu'ils avaient à dire, *en tant que groupe ;* et comme il n'y a pas moyen de trouver mieux dans l'absurde, il faut bien à présent, ou piétiner sur place, comme les médiocres continueront à faire, ou s'évader.

J'ai assisté à une séance Dada. Cela se passait au Salon des Indépendants. J'espérais m'amuser davantage et que les Dadas auraient tiré plus abondant parti de l'ingénue stupeur du public. Des jeunes gens gourmés, guindés, ligotés, sont montés sur l'estrade; ont, en chœur, proclamé d'insincères outrances... Du fond de la salle quelqu'un leur a crié : Faites des gestes ! — et tout le monde a ri; car il apparaissait que, précisément, par peur de se compromettre, aucun d'eux n'osait plus bouger.

En général je crois qu'il n'est pas bon de se cramponner trop au passé, ni d'une étreinte trop craintive. Je crois que chaque besoin nouveau doit créer sa forme nouvelle. Je crois enfin, selon le mot si sage de l'Évangile, que c'est une folie de chercher à couler « le vin neuf dans de vieux vaisseaux ». Mais j'espère pourtant que dans cette nouvelle barrique le meilleur vin de la jeunesse ne va pas tarder à se sentir un peu renfermé.

N. R. F. *avril* 1920.

APPENDICE

APPENDICE

RÉPONSE A UNE ENQUÊTE DE LA RENAISSANCE SUR LE *CLASSICISME*

Je ne pense pas que les questions que vous me posez au sujet du classicisme puissent être comprises ailleurs qu'en France, la patrie et le dernier refuge du classicisme. Et pourtant, en France même, y eut-il jamais plus grands représentants du classicisme que Raphaël, Goethe ou Mozart ?

Le vrai classicisme n'est pas le résultat d'une contrainte extérieure; celle-ci demeure artificielle et ne produit que des œuvres académiques. Il me semble que les qualités que nous nous plaisons à appeler classiques sont surtout des qualités morales, et volontiers je considère le classicisme comme un harmonieux faisceau de vertus, dont la première est la modestie. Le romantisme est toujours accompagné d'orgueil, d'infatuation. La perfection classique implique, non point certes une suppression de l'individu (peu s'en faut que je ne dise : au contraire) mais la soumission de l'individu, sa subordination, et celle du mot dans la phrase, de la phrase dans la page, de la page dans l'œuvre. C'est la mise en évidence d'une hiérarchie.

Il importe de considérer que la lutte entre classicisme et romantisme existe aussi bien à l'intérieur de chaque esprit. Et c'est de cette lutte même que doit naître l'œuvre; l'œuvre d'art classique raconte le triomphe de l'ordre et de la mesure sur le romantisme intérieur. L'œuvre est d'autant plus belle que la chose soumise était d'abord plus révoltée. Si la matière est soumise par avance, l'œuvre est froide et sans intérêt. Le véritable classicisme ne comporte rien de restrictif ni de suppressif; il n'est point tant conservateur que créateur; il se détourne de l'archaïsme et se refuse à croire que tout a déjà été dit.

J'ajoute que ne devient pas classique qui veut; et que les vrais classiques sont ceux qui le sont malgré eux, ceux qui le sont sans le savoir.

TABLE DES MATIÈRES

TABLE DES MATIÈRES

ACHEVÉ D'IMPRIMER LE HUIT AVRIL
MIL NEUF CENT VINGT QUATRE PAR
L'IMPRIMERIE SAINTE-CATHERINE,
BRUGES, (BELGIQUE).